









PETITES COMÉDIES  
RARES ET CURIEUSES

DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

II



PETITES COMÉDIES  
RARES ET CURIEUSES

DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

*AVEC NOTES ET NOTICES*

PAR

FRANÇOIS VICTOR FOURNEL

---

TOME SECOND

---

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

—  
1884

PQ

1229

F72

t. 2

LIBRARY

754117

UNIVERSITY OF TORONTO



VIII

ROSIMOND

---

L'AVOCAT SANS PRATIQUE



*Voici l'une des pièces de notre vieux théâtre dont la bibliographie est la plus compliquée, car elle a été pillée, plagiée, contrefaite; elle a reparu à droite et à gauche, avec des modifications plus ou moins insignifiantes et déguisée sous des titres divers.*

*Tâchons de nous y retrouver.*

*Il paraît certain que le premier titre fut l'Avocat sans étude. Rosimond la fit jouer au théâtre du Marais, dont il était l'un des meilleurs acteurs, en 1665, selon les uns; en 1670 selon l'opinion la plus commune. C'est probablement de cette année que date la première édition, devenue introuvable. La deuxième est de 1676 (P. Bienfait, in-12), « avec des changements ».*

*Mais la pièce de l'Avocat sans étude a été imprimée aussi sous les titres de l'Avocat savetier, de l'Avocat sans pratique et même de l'Avocat sans sac. C'est tou-*

jours la même au fond, quoique parfois modifiée, surtout sous ce dernier titre, où elle est en prose, et sous le premier, où elle est une imitation évidente, un plagiat mal dissimulé. Une variante beaucoup plus récente de la pièce originale est due à l'acteur populaire Taconet, qui l'arrangea en 1763 pour le théâtre de Nicolet et y trouva l'occasion d'un triomphe dans l'un de ces rôles de savetier où il était passé maître.

S'il fallait en croire *La Vallière et Beauchamp*, la première édition de l'Avocat savetier serait de 1670, in-12. Il semble que *La Vallière* tout au moins l'a eue sous les yeux, puisqu'il ajoute que la pièce est « attribuée par erreur dans cette édition au sieur Scipion, comédien du Roi ». Mais il fait deux ouvrages distincts de l'Avocat savetier et de l'Avocat sans étude, lorsque le plus léger coup d'œil suffit pour montrer que l'un s'est directement et complètement inspiré de l'autre. L'Avocat savetier parut, en effet, sous le nom de Scipion. Était-ce un pseudonyme choisi par Rosimond ? Était-ce un faiseur peu scrupuleux qui avait voulu s'approprier son travail ? Quoi qu'il en soit, si l'édition de l'Avocat savetier sous le nom de Scipion, datée de 1670, que décrit sommairement *La Vallière*, existe bien réellement, ce serait peut-être là cette première édition de l'Avocat sans étude, à laquelle se réfère la deuxième, publiée en 1676, avec des changements, et cette fois sous le nom de Rosimond.

J'ai sous les yeux deux éditions sous le titre de l'Avocat sans pratique (jouxte la copie imprimée à Paris, 1692 et 1702). C'est la première que je reproduis. Cette étiquette est celle sous laquelle la comédie de Rosimond

*se conserva et fut longtemps jouée en province et à l'étranger.*

*Ces diverses incarnations, dont j'abrège l'exposé<sup>1</sup>, témoignent tout au moins d'un succès incontestable et qui paraît bien supérieur au mérite de la pièce. Nous avons évidemment affaire à un ouvrage qui avait la faveur du parterre, que les troupes emportaient dans leur valise et promenaient avec elles, qui composait un fond de spectacle toujours prêt. Pour en comprendre le succès, il ne faut point la séparer du jeu des acteurs. La gaieté de cette espèce de parade, d'un style négligé et d'un comique parfois grossier, était faite pour la rendre populaire. Elle a, comme nous l'avons dit ailleurs, des situations plaisantes, prêtant aux jeux de scènes, aux lazzi, aux grimaces, des travestissements et des tours de souplesse qui ne manquent jamais leur but devant certains spectateurs, et elle roule sur des moyens en quelque sorte traditionnels, qu'on retrouve dans une foule de farces et jusque sur les tréteaux des pitres.*

*On a remarqué que Molière n'a jamais mis d'avocat en scène, et l'on a même écrit une brochure pour en rechercher les raisons. Le type de la comédie sur ou contre les avocats est ce charmant ouvrage de Racine, tout saupoudré de sel attique et de sel gaulois : les Plaideurs. Urbain Chevreau avait donné en 1637 l'Avocat dupé. Est-il besoin de rappeler le chef-d'œuvre de notre vieux théâtre, l'Avocat Patelin, dont l'abbé Brueys devait tirer, dans les premières années du siècle suivant, une*

1. On peut voir pour plus de détails nos *Contemporains de Molière*, in-8° (Didot), t. III, 316-7.

*comédie restée longtemps au répertoire du théâtre français ?*

*La farce de Rosimond n'est pas seulement une pièce d'intrigue où figure un faux avocat ; dans le cadre imaginé par l'auteur, c'est bien la profession, non seulement avec son costume, mais avec son langage, ses manières, ses habitudes et ses mœurs, qui est mise en scène et raillée. Il n'a eu garde de manquer la scène, naturellement indiquée par le sujet, où le feint avocat est consulté par des clients qui le prennent au sérieux, comme le faux docteur dans le Crispin médecin de Hauteroche. Cette scène de consultation est moins poussée ici, mais il a eu soin de choisir un thème prêtant aux plaisanteries libres et fait pour exciter les rires grossiers du parterre.*

*L'acteur-auteur Claude la Rose, sieur de Rosimond, est une personnalité assez intéressante. En sa qualité de comédien, il fit d'abord les beaux jours du théâtre du Marais, où il avait acquis une telle renommée que la troupe du Palais-Royal, après la mort de son illustre chef, s'empressa de se l'adjoindre pour remplacer celui-ci dans ses rôles. Il débuta avec succès par le personnage d'Argan, du Malade imaginaire, le dernier que Molière eût joué. Il fut conservé dans la troupe à la réunion définitive de tous les acteurs au théâtre de la rue Mazarine, en 1680, et mourut en 1686. C'était un homme instruit, d'aptitudes fort diverses, bibliophile et amateur. Comme écrivain dramatique, il ne s'est pas élevé fort haut. La plus importante de ses pièces est le Nouveau Festin de Pierre, ou l'Athée foudroyé, tragi-comédie en cinq actes, qu'il donna en 1669, très inférieure assurément à celle de Molière, mais remarquable par la hardiesse avec*

*laquelle est tracé le caractère de don Juan, dont il a fait un impie sentencieux et un scélérat raisonneur, maximant ses crimes, entassant les sophismes à l'appui de ses débordements et invoquant les droits de la nature pour légitimer ses passions. Nous l'avons reproduite dans nos Contemporains de Molière. La farce qui suit nous le montre sous un aspect tout à fait différent.*

---





# L'AVOCAT SANS PRATIQUE

COMEDIE



ACTEURS.

ALCIDOR, père de Florice.

FLORICE, fille d'Alcidor.

LISE, servante de Florice.

ERGASTE, gentil-homme, amant de Florice.

CARRILLE, savetier & feint avocat.

LUCAS, fermier d'Alcidor.

CLITANDRE, avocat, frère d'Alcidor.

UN SERGENT.

LAFLEUR, archer.

JOLICOEUR, archer.

---

SCENE PREMIERE.

FLORICE, ERGASTE.

FLORICE.

Quoy ! Sçavoir jusqu'où va la rigueur de mon père,  
Et sans appréhender d'irriter sa colère,  
Vous exposer, Ergaste, à venir jusqu'icy !

ERGASTE.

L'amour que j'ay pour vous me le commande ainfi.  
Quelque févérité qu'on oppose à ma flâme,  
Je ne puis m'empescher de vous revoir, madame,  
Et ces difficultez qui naissent chaque jour,  
Loin d'amoindrir mes feux, augmentent mon amour.  
Hé quoy ! douteriez-vous qu'aussitost que l'on aime,  
Un seul moment d'absence est un supplice extrême,  
Et quoyqu'on soit aimé, que les plus doux plaisirs  
Sont de pouvoir pousser ensemble des sours.

FLORICE.

Non, je sçay qu'il est doux de revoir ce qu'on aime ;  
Mais il faudroit qu'un Père y consentît de mesme,  
Et qu'aprouvant l'ardeur que je ressens pour vous...

ERGASTE.

Un peu moins de scrupule & tout fera pour nous :  
Ouy, quoy que pour mon rang il témoigne de haine,  
Il ne tiendra qu'à vous de finir nostre peine.  
Je sçais un moyen seur de nous rendre contens ;  
Mais si vous m'en croyez, ne perdons point de tems.

FLORICE.

Mais quel est ce dessein que l'amour vous inspire ?

ERGASTE.

Souffrez qu'on vous enlève.

FLORICE.

Ah ! que m'osez-vous dire ?

Est-ce là ce dessein si propice à nos feux ?

ERGASTE.

Madame, c'est le seul qui peut nous rendre heureux.  
Lorsqu'on ne peut dompter l'autorité d'un Père,  
Par un enlèvement on le rend moins contraire,  
Et voyant ses desseins & son caprice à bout,  
Sous prétexte d'honneur, il condescend à tout.  
Ainsi, si vous vouliez... Mais Life...

## SCENE II.

LISE, FLORICE, ERGASTE.

LISE.

Et vite, & vite.

ERGASTE.

Quoy donc ?

LISE.

Sans raisonner, cherchons un autre gîte :  
Son père vous a veu l'un & l'autre en ce lieu.

FLORICE, *à Ergaste.*

Sortez.

LISE.

Nous allons voir jouer icy beau jeu.

## SCENE III.

ALCIDOR, FLORICE, LISE.

FLORICE.

Ah ! Life, quel malheur !

LISE.

Que rien ne vous étonne <sup>1</sup>.ALCIDOR, *voyant sortir Ergaste.*

Oh ! oh ! de tels oyseaux viennent vous voir, friponne ?  
 Suffit, nous donnerons bon ordre à vos amours.  
 Sçavoir que je le hais, & souffrir leurs discours !  
 Patience.

FLORICE.

Mon père !...

LISE.

Allez, c'est une honte  
 De souffrir qu'en ces lieux un plumet <sup>2</sup> vous en conte.

1. Ne vous effraye, ne vous déconcerte. Le mot *étonner* avait, au xvii<sup>e</sup> siècle, un sens beaucoup plus énergique qu'aujourd'hui.

2. C'est-à-dire un jeune éventé, un blondin à la mode, portant *plumet* sur son chapeau, comme le Mascarille des *Précieuses Ridicules*. Dans le *Tracas de Paris en vers burlesques*, par Fr. Colletet, il y a une petite scène amusante qui nous peint un *Plumet avec sa maîtresse*. — L'habitude de porter une plume au chapeau avait valu aux cavaliers et aux fanfarons le surnom de *Plumets* (*Dictionnaire de Furetière*).

FLORICE.

Mais quoy !...

LISE.

Vous avez tort.

FLORICE.

Mais...

LISE.

Monfieur eft trop bon,  
Et vous ne devez pas agir de la façon.

FLORICE.

Si...

LISE.

Se laiffer ainfi cajoler de la forte !

FLORICE.

Mais...

LISE.

Eft-ce là payer l'amitié qu'il vous porte ?

FLORICE.

Quoy...

LISE.

Tout autre que luy fe feroit bien valoir.

FLORICE.

Mais...

LISE.

Il vous apprendroit quel est vostre devoir.

ALCIDOR.

Fort bien.

LISE.

Vous devriez honorer un tel Père ;  
Mais vostre vuë icy redouble sa colère :  
Rentrez, & s'il m'en croit, afin de vous punir,  
Avec un bon Bourgeois il devoit vous unir.  
C'est un fot embarras que ces chiennes de filles ;  
Les garçons font bien moins de mal dans les familles :  
On n'est point obligé les conduire des yeux ;  
Mais une fille, à moins qu'à toute heure, en tous lieux,  
On n'observe de près tout ce qu'elle peut faire,  
L'honneur est un trésor qu'elle ne garde guère.  
Mais excusez, monsieur, si j'ose devant vous...

ALCIDOR.

Ta franchise me plaît, & j'aime ce courroux.

LISE.

Quand j'y songe, monsieur, la mine est bien trompeuse :  
Diroit-on, à la voir, qu'elle soit amoureuse,  
Avec son certain froid, ses discours, son maintien ?  
Non, non, après cela je ne jure de rien,  
Et le père fait bien, quand sa fille est en âge,  
De fauver son honneur par un bon mariage.

ALCIDOR.

C'est aussi mon dessein, mais je veux un party  
Qui soit à notre rang, comme il faut, assorty :  
Quelque bon avocat dont la haute science...

LISE.

Est-ce bien votre fait qu'une telle alliance ?  
Car vous sçavez, monsieur, qu'il est tant d'avocats  
Sans bien.

ALCIDOR.

Te moques-tu ? Ces gens n'en manquent pas.  
Sans qu'on y treuve à dire, ils pèchent en eau trouble.

LISE.

J'en connois bien pourtant qui n'ont ny fol ny double <sup>1</sup>.

ALCIDOR.

Quoy qu'il en soit enfin, c'est un fort bon métier.  
Ces gens-là vendent bien leur encre & leur papier ;  
On ne peut s'en passer, & leurs belles paroles  
Soit à bien, soit à mal, produisent des pistoles.  
Cela vaut mieux cent fois que tous ces damoiseaux  
Qui n'ont point d'autres soins que de faire les beaux,  
Qui par leurs vanités ménagent mal leur bourse  
Et se trouvent enfin sans aucune ressource.  
Pour moy, je n'en veux point, & quand un avocat  
Pour tout bien aujourd'huy n'auroit que son état,  
C'est un point résolu, je donneray ma fille,

1. Petite monnaie de cuivre valant deux deniers.

Et nul autre ne peut entrer dans ma famille.  
Qu'en dis-tu ?

LISE.

C'est agir, monsieur, fort prudemment.  
Vivent les gens d'esprit & de bon jugement !  
Mais croyez-vous bientôt conclure cette affaire ?

ALCIDOR.

Ouy, Life, & tout exprès je vais trouver mon frère.

LISE.

Comment donc ! auriez-vous déjà quelqu'un en main ?

ALCIDOR.

Un certain avocat doit arriver demain.  
Mon frère m'a vanté son bien & sa science ;  
On m'a dit qu'il brusloit d'être en notre alliance.  
S'il est ainsi, tant mieux. Mais adieu, soigne icy  
Qu'en mon absence...

LISE.

Allez, n'ayez aucun souci :  
Vous sçavez bien, monsieur, que je vous suis fidelle.

ALCIDOR.

Ouy, Life, & je prétens reconnoître ton zèle.



## SCENE IV.

LISE.

Il n'en est pas besoin. Qu'il est dupe, ma foy !  
Flattant ses sentimens, il se découvre à moy,  
Mais il ne connoist pas le piège que je dresse  
Et que, parlant pour luy, j'agis pour ma maistresse.  
Ah ! que sçavoir donner dans le foible des gens  
Est un rare secret nécessaire en tout temps !  
Surtout qu'à des valets ce talent est utile !  
Possédant les esprits, tout leur devient facile,  
Et si quelqu'un prétend traverser des amours,  
Leurs desseins découverts, ils en rompent le cours.  
Mais, sans perdre de temps, songeons à nostre affaire.

## SCENE V.

LISE, FLORICE.

*LISE, appelant sa maistresse.*

Madame !

FLORICE.

Eh bien, fais-tu le dessein de mon père ?

LISE.

Ouy, Madame, & je croy qu'il ne vous plaira pas.  
Je pense qu'il radote avec ses avocats;

A moins qu'être du nombre, on ne sauroit prétendre  
A l'honneur, m'a-t-il dit, de devenir son gendre.

FLORICE.

Ah ! juste ciel !

LISE.

Tout doux : je rompray ses projets  
Et tout ira, madame, au gré de vos souhaits.  
Un avocat, ma foy ! C'est bien là vostre affaire !  
Mais pour l'en empêcher voicy ce qu'il faut faire :  
Comme dans son caprice il pourroit aujourd'huy  
Vous donner au premier qui s'offriroit à luy,  
Il nous en faut faire un qui, dans son apparence,  
Amuse le vieillard d'une fausse science.  
Il n'a pas tant d'esprit, à parler franchement,  
Qu'on ne puisse par là le tromper aisément.  
Je vais donc y songer, nous agirons ensuite.

FLORICE.

Va, Lise, je remets le tout à ta conduite.  
Invente, cherche, agis, enfin n'épargne rien,  
Pourvu qu'Ergaste soit à moy.

LISE.

Tout ira bien :  
Je vay chercher un homme en qui j'ay confiance  
Et qui, pour de l'argent, jaserà d'importance.

*Florice sort.*

Le drôle a de l'esprit, il ne tiendra qu'à luy  
De duper ce vieillard avec nous aujourd'huy.  
Et quoyque favetier... Mais je l'entends qui chante.

Sçachons s'il voudra bien seconder notre attente.

*Carrille paroît travaillant dans sa boutique<sup>1</sup> ; il chante ce couplet d'chançon :*

*Sur le pont d'Avignon,  
J'ay ouy chanter la belle.*

*& puis après il fiffle sa Linotte.*

## SCENE VI.

LISE, CARRILLE.

LISE.

Ah ! Carrille, bonjour.

CARRILLE.

Ah ! que veux-tu de moy ?

Pourrois-je le sçavoir ?

LISE.

Ouy, j'ay besoin de toy.

CARRILLE.

Viens-tu pour me donner quelque bonne pratique ?

LISE.

Ouy, mais il faut quitter pour un temps ta boutique,  
Et si le cœur t'en dit de gagner quelque argent...

1. Au XVII<sup>e</sup> siècle, plus encore qu'aujourd'hui, presque tous les coins de rues étaient occupés par de petites boutiques de cordonniers ou de savetiers, et tous ceux qui les mettent en scène — La Fontaine dans une de ses fables, d'Accilly, dans une épigramme, etc. — s'accordent à les présenter comme de joyeux compères et de fines langues.

CARRILLE.

S'il m'en dit ! Et quel fot n'en veut point à présent ?

LISE.

La chose te pourroit paroître difficile.

CARRILLE.

Va, tout doit être aisé d'abord qu'il est utile,  
Et les gens comme moy, qui n'ont pas trop de bien,  
S'exposent librement & n'examinent rien.  
Il faut, pour être heureux, dans le siècle où nous sommes,  
Sans égard aux périls se rendre utile aux hommes,  
Et, suivant les momens, faire plus d'un métier.  
Si je ne me meslois que d'être favetier,  
Je ne le cèle point, j'aurois petite chance  
Et ma bourse & mon corps feroient grande abstinence.  
On ne déroge point à sa condition  
Pour obliger le monde à chaque occasion.  
On peut, sans déshonneur, conduire quelque intrigue,  
Seconder de ses soins une amoureuse ligue  
Et, par de tels exploits signalant son esprit,  
Acquérir de l'estime & faire un grand profit.  
Mais, dy-moy promptement, Life, ce qu'il faut faire.  
Pour du babil, tu sçais que je n'en manque guère :  
S'il ne tient qu'à jafer...

LISE.

Il faut changer d'état,  
Carrille, & sur-le-champ devenir Avocat.

CARRILLE.

Avocat favetier, quelle métamorphose !

LISE.

Sans railler, répons juste à ce que je propose.  
Le peux-tu ?

CARRILLE.

Je ne sçay point du tout le Latin.

LISE.

L'homme qu'il faut duper n'est, ma foy, qu'un gros fin,  
Et comme il n'en sçait point, pour te tirer d'affaire,  
Si tu peux le parler, ne peux-tu pas en faire ?  
Le seul nom d'Avocat est pour luy si charmant  
Qu'il se contentera de ton habillement,  
Et causant avec luy, pour peu que tu luy dises,  
Il prendra tes discours pour paroles exquises.  
Tu peux t'en assurer, je le connois fort bien :  
Rends-moy donc ce service & n'appréhende rien.

CARRILLE.

J'y consens de grand cœur, & j'estois ridicule,  
Pour être sans Latin, d'en faire du scrupule.  
Il est tant d'avocats ignorants comme moy !  
Tel souvent ne sçait pas expliquer une loy,  
Et n'a dans ce degré, pour tout fond de sciences,  
Que son bonnet carré, sa housse & ses licences.  
Outre que, fréquentant chez quelques Procureurs <sup>1</sup>  
Et travaillant encore pour d'autres chicaneurs,  
Je puis citer des mots dont j'ay quelque mémoire,

1. Le verbe *fréquenter* s'employait souvent sans régime direct dans la langue du temps. Tout le monde connaît le vers de Boileau sur le style de Regnier, auquel il reproche de se sentir des lieux où *fréquentait* l'auteur. Molière a dit de même dans les *Femmes savantes* (II, 2) :

Je le vois qui fréquente chez nous.

Et c'est là le moyen d'en faire bien accroire.  
J'ay de plus ce qu'il faut pour ce déguisement :  
Certain habit.

LISE.

Il faut le mettre promptement  
Et venir demander Florice en mariage.

CARRILLE.

C'est sur la bonne foy, Life, que je m'engage,  
Car s'il me falloit perdre & ma peine & mon temps  
Sans avoir...

LISE.

Ne crains rien, j'en ay de bons garans :  
J'ay pour mes feuretés Ergaste & mon adresse,  
Et la chose, en un mot, comme toy m'intéresse.

## SCENE VII.

ERGASTE, LISE, CARRILLE.

ERGASTE.

Ah ! que je suis heureux, Life, de te trouver !

LISE.

Si vous aimez Florice, il faut nous le prouver.

ERGASTE.

Si je l'aime ? Tu sçais...

LISE.

Trêve donc aux paroles  
Et donnez à monsieur dix ou douze pistoles.  
C'est un fort galant homme, & nous avons tous deux  
Concerté certain tour qui vous doit rendre heureux.

ERGASTE.

Je pourrois obtenir Florice en mariage ?

LISE.

Ouy, mais pour commencer donnez-luy du courage.

ERGASTE, *donnant de l'argent à Carrille.*

N'épargnez point ma bourse en cette occasion.

CARRILLE, *regardant son argent.*

Bon, voilà donc le droit de consultation.  
Je demeure avocat si c'est toujours de même.  
Tudieu ! Dix louis.

ERGASTE.

Mais quel est ce stratagème ?

LISE.

Nous allons supposer Monsieur pour Avocat.  
Le père de Florice aime fort cet état,  
Et les gens de votre air ne doivent pas prétendre,  
Tant il vous hait, au bien de devenir son gendre.  
Ce sont ses propres mots, & piqué de courroux  
D'avoir trouvé tantôt sa fille avecque vous,

Il pourroit aujourd'huy faire ce mariage,  
Et l'on peut l'empescher, jouant ce personnage.  
Cependant on pourra trouver l'occasion  
De vaincre en vostre endroit son obstination.  
Va donc te préparer & surtout fais grand faste,  
Vante biens & sçavoir & prens le nom d'Ergaste.

*A Ergaste.*

Pour vous, retirez-vous, je vous apprendray tout.

ERGASTE.

Je te feray du bien si l'on en vient à bout.

LISE.

L'affaire va bon train &, suivant l'apparence,  
Nous pourrons... Mais je vois le vieillard qui s'avance.

## SCENE VIII.

ALCIDOR, LISE.

ALCIDOR.

Ah ! que fais-tu là, Life ?

LISE.

Ah ! monsieur, quel bonheur !  
Que de biens aujourd'huy, que de gloire & d'honneur !

ALCIDOR.

Comment !



LISE.

Un Avocat, charmé de vostre fille,  
Brûle, si vous voulez, d'estre en vostre famille.

ALCIDOR.

Et qui t'a dit cela ?

LISE.

Luy, qui vient de fortir,  
Et j'allois vous chercher pour vous en avertir.  
Il est riche, bien fait, noble, sçavantissime,  
Et quand vous l'aurez veu, vous en ferez estime.

ALCIDOR.

Quand doit-il revenir icy ?

LISE.

Dans un moment,  
Et c'est vostre vray fait, à parler franchement.

ALCIDOR.

Ma foy, je suis d'avis de remplir son attente :  
La charge d'une fille est toujours trop pesante  
Et la mienne déjà prend certain petit train  
Dont je crains quelque affront, si je n'y mets la main.  
Quoy que j'aye donné ma parole à mon frère,  
Je voy que son amy de jour en jour diffère,  
Car par la lettre encor qu'il vient de recevoir  
De plus d'un mois, dit-il, on ne sauroit le voir.  
Un tel retardement commence à me déplaire,  
Et le plus seur moyen, c'est de vuider l'affaire ;

Puisque cet avocat m'en sollicite aussi,  
J'ay dessein de donner ma fille.

LISE.

Le voicy.

## SCENE IX.

ALCIDOR, LISE, CARRILLE *en avocat, avec  
une robe.*

ALCIDOR.

Sa mine me plaît fort.

LISE, à Carrille.

Monfieur, voilà mon maître ;  
Vous pouvez luy parler & vous faire connoître.

CARRILLE, *embrassant Alcidor, après plusieurs révérences de part  
& d'autre.*

Ah ! monfieur Alcidor, très humble ferviteur.

ALCIDOR.

Je fuis le vôtre aussi, monfieur, de tout mon cœur.

CARRILLE.

Bartole, en fon discours sur les métamorphoses,  
Dit que les complimens dedans l'ordre des choses  
Partant des sentimens, du fond de nostre cœur,  
Doivent... pour ainfi dire... Ah ! monfieur, ferviteur !

*Embrassant Alcidor.*

ALCIDOR.

Trop d'honneur !

CARRILLE.

En effet... lorsque l'on considère  
Le mérite & les gens... on ne sçauroit trop faire ;  
Ainsi donc, par raison... le zèle & la chaleur  
Sont... car enfin... la joye... Ah ! monsieur, serviteur.

*Embrassant Alcidor<sup>1</sup>.*

ALCIDOR.

Il dit d'or. Laissons là les complimens, de grâce.  
Monsieur, vostre discours franchement m'embarasse,  
Et tous ces grands mots-là sont trop sçavans pour moy.

CARRILLE.

Tout chacun n'entend pas le haut style, ma foy ;  
Mais, avant qu'expliquer jusqu'où va ma science,  
Apprenez qui je suis & quelle est ma naissance :  
Je suis un avocat à quatre cents carats,  
Issu de père en fils de deux cents avocats,  
En ligne paternelle ainsi que maternelle.  
Voyez si ma naissance est, monsieur, telle quelle.  
Vous pouvez bien juger, par mon extraction,  
Quel homme je dois être en ma profession,  
Car si, comme l'on dit, le bon chien tient de race,

1. On retrouve ces embrassades répétées dans le *Gentilhomme Guespin* de Visé, où le principal moyen de comique est fondé sur la manie rustique d'un personnage, qui a la rage d'embrasser sans cesse tous ceux à qui il adresse la parole. Le *Gentilhomme Guespin* fut joué, comme cette pièce, sur le théâtre du Marais, au mois d'avril de la même année 1670.

Il n'est point d'avocats qu'en tout je ne surpasse.  
 Aussi, fans me vanter, pour le fait des procès,  
 Nul n'est plus en crédit que moy dans le Palais.  
 Je suis pour mes Clients un Diable en procédures  
 Et je mets en Latin jusqu'à mes écritures.  
 Quoique jeune, je fais aux consultations  
 La nique à tous momens aux plus fameux barbons.  
 J'ay sur le bout des doigts & Cujas & Bartole ;  
 Je sçay, suivant le temps, animer ma parole,  
 Bien exposer mon fait & conclure à mes fins,  
 Et pour avoir bon droit prendre les bons chemins.

ALCIDOR.

Quel grand sçavoir !

CARRILLE.

Ah ! j'ay bien d'autres connoissances,  
 Et l'on peut m'appeler le trésor des sciences :  
 Je connois Tirepied, Aleine, Machinoir,  
 Ecoffrais, Dent de Loup, Quarrelet, Embouchoir,  
 Maroquin de Lubec, de Levant & de Flandre,  
 Et d'autres cuirs encor, si vous voulez m'entendre,  
 Comme cuirs de Pérou, de Sénégal, cabron,  
 Bazane, veau tané, Rouffy<sup>1</sup>, vache & mouton.

1. C'est-à-dire cuir de Russie. Les bottes de Roussy étaient fort en vogue alors, et il en est question sans cesse dans les auteurs qui traitent des usages et des modes. Voy. le *Satyrique de la Cour*, 1624 ; le *Francion* de Ch. Sorel, l. X ; le *Récit en prose et en vers de la farce des Précieuses* (1660). Carrille mêle plaisamment aux noms juridiques ceux des instruments et matériaux de son métier.

LISE, *à Carrille.*

Que fais-tu ?

CARRILLE, *tirant sa forme.*

Mon travail n'a rien qui soit difforme ;  
J'employe de bon cuir, & je fais tout en forme.

LISE.

Tais-toy donc, tu nous perds, & c'est un coup mortel.

CARRILLE, *se tournant vers Alcidor, qui a apperçu sa forme.*

Ne vous étonnez point : je suis universel,  
Et les gens comme moy qui font dans les affaires  
Ne sçauroient pour leur gloire avoir trop de lumières.  
Passons au reste.

LISE.

Bon.

CARRILLE.

Outre ces qualitez,  
J'ay sans exagérer de grandes facultez :  
Deux mille escus par an en bon fonds d'héritage,  
Sans le gain que je fais, qui vaut bien davantage.  
Voilà ce que je suis. Pouvez-vous m'accorder  
La crème des beautés que je viens demander ?  
J'adore vostre fille, & mon ardeur est telle  
Que mon cœur à tout coup agonise pour elle.  
Dites donc si je dois prétendre à ses appas,  
Et, secondant mes vœux, empêchez mon trépas.

ALCIDOR, *à Lise.*

Qu'on appelle ma fille; ouy, vous aurez Florice.

CARRILLE.

Monsieur, à mon amour vous rendriez justice !

ALCIDOR.

Je ne puis faire moins pour qui mérite tant.  
Qui pourroit refuser un Avocat sçavant,  
Bien fait, riche, galand, noble ?...

CARRILLE.

Ah ! laissons de grâce !  
Ce m'est beaucoup d'honneur d'entrer en vostre race.

## SCENE X.

ALCIDOR, FLORICE, LISE, CARRILLE.

ALCIDOR.

C'est moy qui le reçois. Ma fille, approchez-vous,  
Et voyez en monsieur vostre futur Epoux.

FLORICE.

Comment donc, monsieur !

CARRILLE.

Ouy, chère épouse future,  
Vos yeux ont dans mon cœur fait profonde blessure,

Et votre père veut, pour soulager mon mal,  
Que nous soyons unis du lien conjugal.  
Ah ! pour peu qu'à mes feux votre estime réponde,  
Que d'avocats futurs nous peuplerons le monde,  
Car les enfans futurs qui de nous proviendront,  
En avocats futurs encor multiplieront,  
Et dans un temps futur notre future race,  
Par futur entretien... Mais répondez, de grâce :  
Voulez-vous bien répondre à son intention,  
Et pourrez-vous souffrir ma future union !

FLORICE.

Il y faudra penser ; la chose est d'importance.

CARRILLE.

Mais je crève d'amour.

FLORICE.

Mais ayez patience.

CARRILLE.

C'est bien dit pour qui peut : l'Amour est un démon  
Qui n'entend dans un corps ny rime ny raison ;  
Aussi Socrate dit, dans sa première page,  
Que ce feu n'est qu'un feu qui pille & qui ravage,  
Et Platon, en parlant de ce brasier ardent,  
Soutient que... tout ainsi que les effets du vent  
Par l'agitation du branle du navire...  
Tout de même... le cœur qui sans cesse respire  
Par l'amour qu'il ressent pour un objet aimé,  
Est, faute de secours, aussitôt consumé,  
Tant de cette chaleur... & c'est de cette sorte...

Ouy, je me meurs d'Amour, ou le Diable m'emporte<sup>1</sup>.

LISE.

Fort bien.

CARRILLE.

Or les transports dont est saisi mon cœur  
Font...

LISE, à Carrille.

Ne t'efforce pas, tu te mets en chaleur.

*A Alcidor.*

Monfieur, fans plus tarder, faites ce mariage;  
Je vois que dans fon cœur vofre fille en enrage,  
Mais vous êtes fon père, elle doit obéir.

ALCIDOR.

Il fera fon mary, dût-elle le haïr.  
Approchez & donnez vofre main.

FLORICE.

Quoy, mon Père !

ALCIDOR.

Point de raifonnement, il faut me fatisfaire.

FLORICE.

Mais, mon Père...

ALCIDOR.

Allons donc,

1. Rosimond s'est évidemment ressouvenu ici de la tirade de Gros-René dans le *Dépit amoureux* (IV, 2).



FLORICE, *voyant la manicle qu'a Carrille.*

Ah !

CARRILLE.

Cela vous fait peur ?

FLORICE.

Fy ! fy !

CARRILLE.

Quoy ! Pour du cuir vous avez mal au cœur.  
Je sçay bien qu'on pourroit nommer cela manicle ;  
Mais je veux m'expliquer enfin sur cet article :  
C'est un reste de playe, & si j'en veux guérir,  
De ce morceau de cuir il me la faut couvrir.  
L'endroit est délicat, & la moindre froidure  
Pourroit assurément augmenter la bleffure.

LISE.

Ce n'est rien. Pourfuiuez, monsieur, vostre deffein ;  
Ne perdez pas...

ALCIDOR.

Allons, donnez-luy vostre main,  
Et l'on pourra demain faire ce mariage.

LISE, *à Carrille.*

Mais vous ne dites point, monsieur, quel avantage...

CARRILLE.

Je luy feray sans doute un fort heureux destin,  
Et pour dot, elle aura, monsieur, mon saint-crêpin :

Ce terme, aux Savetiers, est assez ordinaire,  
Mais pour marque du bien, c'est le terme vulgaire.

ALCIDOR.

Il n'importe, pourvu qu'on parle clairement.

CARRILLE.

C'est bien dit.

ALCIDOR.

Cependant concluons promptement.  
Vostre nom, s'il vous plaît ?

CARRILLE.

Ergaste.

ALCIDOR.

Bon. Ma fille,  
Touchez. Je vous reçois, monsieur, dans ma famille.  
Life, fais préparer ce grand appartement  
Sur le jardin.

CARRILLE.

Souffrez que je forte un moment :  
Mes hardes...

ALCIDOR.

Vous n'avez qu'à vous servir des nôtres.

CARRILLE.

Non, non, je veux mesler mes biens parmi les vôtres.

*Carrille sort.*

ALCIDOR.

Hé bien! faites, monsieur, tout ce qu'il vous plaira.  
Ma foy, je suis ravy d'avoir ce gendre-là.

LISE.

Ah! madame, après tout que vous êtes heureuse,  
Et que cet incident doit vous rendre joyeuse!  
Que votre père est bon! & qu'il vous fait plaisir!

ALCIDOR.

Lise, tu dis bien vray; pouvois-je mieux choisir?  
Un homme de ce prix doit bien la fatifaire.  
Mais je vais de ce pas en avertir mon frère,  
Le ramener icy pour signer le contract.

## SCENE XI.

LISE, FLORICE.

LISE.

Eh bien! que dites-vous du nouvel Avocat!  
A-t-il bien fait son rôle, & votre sot de père  
En tient-il?

FLORICE.

Ce nom-là n'est pas fort nécessaire;  
Tu pourrois te passer de l'appeller ainsi.

LISE.

Sur ma foy, c'est sans mal.

FLORICE.

Je le veux croire aussi.

LISE.

Cependant puis qu'enfin par nostre stratagème,  
Vous pouvez obtenir ce que vostre cœur aime,  
Des tours qu'on fait icy prenez quelque plaisir;  
L'Avocat est assez capable d'en fournir,  
Et, feignant d'ignorer qu'il trompe vostre père,  
Traitez-le gravement.

FLORICE.

Va, va, laisse-moy faire.

LISE.

Le voicy qui revient chargé comme un mulet.

## SCENE XII.

CARRILLE, *avec sa robe & une caisse sur le dos*

LISE, FLORICE.

CARRILLE.

Me voilà de retour, &amp; voicy tout mon fait.

FLORICE.

Quoy, vous mesme, monsieur, porter vostre équipage!

CARRILLE.

Et qui peut mieux que moy porter tout mon bagage,  
Madame?

FLORICE.

Un Avocat devenir Crocheteur !

CARRILLE.

Je puis agir ainsi sans aucun déshonneur.

On me connoît, suffit.

LISE.

Vos hardes sont fort belles,

Je pense ?

CARRILLE.

Franchement elles sont telles quelles.

FLORICE.

Pourrons-nous pas les voir ?

CARRILLE.

Ouy da, fort librement :

Ce m'est beaucoup d'honneur.

LISE, *tirant un méchant habit.*

Le bel habillement,

Madame !

CARRILLE.

Pas trop beau.

LISE.

La façon en est rare.

CARRILLE.

Madame, tous les ans, quatre fois je me pare.

Il vient de père en fils, & quiconque est l'aîné,  
Doit de même que moy par an en estre orné,  
A moins que déroger.

LISE.

Voilà, je crois, la fuite :  
Le Chapeau, le Rabat.

CARRILLE.

Ouy.

LISE.

Le tout est d'élite.  
Le linge est un peu noir, mais cela ne fait rien.

CARRILLE.

C'est par antiquité.

LISE.

L'on le connoît fort bien.  
Mais quel est ce trésor que cette boîte cache ?  
Ah ! voyons ce que c'est.

CARRILLE, *tirant un bois de cerf.*

C'est un joly panache,  
Dont la plupart des gens font aujourd'huy fournis.

LISE.

Cela vous vient-il donc aussi de père en fils ?

CARRILLE.

Je l'ay trouvé parmi les meubles de mon père

Et c'étoit, m'a-t-on dit, un présent de ma mère.  
Je vous en fais présent.

FLORICE.

Vous moquez-vous de moy ?  
Des cornes ! Vous raillez, monfieur ?

CARRILLE.

Non, fur ma foy.

Sans façon donc.

FLORICE.

Non, non, je ne veux point des vôtres.

CARRILLE.

Ah ! prenez celles-cy, vous m'en donnerez d'autres.

FLORICE.

Ah !

CARRILLE.

Des dons qu'on me fait je fais bien plus de cas.  
Mais qui vient nous troubler ?

### SCENE XIII<sup>1</sup>.

LISE, CARRILLE, LUCAS, FLORICE.

LISE.

C'est le fermier Lucas.

1. Toute cette scène du paysan Lucas ne se trouve point dans l'*Avocat sans étude*.

LUCAS.

Mon maître est-il icy ?

LISE.

Non.

LUCAS, à Florice.

Ah ! bonjour, madame.

FLORICE.

Bonjour, Lucas, comment se porte votre femme ?

LUCAS.

Eh ! morgué, s'il vous plaît, laissons ma femme là !  
La Masque !

FLORICE.

Oh ! oh ! Lucas, que veut dire cela ?

LUCAS.

Que le guiable l'emporte & toute sa féquelle,  
Et le Chien de Conseil qui m'embouïna d'elle !  
Mais Monsieur viendra-t-il bientôt ?

LISE.

Dans un moment.

LUCAS.

Je venois luy bailler encor queuque argent  
Sur l'étamoin<sup>1</sup>.

1. *L'et tant moins*. Terme de pratique : en déduction sur notre compte, à rabattre plus tard, comme si l'on disait : *et tant de moins à payer*. Cette locution était devenue proverbiale même en dehors des affaires d'argent, et Molière l'a employée dans *George Dandin* (II, sc. 1).



LISE.

Il est allé chercher son frère,  
Et, suivant son discours, il ne tardera guère.  
Ils reviendront tous deux pour signer un contract  
Et marier sa fille avec un Avocat.

LUCAS.

Ah ! ah !

LISE.

Et c'est Monsieur qu'il a choisi pour gendre.

LUCAS.

L'occasion est bonne, & je devons la prendre.  
Palfangué, l'attendant, j'allons le consulter  
Comment, dans nos procès, il nous faut comporter ;  
C'est autant d'épargné.

LISE.

Pour nous, si bon nous semble,  
Sur ce que nous ferons allons rêver ensemble.

## SCENE XIV.

LUCAS, CARRILLE.

LUCAS.

Serviteur.

CARRILLE.

Serviteur.

LUCAS.

Êtes-vous Avocat ?

CARRILLE.

Pour ne le point connoître êtes-vous assez fat <sup>1</sup> ?  
Si je ne l'estois pas, aurois-je cette houffe ?

LUCAS.

Eh ! morgué, pour un mot faut-il qu'on se courrouce ?

CARRILLE.

Ouy, je suis Avocat, écrivant, écoutant,  
Balayant le Palais, plaidant & consultant ;  
Quelque nom qu'on me donne, il ne m'importe guères,  
Puisque je suis égal en toutes ces manières.  
Que voulez-vous ?

LUCAS.

Un mot de consultation.

CARRILLE.

Parlez, je vous écoute avec attention.

LUCAS.

On me nomme Lucas, & dans nostre Village  
Je sommes, guieu merey, d'un assez bon lignage ;

1. Dans le sens de *sot*, *fatuus*.

J'avons pour nos parens, tant proches que de loin,  
Tous bons bourgeois, morguéne, &, s'il étoit befoin,  
Je vous ferions bien voir quelle est nostre naissance  
Et qu'on n'en peut trouver qui soit plus digne en France,  
Car on y trouvera Marguilliers & Béguiaux,  
Greffiers, Lieutenans & Proculeux Fiscaux.  
Or donc, j'avons pris femme, & cette Ménagère  
Nous a mis sur les bras une guiable d'affaire,  
Et voicy çan que c'est, mais acoutez-moy bien :  
Quoyque bien mariez, al dit qu'il n'an est rian ;  
Depuis près de deux ans que nous l'avons pour femme  
Queuque démon sans doute a soufflé dans son ame  
Qu'il nous manquoit de quoy pouvoir bian engendrer,  
Et marguéne, elle veut ainsi se séparer,  
A moins que par témoins je ne fassions voir comme  
J'avons tout ce qu'il faut pour estre vrayment homme.  
Vous comprenez fort bian quel affront ça nous fait,  
Car si je n'avions pas ce qu'il faut en effet,  
Passe, mais palsangué, tout le plus nécessaire  
Je l'avons. Bref, enfin, venons à mon affaire :  
On nous a fait bailler une assignation ;  
J'allons devant le juge à cette occasion.  
Ordonné qu'on fera visite de nos pièces,  
Puis après qu'au Congrès on verra nos proüesses <sup>1</sup>.  
Oh ! J'avons appelé de ce jugement là,

1. On sait ce qu'étoit le *congrès*, coutume juridique si outrageante pour la décence publique, et sur laquelle l'affaire du marquis de Langey, en 1659, avait surtout jeté un ridicule ineffaçable. Le congrès fut définitivement aboli par arrêt du parlement le 18 février 1677. Les auteurs comiques d'ordre inférieur ne manquaient pas d'abuser de ce grossier moyen de comique.

Et je ne voulons pas en venir à cela.  
Car on a beau jafer, je fons ce que je sommes,  
Et vigoureux, jarny, bien plus que d'autres hommes.  
Or, la preuve en est feure, & tout fin clair voicy  
Comment je nous pouvons tirer en tout cecy :  
Je ferons voir à nu, soit par père ou par mère,  
Qu'engendrer comme il faut nous est chose ordinaire.  
Mon grand-père & mon père ont eu quarante enfans,  
Et mes oncles en ont encor trente vivans.  
Donc que si, par fusion & droit de parentage,  
Pour engendrer si fort ils ont tant de courage,  
Pourquoy vouloir que nous, qui sommes sortis d'eux,  
Je ne puissions pas bien estre aussi vigoureux ?  
Nanny, nanny, voir da je sommes trop bon frère  
J'en aurons la raison & je voulons en faire,  
Mais j'avons de bons yeux, & voyons bien & bien  
D'où cela vian, morgué. Certain Godeluriau  
Luy baille dans la veüe, & par ce stratagème  
Il nous veut enlever nostre femme qu'il aime.  
Voilà nostre procès. Ça, Monsieur l'Avocat,  
Vostre avis. Jafez donc ! Que faire en cet état ?

CARRILLE, *après avoir un peu révé.*

Qu'avez-vous dit ?

LUCAS.

Morguène, & j'avons dit... oh ! peste,  
J'avons... J'avons... Enfin j'avons jafé de reste.

CARRILLE.

Recommencez.

LUCAS.

Oh ! c'est bien dit si je pouvons.  
Or enfin, donc, tant y a, le procès que j'avons..  
Ma femme... nos parens... les congrès... les proïesses...  
Je ne sçaurions souffrir qu'on visite nos pièces.  
J'avons ce qu'il nous faut & quoy qu'on aille au pis,  
Nos ayeux, nos cousins, leurs femmes & leurs fils...  
Peste de l'Avocat & de la sottie affaire !  
Je nous broüillons l'esprit.

CARRILLE.

Il ne m'importe guère.

## SCENE XV.

CLITANDRE, ALCIDOR, CARRILLE,  
LUCAS.

CLITANDRE.

Mon frère, vous deviez vous moins précipiter.

ALCIDOR.

Vous meime vous direz que j'ay dû me haster,  
Lorsque vous aurez veu ce fameux personnage.  
Quelque sot eust pû perdre un si grand avantage.

CLITANDRE.

Je le veux croire ainsi, mais souvent, en tel cas,  
On a veu que...

ALCIDOR.

Non, non, je ne m'en repens pas ;  
Et, pour ne rien céler, si c'étoit à refaire...

CLITANDRE.

Franchement, vous allez un peu vite, mon frère.

ALCIDOR.

Vous avez vos raisons, j'ay les miennes aussi ;  
Mais vous même voyez si j'ay tort : le voicy.  
Entrez avecque luy dans quelque conférence.

CLITANDRE.

J'y consens, & je vais éprouver sa science.

CARRILLE, *apercevant Clitandre.*

Ah ! par ma foy, j'en tiens ; peste de l'embaras !

LUCAS.

Vostre valet, not' maître.

ALCIDOR.

Ah ! te voilà, Lucas.

Qui t'ameine ?

LUCAS.

Monsieur, j'apportons quelque somme.

ALCIDOR, *à Carrille.*

Excusez.

CARRILLE.

Vous pouvez aller avec cet homme.

ALCIDOR.

Mon frère, l'Avocat va vous entretenir ;  
Je l'expédieray vite, & je vais revenir.

CLITANDRE.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

CARRILLE, *à part.*

A ce coup ta doctrine,  
Pauvre Carrille, va passer par l'étamine <sup>1</sup>.

## SCENE XVI.

CLITANDRE, CARRILLE.

CLITANDRE.

Je suis ravy, monsieur, que mon frère ait fait choix  
D'un homme consommé dans l'étude des loix,  
Et j'espère de vous sur toutes leurs matières,  
Dans les occasions un peu de vos lumières.

CARRILLE.

Un homme comme vous, monsieur, n'a pas besoin...

CLITANDRE.

Je suis ravy d'apprendre.

1. Boileau a aussi employé cette expression familière dans sa satire VII :

Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine.

CARRILLE, *bas.*

Ah ! que n'es-tu bien loin !

CLITANDRE.

Et si vous le vouliez, en attendant mon frère,  
Parlons du Droit.

CARRILLE.

Non, non, il n'est pas nécessaire.

CLITANDRE.

Ne commençons d'abord que par les Instituts <sup>1</sup>.

CARRILLE.

Dispensez-moy, monfieur, de parler là deffus.

CLITANDRE.

Ah ! si vous vous taifez, c'est votre modestie.

CARRILLE, *bas.*

C'est bien plutoft, ma foy, faute de repartie.

CLITANDRE, *à part.*

Ce refus m'est fufpect, & je veux le fonder.

CARRILLE, *bas.*

Où me fuis-je embourbé ?

CLITANDRE.

Peut-on vous demander

1. Les *Institutes* de Justinien.



*Quid est justitia*<sup>1</sup>?

CARRILLE.

La demande est fort belle,  
Et la façon d'agir m'en semble assez nouvelle.  
Me demander à moy : *Quid est justitia* ?

CLITANDRE.

Je fçais que vous mettez tous sçavans à *Quia*,  
Mais, sans vous emporter, permettez que je l'ose ;  
Après, vous me pourrez faire la même chose.

CARRILLE.

Mais vous même parlez : *Quid est justitia* ?  
Monsieur, qui prétendez qu'on ignore cela.

CLITANDRE.

*Justitia est constans, & perpetua voluntas jus suum cui-  
que tribuendi*<sup>1</sup>.

CARRILLE.

Fort bien. Cela me plaît quand j'entends bien répondre.  
Cependant sans mentir vous croyiez me confondre.  
Une autre fois, monsieur, connoissez mieux les gens,  
Ne vous exposez plus à tâter les savans,  
A moins que ce ne soit quelque question rare.  
Mais je vais là dedans voir si tout se prépare.

1. Qu'est-ce que la justice ?

2. La Justice est la volonté constante et perpétuelle d'accorder à chacun son droit. C'est par là que débute le 18<sup>e</sup> livre des *Institutes* de Justinien.

CLITANDRE.

Comment, rompre si tost la conversation !

CARRILLE.

Nous pourrons quelque jour la pouffer tout de bon.

CLITANDRE.

Non, demeurez, monfieur, & difcours ensemble.  
Parlons de noftre eftat.

CARRILLE, *d part.*

Et c'eft là dont je tremble

CLITANDRE.

Ces fortes d'entretiens nous forment les efprits :  
Ils font à fouhaïter.

CARRILLE, *bas.*

Seray-je toujours pris !

CLITANDRE.

Que noftre employ, monfieur, veut une grande attache !  
Pour moy, je fuis furpris de ce qu'il faut qu'on fache  
Pour paffer pour habille en voulant l'exercer !  
Que de livres à lire, à qui veut l'embraffer !

CARRILLE.

Ouy, ouy.

CLITANDRE.

Car fans les Loix, Codes, Digeftes, Titres,

Décretales, Verfets, Canons, Clofes, Chapîtres,  
Combien pour les comprendre est-il befoin d'Auteurs,  
Et combien nous faut-il lire de glosfateurs !

CARRILLE.

Oh ! oh !

CLITANDRE.

Comme Cujas, Tribonien, Barthole,  
Borcholtem, Alciat, Leunclave, Pancirole,  
Lindembroge, Selva, Panorme, Carondas,  
Jafon, Frehere, Accutée, & Covarruvias,  
Maran, Corbon, Fabrot, Macrobe, Dorothée,  
Rochestavin, Forfter, Vefembèce, Bufée,  
Fulgoſe, Théophile, Odofret, Fontanon,  
Harmenopule, Imbert, Hyppolite, Papon <sup>1</sup>,  
Et mille autres encor, dans les hautes ſciences,  
Ont du droit à plein fond donné les connoiſſances.

CARRILLE.

L'habile homme !

CLITANDRE.

De plus, les termes du Palais,  
Comme Enqueſtes, Arreſt, Productions, Extraits,  
Contredits, Inventaire...

1. On connaît la plupart de ces noms, mais beaucoup ſont oubliés aujourd'hui, et les œuvres du jurisconſulte allemand Borcholten ou du jurisconſulte eſpagnol Covarrubias, etc., ne ſont plus guère conſultées dans les études de droit. Nous croyons inutile de donner ſur ces noms des renseignements qui ſeraient ici peu à leur place, et nous nous bornons à renvoyer le lecteur aux biographies.

CARRILLE.

Oh! jase, je te quitte!

CLITANDRE.

Eh! Monsieur, s'il vous plaît, écoutez-en la suite :  
 Promesses, Testamens, Contrac̃ts, Procès-Verbaux,  
 Moyens de nullité, Grieffs, Lettres Royaux,  
 Forclusions, Répy, Récision, Requête,  
 Sentence, Apointemens<sup>1</sup>.

CARRILLE.

Que tu me romps la teste!  
 La peste soit du sot Avocat de bibus<sup>2</sup>.

CLITANDRE.

C'est toy qui n'es qu'un sot, & *per omnes casus*<sup>3</sup>.

1. Cette énumération rappelle celle de la comtesse de Pimbesche dans les *Plaideurs* (I, sc. VII) :

Je produis, je fournis  
 De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,  
 Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,  
 Grieffs et frais nouveaux, baux et procès-verbaux ;  
 J'obtiens lettres royaux, et je m'inscris en faux,  
 Quatorze appointements, trente exploits, six instances,  
 Six vingts productions, vingt arrêts de défenses,  
 Arrêt enfin.

La plupart des auteurs comiques et satiriques du XVII<sup>e</sup> siècle ont tiré parti à l'envi de cet amas de formalités minutieuses et de termes de chicane dont la justice était toute hérissée alors.

2. « Ventre bleu! Quittez là vos raisons de bibus » (Hauteroche, *soupe mal apprêtée*) c'est-à-dire « de rien, de peu de valeur, de peu de cas. Signifie aussi autant que ridicule, fade, sot ». (Leroux, *Dictionnaire comique*.)

3. Par tous les cas, de toutes les manières.

CARRILLE, *lui faisant tourner le chapeau & lui donnant des eniquenaudes.*

Et toy tu n'es qu'un fou que je suis las d'entendre.

CLITANDRE.

Tu m'attaques, Pendart, ah ! je vais te le rendre<sup>1</sup>.

CARRILLE.

Et Dieu sçait si mon bras va...

*Carrille sort de sa robe & donne un coup ou deux à Clitandre, & puis s'enfuit.*

CLITANDRE.

Me traïster de fot,

De fou ! voilà pour toy !

*Clitandre se jette sur la robe & se bat contre elle.*

Mais tu ne dis plus mot.

Juste Ciel, qu'ay-je fait, seroit-il mort ? Sans doute.  
C'en est fait, quel malheur ! où me fauver ! Ecoute,  
Réponds-moy ; mais quoy donc, je ne trouve plus rien.  
Qu'est devenu son corps ? C'est un magicien,  
Il n'en faut point douter. Mais appelons mon frère.

## SCENE XVII.

ALCIDOR, CLITANDRE, CARRILLE.

CLITANDRE.

Holà ! Vous avez fait une plaifante affaire,

1. Ces deux scènes du faux avocat, d'abord avec Lucas, qui le consulte de bonne foi, puis avec Clitandre, qui le soupçonne et veut le sonder, se retrouvent à chaque instant dans les comédies du temps, où les travestissements jouent un si grand rôle. Voy. *le Médecin malgré lui* de Molière, *Crispin médecin* et *Crispin musicien* de Hauteroche.

Au lieu d'un avocat, d'avoir pris un forcier.

ALCIDOR.

Et de plus, m'a-t-on dit, un simple favetier.

CARRILLE, *se remettant dans sa robe.*

Faisons encor figure.

ALCIDOR.

Il s'appelle Carrille.

Mais par bonheur il n'a pas encore ma fille.

Et comment sçavez-vous qu'il est aussi forcier?

CLITANDRE.

Il vient icy de faire un tour de son métier :

Disputant contre luy jusqu'à nous battre ensemble,

Il m'a laissé sa robe. Ah! c'est luy, ce me semble.

ALCIDOR.

Ouy vraiment. Ah! coquin! Mon frère, tenons bien ;

Un Sergent va venir pour saisir ce vaurien :

Mes gens y font allez.

CARRILLE, *sortant de la robe.*

Dénichons sans rien dire.

Quand je n'y feray plus, ils vont tous trois bien rire.

### SCENE XVIII.

ALCIDOR, CLITANDRE, LE SERGENT.

ALCIDOR.

Ouy, monsieur, nous avons en nos mains un forcier

Qu'il faut prendre.

LE SERGENT.

Suffit, je fais bien mon métier.

ALCIDOR.

Le voicy.

LE SERGENT.

Comment donc ! c'est cette robe noire !

ALCIDOR.

Nous en tenons encore ; autre tour de grimoire<sup>1</sup>.

LE SERGENT.

Qu'est-il donc devenu ! L'avez-vous attrapé !

CLITANDRE.

Nous le tenions, monsieur, mais il est échappé.

Cela vous prouve assez que le traître est coupable.

1. Ces sortes de scènes étaient, pour ainsi dire, traditionnelles dans la farce et avaient été sans doute répandues de plus en plus par les bouffons du théâtre italien, qui joignaient à leurs lazzi toute sorte de tours de souplesse et d'agilité pour réjouir le spectateur. Il y en a de semblables ou analogues dans *le Médecin volant* de Molière et de Boursault, *le Jaloux invisible* de Brécourt, etc., etc. Cette tradition s'est perpétuée jusqu'aux parades de Bobèche et de Galimafré, qui ont été recueillies il y a une cinquantaine d'années, sous le titre de *Nouveau théâtre des boulevards*, par C. O. D., quatre parties en un volume in-18. Dans l'une de ces parades, *le Dépôt, ou Bobèche voleur et commissaire*, on voit Bobèche, qui s'est affublé d'une robe de commissaire pour se juger lui-même, s'échapper de cette robe et la laisser entre les mains de celui qui l'a reconnu et croit le tenir.

LE SERGENT.

Ah! nous l'aurons. Son nom!

ALCIDOR.

Carrille.

LE SERGENT.

Un misérable

Qui loge près d'icy.

ALCIDOR.

Savetier.

LE SERGENT.

Ouy, c'est luy.

Ne vous chagrinez point, nous l'aurons aujourd'huy.  
Je vais prendre mes gens; allez, laissez-moi faire.

CLITANDRE.

Monfieur, on aura foin de vous bien fatisfaire.

## SCENE XIX.

LE SERGENT, LAFLEUR, JOLICŒUR.

LE SERGENT.

Oh! je n'en doute point. Allons vite, Lafleur.

LAFLEUR.

Monfieur, que voulez-vous?



LE SERGENT.

Où trouver Jolicœur?

LAFLEUR.

Le voicy.

LE SERGENT.

Bon. Enfans, je fçais voftre courage,  
Mais pour le confirmer, il faut faire icy rage :  
Nous avons a loger un certain favetier  
Qui par fes actions eft fans doute un forcier,  
Et fi nous le prenons, la piftole eft bien feure :  
Ainsi fans perdre temps, faisons cette capture.  
Je croy le voir.

## SCENE XX.

CARRILLE, *dans fa boutique, travaillant,*

LE SERGENT, LAFLEUR, JOLICŒUR.

CARRILLE.

O ça, reprenons noſtre état,  
Et venons Savetier de célèbre Avocat ;  
Il eſt moins dangereux, & fans mon induſtrie  
Je me verrois peut-eſtre en péril de ma vie.  
Mais je ſuis un bon fot ; qu'ay-je à craindre, ma foy ?  
J'ay de trop bons amis qui prendront ſoin de moy.  
Reprenons la manicle & ne ſongeons qu'à rire.  
Dieu mercy, nous avons à préſent de quoy frire !

*Il chante en travaillant.*

Nicolas va voir Jeanne; hé, Jeanne, dormez-vous?

*Après avoir lu le refrain.*

Je ne dors ni ne veille. Et voudrait-on à nous?

1. La Fontaine a fait allusion à cette chanson populaire dans sa fable du *Moulinet*, au vers 101 :

Nicolas, au retour, est, ainsi qu'on voit Jeanne,  
 Il monte sur son lit, et la chanson le dit.

La plupart des commentateurs de La Fontaine n'ont pas compris ce passage, sans se rendre que ce refrain était tiré d'une chanson populaire qui s'appelle. Voici cette chanson, telle qu'elle se trouve dans le XXII<sup>e</sup> volume du recueil manuscrit de Maitrepeux :

Nicolas va voir Jeanne.  
 Hé, Jeanne, dormez-vous ?  
 Je ne dors ni ne veille ;  
 Je ne pense point à vous.  
 Vous perdez vos pas, Nicolas.  
 Ce sont pas perdus pour vous.

Nicolas la cavoie.  
 Et lui fait les yeux doux.  
 Elle offre la pistole,  
 Et ne veut nieler le point.  
 Vous perdez vos pas, Nicolas.  
 Ce sont pas perdus pour vous.

Se mere d'appareille  
 A un autre Colin.  
 Qui fait rage à merveille  
 Quand il est entre deux draps.  
 Vous, etc.

Où, adieu donc, Jeanne !  
 Puisque vous ne m'aimez pas.  
 Je monte sur mon lit  
 Pour guigner au repos.  
 Vous perdez vos pas, Nicolas.  
 Allez, ne bronchez pas, Nicolas.

(T. XXII, f. 100.)

Cette chanson, tirée sous l'anecdote 105, est indiquée par le recueil

LE SERGENT, à ses archers.

C'est luy-mesme : prenez-le, & ne lâchons point prise.  
Et dans cette capture évitons la surprise.

CARRILLE.

Ah! ah! C'est moy qu'on cherche.

LE SERGENT.

Allons, de par le Roy,  
Je vous fais prisonnier.

CARRILLE.

Sergent, retire-toy.

LES ARCHERS.

Vous viendrez.

CARRILLE.

Happechair, nostre Savaterie,  
Pourra se déchaîsner sur vostre friperie.

LE SERGENT.

Qu'on le faisisse.

CARRILLE.

Ah! ah! vous en voulez taster!  
Puisque c'est vostre envie, il faut vous contenter.

*Carrille jette ses javalos, les fermes, le drapeau & se baouille au sergent & à ses vassaux.*

comme une allusion à Fouquet et à ses tentatives près de Mlle de La Vallière. L'autre Colas serait le roi, près de qui, suivant une note écrite en marge, M<sup>re</sup> de Saint-Demy, mère de Mlle de La Vallière, venant alors au sujet de sa fille. — L'air de la chanson se trouve dans le III<sup>e</sup> volume des *Œuvres complètes* de M. de La Vallière, t. 1. p. 191.

LE SERGENT.

Quelques fureurs icy qu'il nous fasse paroître,  
Il n'importe, prenons-le. Ah! nous te tenons, traître.

CARRILLE.

Eh! messieurs, soyez gens de composition  
Et faites, me' sauvant, une belle action.  
A parler franchement, beaucoup de vos Confrères,  
Lorsqu'ils treuvent du gain, ne sont pas si sévères<sup>1</sup>,  
Et je ne vous crois pas guère plus scrupuleux.  
Acceptez donc ce qu'offre un pauvre malheureux.

LE SERGENT.

Et qu'as-tu?

CARRILLE.

Dix Louis.

LE SERGENT.

Où sont-ils!

CARRILLE.

Dans ma poche;  
Mais laissez-moy les prendre.

1. Tous les contemporains sont d'accord sur ce point, et ils n'accusent pas seulement les sergents, officiers subalternes, mais aussi les prévôts et lieutenants criminels, de concussion et de vénalité. La mauvaise organisation de la police, surtout avant l'apaisement des troubles de la Fronde et la conclusion du traité des Pyrénées, leur fournissait de continuelles occasions de faire acheter leur protection ou leur silence à beaux deniers comptants. Qu'on nous permette de renvoyer à une longue note de notre édition du *Roman comique* de Scarron (*Bibliothèque elzévirienne*, t. II, p. 51), où nous avons donné toutes les preuves à l'appui.

LE SERGENT.

Enfans, tenez-vous proche.  
Prenez bien garde.

CARRILLE *les fait tomber tous trois & s'enfuit*

Zett! on vous en donnera,  
Et c'est pour vos beaux yeux qu'on vous les gardera!

LE SERGENT.

Ah! courons après luy.

## SCENE XXI.

ALCIDOR, FLORICE, LISE, CLITANDRE.

ALCIDOR.

L'auroient-ils bien pu prendre?  
J'entends du bruit; s'ils l'ont, il faut le faire pendre.  
Voyons.

LISE.

Vous au plutôt, pour sortir d'embarras,  
Déclarez à votre oncle...

FLORICE.

Ouy.

## SCENE XXII.

JOLICŒUR, LAFLEUR, *derrière le théâtre,*  
CARRILLE, ALCIDOR, CLITANDRE,  
LE SERGENT.

LE SERGENT.

Redoublez le pas,  
Et prenez-le.

CARRILLE, *se jetant dans le coffre.*

Tarare.

LE SERGENT.

Ah! nous l'aurons, le drôle,  
Et nous luy ferons bien jouër un autre rôle.  
Estant céans, il faut...

LAFLEUR.

Ah! nous ne tenons rien.

LE SERGENT.

Comment diable fait-il? Mais allons, cherche bien.  
Si je te puis tenir, tu payeras mes peines.

CARRILLE *sort doucement de la caisse, frappe le sergent & s'ensuit.*  
Ouy, si je ne rendois tes diligences vaines.

LAFLEUR.

Arreste, arreste, arreste!

ALCIDOR.

Ah ! courons promptement.

LE SERGENT.

Palfambleu, nous l'aurons.

## SCENE XXIII.

LISE, FLORICE, LE SERGENT,  
LES ARCHERS, *derrière le théâtre*, CARRILLE.

LISE.

Quel divertissement !

LE SERGENT.

Au forcier, au forcier !

FLORICE.

Life, je plains Carrille.

LE SERGENT.

Arrestez-le.

LISE.

Il est pris.

CARRILLE, *se jetant dans le coffre*.

Bon, bon.

## SCENE XXIV.

LE SERGENT, LES ARCHERS, LISE,  
FLORICE, CARRILLE.

LE SERGENT.

Eh bien, le drille,  
L'avez-vous !

LAFLEUR.

Ma foy, non.

LE SERGENT.

Et comment ferons-nous,  
Si, lorsqu'on croit l'avoir, il se fauve à tous coups ?  
Fouillons partout.

CARRILLE, *sortant doucement la tête hors du coffre.*

Et nous, sauvons-nous au plus vite.

LE SERGENT, *l'apercevant, ferme le coffre.*

Nous avons à la fin découvert votre gîte.

## SCENE XXV.

ALCIDOR, CLITANDRE, CARRILLE,  
LISE, ARCHERS, LE SERGENT.

LE SERGENT.

Nous l'avons.



ALCIDOR.

Quoy ! le traître est en vostre pouvoir !

LE SERGENT.

Ouy, monsieur.

CLITANDRE.

Quel bonheur !

LE SERGENT.

Et vous le pouvez voir.

*On ouvre le coffre & on n'y trouve point Carrille, qui s'est sauvé par une trappe.*

ALCIDOR.

Où donc est-il ?

LE SERGENT.

Monsieur, je ne fais plus qu'en dire ;  
J'y perds tout mon latin.

LISE.

Moy, je crève de rire.

## SCENE XXVI.

ERGASTE, ALCIDOR, CLITANDRE, LISE,  
FLORICE, LE SERGENT, LES ARCHERS.*Durant l'entretien d'Ergaste avec Alcidor, Florice parle à son oncle.*

ERGASTE, à Alcidor.

Monsieur, il court un bruit qu'on usurpe mon nom ;

Et que c'est votre Gendre, est-ce une fable ou non ?  
Le bruit court même aussi que sa basse naissance...

ALCIDOR.

Monsieur, entre nous deux il n'est point d'alliance,  
Et c'est un imposteur qui n'est que Savetier.

ERGASTE.

Que dites-vous, monsieur !

ALCIDOR.

Et de plus un Sorcier.

## SCENE DERNIERE.

CARRILLE, ALCIDOR, ERGASTE, LISE,  
CLITANDRE, FLORICE, LE SERGENT,  
LES ARCHERS.

CARRILLE *sort la teste par la caisse.*

Savetier, je le suis, parlant par révérence ;  
Mais pour Sorcier, nenny, voilà qui m'en dispense.  
Si j'ay fait quelque mal, voilà les deux démons  
Qui m'ont fait exercer de toutes les façons ;  
Ils peuvent déclarer.

CLITANDRE.

Ouy, tout est vrai, mon frère :  
Cessez à leur amour de vous rendre contraire,

Et puisque leurs deux cœurs ont même passion,  
Daignez ne point forcer leur inclination.  
Pour moy, j'approuve fort une telle alliance :  
Monsieur a du mérite, & sa haute naissance...

ALCIDOR.

Eh bien ! soit, j'y consens.

CARRILLE.

J'étois un bon Sorcier,  
Monsieur, de me venir icy réfugier.

ALCIDOR. .

Mais comment as-tu fait ? car enfin sans magie...

CARRILLE.

Tout est aisé, d'abord qu'on a de l'industrie :  
Un certain soupéral, joint à quelques apprêts  
Du coffre & de l'habit que j'avois faits exprès,  
M'a fourny les moyens de tous ces tours d'adresse  
Qui comblent de plaisir l'amant & la maîtresse.

ERGASTE.

Voilà pour t'en payer.

CARRILLE.

Le présent n'est pas fat ;  
Je veux bien à ce prix être votre Avocat.

ERGASTE.

Pour Life...

LISE.

Je fçay bien ce que vous voulez dire.

ALCIDOR.

Allons, mes chers enfans, ne songeons plus qu'à rire.

LE SERGENT.

Mais de grace, messieurs, prétend-on m'oublier !

ALCIDOR.

Non, non, tenez.

CARRILLE.

*Vivat l'Avocat-Savetier !*

FIN.

7

IX

JACQUES DENIS

---

LES PLAINTES DU PALAIS



*L'auteur des Plaintes du Palais, Jacques Denis, avocat en parlement, n'a pas laissé de traces dans l'histoire littéraire. On trouve à la même date, c'est-à-dire dans les dernières années du XVII<sup>e</sup> siècle, un M. Denis, auteur de diverses comédies restées manuscrites : les Travaux divertissants d'Arlequin Bacchus, 1 acte en prose, avec prologue ; l'Amour apotiquaire, ou le valet servante, 1 acte en vers (1690)<sup>1</sup>, auxquelles le catalogue Soleimes joint le Salmigondis comique, ou les Aventures amoureuses (1699), trois actes en prose mêlés de scènes à l'Italienne, pièce enregistrée dans les Recherches de Beauchamps sans nom d'auteur. Ce Denis est sans doute le même que le nôtre.*

*Il nous a paru assez intéressant de reproduire les Plaintes du Palais, ouvrage rare et très peu connu. Il rentre dans la catégorie de ces innombrables satires contre les procureurs et les gens de chicane dont les Plaideurs*

1. De Beauchamps cite ces deux pièces (*Recherches*, II, 543) ; La Vallière seulement la seconde (*Bibliothèque*, III, 117).

de Racine avaient tracé le modèle une dizaine d'années auparavant. C'est par centaines qu'on pourrait relever, d'un bout à l'autre du siècle, chez les auteurs de tous les genres, les attaques contre la rapacité, la lésine, l'esprit retors et cauteleux des suppôts de Thémis, contre les praticiens dressés à toutes les stratégies de la procédure : vous les trouverez chez les satiriques comme Courval-Sonnet et Boileau, chez les moralistes comme La Bruyère, les fabulistes comme La Fontaine et les peintres de la vie réelle et moyenne, comme l'auteur du Roman bourgeois. Mais vous les trouverez surtout au théâtre. Sans avoir traduit directement sur la scène les gens de chicane, Molière leur a lancé plus d'un trait. On a lu plus haut et on lira plus loin, dans ce volume, deux petites pièces : l'Avocat sans pratique et le Bateau de Bouille, consacrées au même sujet. Non content d'avoir peint ses deux types de procureurs, Brigandean et Sangsue, dans le Mercure galant, Boursault traçait dans des scènes détachées, qu'il envoyait à Furetière, le type hardiment satirique de M. Pillardin<sup>1</sup>. Quelques années à peine après J. Denis, un anonyme revenait vivement à la charge dans la Belle cabaretière, ou le Procureur à la mode. Ces personnages sont souvent mêlés aux comédies de Dancourt, qui les maltraite fort. Le Théâtre italien ne les ménageait pas davantage : il suffira, pour s'en convaincre, de parcourir les scènes de la Matrone d'Éphèse ou Arlequin Grapignan (1682), dans lesquelles les vols effrontés d'un procureur sont longuement exposés et bafoués.

1. Voy. *Lettres nouvelles*, 5<sup>e</sup> édition, t. III, p. 50-7. Boursault attribue ces scènes à un jeune auteur qui serait venu les lui lire.



Parmi toutes ces attaques, celle de J. Denis présente un caractère particulier; elle a quelque chose de plus intime et comme l'accent d'une vengeance personnelle. Nourri dans le sérail, l'auteur avait sans doute souffert des maux qu'il peint, et il s'est soulagé en écrivant sa comédie. C'est ainsi que, un siècle plus tard, Collin d'Harleville, qui fut aussi clerc de procureur, devait se venger lui-même, en une boutade plus spirituelle et plus courte. Ce qu'il s'attache surtout et presque exclusivement à montrer, c'est l'avarice sordide, l'esprit de lésine qui règne dans ces antres de la chicane; c'est la misère proverbiale des clercs de procureur, rationnés, harcelés, tourmentés, affamés par un maître aux mains crochues et par une ménagère qui ressemble à une harpie. Ces types de clercs, ces ruses pour dérober un jambon ou cacher une bouteille, ces bavardages, ces discussions, ces disputes, les doléances et les cris du patron, l'aigre intervention de sa femme, l'espionnage de la servante, tout cela a été évidemment étudié sur le vif et servi tout chaud. Ce sont comme des pages versifiées du Roman bourgeois; c'est le Déjeuner des procureurs, agrandi jusqu'aux proportions de la scène. Nous n'avons pas de tableau plus exact que cette peinture, d'ailleurs prolixe, monotone et terre à terre, de l'intérieur d'une étude et d'un ménage de procureur.

J. Denis n'était pas sans un certain talent de versificateur. Vous rencontrerez dans sa pièce plus d'un vers bien frappé, plus d'un passage écrit dans une langue assez ferme, expressive et pittoresque. Mais les négligences, les obscurités, les platitudes, les incorrections même abondent, et à celles de l'auteur l'imprimeur a ajouté les

siennes, qui sont innombrables. L'absence de toute action fait paraître plus longue encore et presque interminable cette succession de scènes qui roulent perpétuellement dans le même cercle étroit. En sachant se borner, J. Denis pouvait faire des *Plaintes du Palais* une spirituelle et piquante comédie en un acte comme la *Rue Saint-Denis de Champmeslé*. Accordons-lui le bénéfice de sa déclaration préliminaire, et ne voyons dans son ouvrage qu'une satire dialoguée : s'il est beaucoup trop dépourvu d'action comme pièce, il est infiniment trop long comme satire. Prenons-le donc, si l'on veut, comme un document rare, authentique et de nature très intime sur les mœurs et les habitudes d'une profession décriée, qui a fourni ample matière à la verve de tous les écrivains comiques et satiriques.

# LES PLAINTES DU PALAIS

OU LA CHICANE DES PLAIDEURS

---

A MONSIEUR

MONSIEUR DE FREMONT,

CONSEILLER-SECRÉTAIRE DU ROY,

INTÉRESSÉ AUX FERMES GÉNÉRALES DE SA MAJESTÉ,

MONSIEUR,

Je fçay bien que je fuis téméraire d'ofer vous offrir ces foibles effais de ma Muse. Je devois attendre que le temps en eust adoucy la rudesse, & l'eust renduë moins indigne de paroître à vos yeux; mais il est impossible de considérer toutes les rares qualitez que vous possédez sans les admirer, & les admirer sans vous en rendre en même temps de prompts témoignages par de profonds respects & de; hommages continuels. C'est par cette vivacité d'esprit, cette grandeur d'âme, cette prudence & cette sagesse si surprenante, que vous avez mérité le bonheur dont vous jouïssiez, & la gloire d'avoir pour Gendre l'illustre Marechal de Lorge, Neveu de l'incomparable de Turenne<sup>1</sup>, c'est à dire de

1. Sur ce mariage « étrangement inégal », mais où le maréchal trouvait les ressources dont il ne se pouvait passer, on peut consulter Saint-Simon (Hachette, in-18, 1856, t. II, p. 407).

partager par cette heureuse union l'honneur des services que l'un & l'autre ont rendus à l'État, & des reconnoissances qu'il leur en fait incessamment. Cette alliance éclatante va consacrer à jamais vostre nom, & récompensant à la fois les vertus de la fille & du père, console déjà la France par l'espérance dont elle la flatte de luy donner dans peu des héros qui marcheront sur les pas du Grand Turenne, & de mesme que luy chercheront avec leur père à sacrifier leur vie pour l'honneur & l'intérêt de la couronne. Ce sont les vœux que fait,

Monfieur,

Vostre plus humble & plus obéissant serviteur.

DENIS, Avocat.

## AU LECTEUR.

*En vain les critiques du théâtre se déchaîneront contre moy. Je n'ay pas icy prétendu en faire un ouvrage, mais seulement une satyre, à laquelle pour donner plus de feu & l'action, & par conséquent plus de plaisir au Lecteur, ay meslé quelques personnages, & établi une espece d'actes & de scenes, à la manière des comedies. J'en sçais un peu les regles, & si j'en avois voulu faire un sujet de celuy-cy, je n'aurois peut-estre pas desespéré d'y pouvoir reüssir. Mais, outre que, pour m'y assujettir, il auroit fallu retrancher la plus grande partie, & mesme les plus beaux endroits du sujet que je m'estois proposé, je n'en ay pas trouvé la matière assez relevée, ny propre au goust du théâtre. Cependant j'ose dire de cette satyre, qu'en l'état qu'elle est, plusieurs personnes du premier mérite ne se sont pas contentez de me la faire lire plusieurs fois, mais l'ont fait représenter comme une comédie, & m'ont fait cet honneur d'avouer hautement en pleine assemblée, & devant un des plus grands princes du monde, qu'ils n'avoient jamais passé deux heures de temps plus agréablement. Je ne veux point pour cela m'en prévaloir, & je ne prétens pas luy donner un autre titre que celuy de satyre. J'en avertis le Lecteur, de peur que*

*la regardant d'un autre œil, il ne se méprenne & ne m'impute mal à propos des fautes imaginaires, lorsque je n'ay tourné les choses de cette manière, qu'afin de le toucher plus sensiblement, & m'assurer la joye de le mieux divertir.*

### PERSONNAGES :

MALIN, procureur.

HARPINE, femme de Malin.

ISABELLE, fille de Malin & d'Harpine.

D'ARGENCOUR, maître clerc, amant d'Isabelle.

TOULIFAUT,

MALAISE,

TROTANVILLE,

} clercs de Malin.

FINETTE, fille aux gages de Malin.

LA TREMBLAYE, gentilhomme, rival d'Argencour.

RENARD,

JOBELIN,

GUARRIAU,

CLERICIDE,

M<sup>me</sup> TRISTANCŒUR,

FORTANBILE, harangere.

POLYDOR, oncle de Dargencour, & ancien amy de Malin.

DURAND, cy-devant agent de Polydor.

MACHAVIDE,

JANDEVE,

} clercs externes.

LA FORGE, ferrurier.

Cliens de Malin.

*La scene est à Paris,  
dans une salle où est l'étude de Malin.*

# LES PLAINTES DU PALAIS

COMEDIE



## ACTE I

### SCENE PREMIERE.

DARGENCOUR, TOULIFAUT *assis,*  
MALAISE, *dormant sur son pupitre.*

TOULIFAUT.

Ah ! maudit Procureur, & maudite Boutique,  
Où ce Diable fans cesse à mes douleurs s'applique !  
Le froid dès cette nuit, jaloux de mon repos,  
De ses glaçons mortels m'a percé jusqu'aux os ;  
Six heures de travail ont mis bas mon courage.  
Je suis un clerc houffé <sup>1</sup>, si j'en fais davantage.  
Décampons ! Je ne puis. Justes Dieux ! Qu'est-ce cy ?

*Il se veut lever & retombe sur son siege.*

Mes pieds, lourds & glacez, ont pris racine icy !

1. Mot à mot, nettoyé, battu.

Ah ! que l'air d'un bon feu... Mais, ma foy, c'est dommage  
Qu'un clerc ofa chez nous y montrer son vifage.  
Mes amis, comme diable on le relanceroit !

DARGENCOUR.

Je fuis las à mourir, & j'enrage de froid.

TOULIFAUT.

Tu te moques de moy, cela n'est pas possible :  
Un amoureux au froid ne fut jamais sensible.  
La charmante Isabelle icy te tient au cœur,  
Je te voy souffrir tout sans peine en sa faveur,  
Esclave de Malin, pour avoir son estime,  
Tu t'accables toy-mesme, & nous rens sa victime.

DARGENCOUR.

Il est vray qu'Isabelle icy fait tous mes soins ;  
Mais, mon amour à part, y souffririons-nous moins ?  
Pour un clerc que chacun sçait avoir du service,  
Je fuis fort étonné de te voir si novice.  
Quoy, tu m'accuseras toujours de ton malheur ?  
Eh ! t'en peux-tu sauver auprès d'un Procureur ?  
N'as-tu pas au Palais fait vœu de patience,  
D'humilité profonde & d'exacte abstinence ?  
Et n'as-tu pas appris que chez les Procureurs  
On renonce aux plaisirs pour céder aux douleurs ?  
Mets-toy devant les yeux cette docte sentence,  
Dont un clerc autrefois animoit sa constance :

*Patientia vincit omnia.*

La patience abat les plus fâcheux revers,  
Et seule est le secours & la vertu des clercs.



Souffrir est au Palais un ordre inviolable,  
Et pour s'en affranchir il faudroit être un diable.

TOULIFAUT.

Je m'en aperçoy bien, & sans plus de caquet,  
Un de ces beaux matins je prendray le mousquet,  
Et puisqu'il faut souffrir, au moins j'auray la gloire...

DARGENCOUR.

Oh ! je n'en doute point, tu feras dans l'histoire.

TOULIFAUT.

Comme un autre, mon cher, j'ay bon cœur & bon bras.  
Donne-moy par plaisir un soufflet, tu verras...

DARGENCOUR.

Je ne suis pas si sot.

TOULIFAUT.

Il ne faut point tant rire.  
Je ne veux pas mourir sous le faix du martyre.  
Cloué soir & matin sur un placet maudit,  
Je rame tout mon saoul, sans espoir d'aucun fruit.  
Si pour un seul moment nostre Argus me déchaîne,  
Ce moment n'est pour moy qu'un changement de peine:  
Il faudra de Paris courir tous les cantons,  
On bornera le temps de mes commissions,  
Et quand, chargé de crotte, usé de lassitude,  
Je reviens à grands pas rendre compte à l'étude,  
Et prétens pour tout prix un moment de repos,  
Un bourru me chicane & me dit de gros mots.

Pour fermer à ma faim l'accès de la cuisine,  
D'une feinte querelle exprès on m'assassine,  
Ou, d'un trop prompt retour punissant les efforts,  
On se plaindra du temps que j'auray mis dehors.  
Je rentre cependant aux rangs, quoyqu'on m'affronte,  
Aussi paisiblement que si j'avois mon compte.  
Enfin, point de repos ny le jour, ny la nuit.  
Nous avons un Satan, qui toujours nous poursuit.  
Tous les soirs, réglément, il est, ou que je meure,  
Quand nous levons le camp, minuit & près d'une heure.  
Etourdis du sommeil, & tous tremblans de froid,  
Bien souvent sans chandelle, & tout au haut du toit,  
A l'abry seulement d'un bout de couverture,  
Nous allons affronter les vents & la nature.  
Les matous attroupez, si tost que nous dormons,  
Nous viennent à longs traits donner les violons;  
Et pour dernier tourment, dès cinq heures encore,  
Notre Diable après nous tempeste & nous dévore.  
Mais brisons là. Malaise en musique est expert;  
Le nez dans les papiers, il chante à livre ouvert:  
Ecoute comme il pousse, il s'en donne à cœur joye,  
Tandis qu'à travailler chacun de nous s'employe.  
Il faut que je l'éveille.

DARGENCOUR.

Eh, mon Dieu, n'en fais rien.  
Laisse-le de repos, Monsieur luy vendra bien,  
Quand il ne verra point cette requeste faite.

TOULIFAUT.

Soit, mais il faut sur luy que mon dépit se jette;

Pendant qu'il dort pour nous, & charme son ennuy,  
Rendons luy la pareille, & déjeunons pour luy.

DARGENCOUR.

Il feroit trop de bruit.

TOULIFAUT.

Va, va, laisse-moy faire,  
Quitte pour luy payer... Mais voicy...

*Montrant madame Tristancœur.*

DARGENCOUR.

Bonne affaire !

C'est de l'argent comptant, elle me l'a juré.

TOULIFAUT.

J'auray ma part : j'ay fait...

DARGENCOUR.

Je te la donneray.

*Il rentre.*

## SCENE II.

MADAME TRISTANCŒUR,  
DARGENCOUR, TOULIFAUT, MALAISE.

MADAME TRISTANCŒUR<sup>1</sup>.

Et tost un siège, enfans... Je n'en puis plus... Je crève...

*Se laissant tomber sur un siege que luy donne Dargencour.*

1. Mme Tristancœur rappelle de très loin la comtesse de Pimbesche des *Plaideurs*.

Ah... Ah... quand mes procès me donneront-ils trêve ?  
Le malheureux mestier que de plaider ! Et quoy,  
Il auroit mieux valu tout perdre encor, ma foy,  
Que de sacrifier tous les jours à l'envie,  
Avec mon peu de bien, mon repos & ma vie.

DARGENCOUR.

Vous gagnez un procès, plaiguez-vous !

MADAME TRISTANCŒUR.

C'est assez !

Je gagne ? Et les despens font-ils pas compensez ?  
Les grands frais que j'ay faits ont excédé la chose.  
N'est-ce pas, en effet, avoir perdu ma cause ?

DARGENCOUR.

Non, car...

MADAME TRISTANCŒUR.

Mon Avocat m'a dit, que sans raison  
On avoit ordonné la compensation.  
Ce n'est pas là le cas, dit-il, je vous assure.

DARGENCOUR.

Je tiens que sur ce chef on vous a fait injure.  
Mais observez aussi qu'au fonds...

MADAME TRISTANCŒUR.

Au fonds ? Fort bien ;  
Mais en comparaïson, dis-je, le fonds n'est rien.  
Vous me feriez damner, car dois-je à ma partie ?...

DARGENCOUR.

Ah! fans emportement, madame, je vous prie.

MADAME TRISTANCŒUR.

Car dois-je à ma partie, après tout, des despens  
D'une demande injuste, & qui choque le sens?  
Puisque par un arrest enfin on l'en débouté,  
Il me faut des despens. Je n'en dois point.

DARGENCOUR.

Sans doute.

J'aurois au Rapporteur fait plainte là dessus.

MADAME TRISTANCŒUR.

Je m'en suis plaint aussi. Mais quoy, c'est un abus.  
« La chose, m'a-t-il dit, autrement devoit estre ;  
Mais je n'ay que ma voix, & je ne suis pas maître.  
Vostre partie est forte, & la cour aujourd'huy  
A cru couper par là tout procès avec luy. »  
Je n'ay plus qu'une affaire, & fut-elle finie,  
Je meure, si jamais je plaide de ma vie!

DARGENCOUR.

Et si l'on vous opprime & vole vostre bien?

MADAME TRISTANCŒUR.

Je fais vœu de souffrir & de ne dire rien,  
Et j'y gagneray plus. J'ay, depuis quatre années,  
Compté dans le chagrin les nuits & les journées.  
De cent loups dévorans éprouvant les rigueurs,  
J'ay passé par les mains d'avocats, procureurs,

De greffiers, & d'huissiers de clerks & secrétaires,  
 Commis, portiers, laquais, entremetteurs d'affaires.  
 Levée avant le jour, pour joindre un Rapporteur,  
 Tremblante sous sa porte & pleine de douleur,  
 Les crottes jusqu'au col, courant comme une folle,  
 A peine encor de luy tirant une parole,  
 Errante, supliante, au désespoir, en pleurs,  
 Sans cesse dans l'orage &, parmy les Plaideurs,  
 De cent rebuts cruels tous les jours poursuivie,  
 A chaque pas laissant mon argent & ma vie,  
 De toutes mes sueurs voilà l'heureux succès :  
 Le bon droit est pour moy, mais je pers mon procès.  
 Perdons nostre autre encor.

DARGENCOUR.

J'en fis hier l'inventaire,  
 Il est au Greffe; aussi j'ay veillé pour le faire.

MADAME TRISTANCŒUR.

Aussi j'ay fait pour vous ce que j'avois promis,  
 Je vous ay bien payé...

*Dargencour à ce mot secoue la tesse.*

Je sçay ce que je dis.

DARGENCOUR.

Vous? vous m'avez payé? Seroit-il bien possible?  
 J'ay pourtant sur l'argent la mémoire sensible;  
 Mais...

MADAME TRISTANCŒUR.

Demandez plutôt à Monsieur.

DARGENCOUR, *à part.*

Ah ! j'entens.

*A madame Tristancœur.*

Madame, c'est assez, & nous sommes contents.

### SCENE III.

TOULIFAUT, DARGENCOUR,  
MALAISE, *toujours dormant*, M<sup>me</sup> TRISTANCŒUR.

TOULIFAUT.

Cet argent est pour boire ?

MADAME TRISTANCŒUR.

Ah ! que Monsieur vous aime

Il prend vos intérêts avec un soin extrême,  
Et n'a, malgré mes soins, jamais été content,  
Que je n'aye ajouté vos droits à son payement.

TOULIFAUT.

Bon, c'est à dire, enfin que Monsieur, sans reproche,  
A gayement enterré nos droits dedans sa poche.

*A part.*

Ah ! tu m'en as fait trop avaler, bon voleur !  
Mais dans peu je me vange.

MADAME TRISTANCŒUR.

A-t-il si peu de cœur ?

TOULIFAUT.

Ce n'est que sa coutume, & sans que l'on s'attende...

MADAME TRISTANCŒUR.

Ah ! cela n'est pas juste. Il faut qu'il vous les rende.

TOULIFAUT.

Eh non. Un Procureur, de même qu'un Sergent,  
Rendrait l'ame plutôt qu'il ne rendrait l'argent.

MADAME TRISTANCŒUR.

Mon inventaire au Greffe ! Après que faut-il faire ?

DARGENCOUR.

Reposez-vous sur moy du soin de cette affaire,  
Je fais prendre aujourd'hui vos sacs<sup>1</sup> au Rapporteur ;  
Après vous l'irez voir.

MADAME TRISTANCŒUR, *s'en allant.*

Des procès ? Quel malheur !

## SCENE IV.

MACHAVIDE, TOULIFAUT,  
DARGENCOUR, MALAISE, *toujours dormant.*

TOULIFAUT.

Mais voicy Machavide.

1. Les sacs renfermant les pièces.



MACHAVIDE, *avançant la teste dans l'étude, pour voir si Malaise y est.*

Ah ! bonjour. Le Satyre...

TOULIFAUT.

Il est au Palais.

MACHAVIDE.

Bon, bon. Nous pouvons donc rire.

*A Dargencour.*

Quoy, lors pour ton bonheur que le traître est absent,  
Tu laboures encor ! Ah le pauvre innocent !

TOULIFAUT, *à Machavide.*

Laisse-le travailler luy-mesme à son suplice ;  
De ses brutalitez je ne suis point complice.

DARGENCOUR.

Comment ?

MACHAVIDE.

Tu ne sçais pas encore ton mestier.  
Dès qu'un Procureur fort, vois-tu, point de quartier.  
Quand sa triste présence au logis nous accable,  
Le sort d'un pauvre clerc est assez misérable.

TOULIFAUT.

C'est ce que je luy dis, mais j'y perds mon latin.

DARGENCOUR.

Voilà de bonnes gens.

TOULIFAUT.

A propos, notre vin ?

Ah ! je pers patience, &amp; pendant qu'il s'endort...

*Montrant Malaise qui dort.*

La voici.

## SCENE V.

FINETTE, DARGENCOUR, MACHAVIDE,  
TOULIFAUT, MALAISE.

TOULIFAUT.

Tu te fais longtemps tirer l'oreille,  
Mascarade.

FINETTE.

Voyez un peu cet impudent !

TOULIFAUT.

Laisse cette chopine, &amp; ne jase pas tant.

*Luy osant la chopine, & une crouste qu'elle apporte au bout d'un couteau, avec une tasse.*

FINETTE.

C'est pour vous trois au moins !

TOULIFAUT, *regardant dans la chopine.*

Mais elle n'est pas pleine.

FINETTE.

Trotanville est dehors, il faut bien qu'il revienne ;

J'ay retenu sa part.

TOULIFAUT.

Quoy, que cela de pain?

FINETTE.

Madame elle m'esme a...

TOULIFAUT.

Je m'en plaindrois en vain.

MACHAVIDE.

Et toujours bis & dur.

FINETTE.

N'est-ce pas l'ordinaire?

Depuis dix jours madame en a-t-elle fait faire?

TOULIFAUT.

Amy, je te prierois de boire, mais, ma foy,  
Je n'ay qu'un pauvre coup, ce n'est pas trop pour moy.

*Il prend la chopine d'une main & la tasse de l'autre.*

Voyons donc. Et ce creux qui dans ce pot se pousse,  
Ce creux qui quatre fois logeroit bien mon poulce,  
Est-ce ruse de guerre, afin, par son secours,  
Qu'il entre en nostre pot moins de vin tous les jours.

*Il verse presque tout le vin dans sa tasse.*

MACHAVIDE.

En doutes-tu?

TOULIFAUT.

Chez nous tout se fait par mystère.

Demystier & demy pour trois, quelle misère !

*Après avoir beu.*

La meschante purée ! Hélas qu'elle a d'aigreur !  
Sans la soif que...

*Faisant quitter le verre à Dargencour qui beuvoit.*

Eh bois donc à ma fanté, Monsieur ?

DARGENCOUR.

Laisse-moy.

FINETTE, *aux clercs, voyant qu'ils ont beu tout le vin.*

Mais Malaïse ?

TOULIFAUT.

Ah ! s'il n'en a point d'autre...

FINETTE.

Craignez qu'une autre fois il ne boive le vostre.

TOULIFAUT *aborde Malaïse chapeau bas, la chopine en une main & la tasse de l'autre, luy faisant la reverence & feignant de luy verser à boire, & il interprète à refus les mouveriens de teste de Malaïse en ronslant.*

Qui dort disne. Je veux pourtant luy faire honneur.  
Ne vous plairoit-il pas de boire, monseigneur ?  
Il dit que non ! Au moins pas de cérémonie ;  
C'est sans m'incommoder, ma foy, que je vous prie.  
Non ? Toujours non ? Tu vois...

FINETTE.

Plust à Dieu que Monsieur...

*Mulin paraist.*

TOULIFAUT.

Je me moque de luy, c'est un plaisant resveur.  
Pendant qu'il est dehors...

## SCENE VI.

MALIN, DARGENCOUR, TOULIFAUT,  
MACHAVIDE, MALAISE, *toujours dormant.*  
FINETTE.

MALIN.

On le sert en gambade.

Je resve...

TOULIFAUT.

Eh... Je parlois de nostre camarade,  
Qui dort, & qui resvoit.

*Machavide s'évade à l'aspect du Procureur.*

MALIN.

Je viens fort à propos.

Voyez quel étalage.

*A Finette.*

Emportez-moy ces pots.

Vous estes-vous, messieurs, bourez à pleine gorge ?  
De mon étude enfin fait-on un coupe-gorge,  
Et n'aurez-vous jamais un moment de repos,  
Que vous ne m'ayez tous mangé jusques aux os ?

Suis-je dehors , on quitte, & minuant ma perte,  
 Dans mon étude on tient aussitôt table ouverte.  
 Si je n'estois venu, tous trois encor...

TOULIFAUT.

Monfieur,  
 Nous ne faisons que de...

MALIN.

Paix ! Taifez-vous, voleur !  
 Que venoit donc chercher icy cet autre yvrogne,  
 Cet escroc, qui d'abord a détourné fa trogne ?  
 A-t-il à mes despens remply toute fa faim ?  
 Le bon voleur s'enfuit tout chargé de mon pain,  
 Et je le laiffe aller ? Je devois dans fes poches...

TOULIFAUT.

Monfieur, il n'est pas homme à souffrir ces reproches.

MALIN, à *Dargencour*.

Vous me volez ainfi ? Quoy donc, mon maiftre clerc,  
 Au lieu de l'empescher, lui-mefme est de concert ?

*A Dargencour.*

N'est-ce pas vous auffi qu'il vient voir ?

DARGENCOUR.

Non, je jure.

MALIN.

*A Toulifault.*

C'est donc toy, bon filou ?

TOULIFAUT.

Comme luy. Point d'injure.

MALIN.

Faineant éternel, n'est-ce pas me voler,  
Que de manger mon Pain, & ne pas travailler ?

TOULIFAUT.

J'ay tout un matin...

MALIN.

Paix.

TOULIFAUT.

Il faut bien prendre haleine,  
Je ne suis pas un chien.

MALIN.

Paix.

TOULIFAUT.

Ta fièvre quartaine !

MALIN.

Beuvez debout un coup, & mangez un morceau,  
Et courez vite après travailler de plus beau,  
Sans vous amuser à...

*A Malaise.*

Debout, debout marouffe !

MALAISE, *sans se lever la teste de dessus son pupitre.*

Laisse-moy là.

MALIN.

Debout.

MALAISE, *toujours sans lever la teste.*

Si je prens ma pantoufle... ?

MALIN.

Debout.

MALAISE, *toujours de mesme.*

Ah !

MALIN.

Debout donc.

MALAISE, *de mesme encor.*

Je te feray malheur.

MALIN.

Faut-il, coquin...

MALAISE, *les yeux fermés encor, jette sa pantoufle à la teste de Malin.*

Au diable, avec le Procureur !

DARGENCOUR, *bas à Malaise.*

A quoy songes-tu donc ?

MALAISE.

Aussi...

MALIN, *voyant que Malaise s'éveille, se met derrière luy.*

Le misérable !



MALAISE, *à Toulifault s'éveillant.*

Tu sçay bien que Malin est un enragé diable,  
Juré diable, qui nous...

DARGENCOUR.

Tay-toy.

MALAISE.

Je veux parler;  
Nul n'est mon maître icy.

DARGENCOUR, *à part à Malaise.*

Tu t'y pourrais broüiller.

MALAISE.

Ton soin pourtant m'oblige & me tire de peine.  
Un songe embarrassant m'a mis tout hors d'haleine.  
Le Procureur dormoit; je ne sçay quel bonheur  
M'a conduit à sa cave, & droit à son meilleur.  
Déjà ma pinte pleine, & la gueule béante,  
J'étois prest d'entonner cette liqueur charmante,  
Quand il est venu fondre, & les sens étonnez,  
M'a brusquement cassé le pot contre le nez.  
Il me sembloit ouvrir une gueulle effroyable,  
Et crier au voleur après moy comme un Diable;  
Je ne croy pas jamais avoir eu plus de peur.  
Mais le froid & la faim me poignent le cœur.  
As-tu déjeuné ? Dis.

TOULIFAUT.

Oüy.

MALAISE.

Vite à la cuisine.

*Il se lève pour aller déjeuner.*MALIN, *lui mettant la main sur le collet & sortant de derrière lui.*

Tout doux.

MALAISE, *à part.*

Je suis perdu.

MALIN.

Quoy, ta faim affaîne,  
Après qu'un long sommeil t'a retenu la main,  
Pour m'insulter encore ose assaillir mon pain ?  
Oh ! oh ! Pour nostre bien quelle ardeur vous transporte ?  
De ma cave en rêvant vous mettez bas la porte :  
Ce songe est le portrait de vos plus chers desirs,  
Et de la vérité vous feriez vos plaisirs ;  
Je l'empêcherai bien. Que tout à l'heure en ville  
On me fasse un message. Où donc est Trotanville ?

DARGENCOUR.

Il n'est pas de retour.

MALIN.

Depuis qu'il est forté !

*A Malaise, qui tâche de gagner la cuisine.*

Où veux-tu donc aller ?

MALAISE.

Ah ! le mauvais party !

J'enrage.

MALIN.

Quoy, tu veux ?

MALAISE.

Prendre une pauvre crouste

Et boire un coup.

*A part.*

Boureau !

MALIN.

Changeons un peu de route,

Et m'allez promptement... ?

MALAISE.

Quoy, dès le grand matin

Je travaille & je n'ay !...

MALIN.

Vous faites le mutin ?

Que si vous m'échauffez... Qu'on aille en diligence

Querir au Messager deux Jambons de Mayence.

Tenez, voilà la lettre, elle vous instruira.

MALAISE.

Pour les faire apporter, vous sçavez qu'il faudra...

MALIN.

Vous voilà bien gâté ! Portez-les moy vous-mesme

MALAISE.

J'apporte tous les jours ..

MALIN.

Oüais. L'audace est extrême.  
Vous apportez ? Tant mieux, & c'est votre devoir.  
Faites comme certains... Je le voudrois bien voir !  
Oh ! Des clercs damoiseaux ne sont point mon affaire.  
Je veux qu'un clerc à tout se rende nécessaire,  
Qu'il m'obeisse en tout, toujours aveuglément,  
Et pour en trouver un, j'en changerois d'un cent.  
Goutez cette leçon que je vous renouvelle.  
Bon voyage.

*Le poussant par les épaules à la porte.*

MAL AISE.

Je fors. Ma douleur est mortelle :  
Sortir à jeun !

MALIN.

St ! st !

MAL AISE, *revenant avec joye.*

Il me rappelle. Allons,  
Courage. Il a pitié...

MALIN.

Prenez...

MAL AISE, *avec joye.*

Ah !

MALIN.

Deux chapons

Au même endroit encor.

MALAISE, *à part.*

J'ay crû qu'il m'alloit dire :  
Prenez à déjeuner. Ah ! le maudit fatyre !

MALIN.

Allez auparavant chez le fleur Tourebours.  
Portez-luy ce papier.

MALAISE.

Peste, hors les fauxbourgs !

MALIN.

Cette affaire est pour luy d'une importance extrême.  
Et ne revenez pas sans parler à luy même.

## SCENE VII.

MALIN, DARGENCOUR, TOULIFAUT.

MALIN.

*À part.*

Voyez-vous mon coquin ? N'ay-je pas eu bon nez ?  
Mon retour impréveu les a bien étonnez.

*Visitant la besogne de Malaise.*

Mais Malaise a-t-il fait... ? Non... non... Tu fais bien d'être...

*À Toulifaut.*

Et ma production ? Tu fers ainsi ton maître ?

Pour contenter les gens je fais tous mes efforts,  
Et mes clerks gaissent tout dès que je suis dehors !

*A Toulifault.*

Maudit traître !

TOULIFAULT.

Eh, Monsieur, je n'en fais pas la cause !

MALIN.

Qui donc ? moy ?

TOULIFAULT.

Seurement, vous.

MALIN.

Ah ! c'est autre chose.

TOULIFAULT.

On est tout un hiver sans approcher du feu,  
Et vous voulez encor... !

MALIN.

Qu'on s'en passe, morbleu !  
Un bon clerc n'a jamais du froid senty l'outrage,  
Et, comme un bon cheval, il s'échauffe à l'ouvrage.

TOULIFAULT.

Quand icy nous aurons une poëlle de feu...

## SCENE VIII.

JOBELIN, GUARRIAU, MALIN,  
DARGENCOUR, TOULIFAUT.

JOBELIN, *saluant Malin.*

Haineur, Monfieu Malin.

MALIN, *ans regarder Jobelin & Guarriau, continue toujours avec Toulifault.*

Une poëfle, morbleu !

GUARRIAU <sup>1</sup>, *saluant auffi Malin.*

Salu, Monfieu Malin.

MALIN.

L'impudence eft horrible.

JOBELIN.

J'avon fay nou tacor.

MALIN,  *toujours à Toulifault.*

Cela n'eft pas poffible.

TOULIFAUT, *continuant à Malin.*

Quoy, deux ou trois charbons... ?

1. Gareau étoit un nom typique de paysan. La Fontaine l'a employé dans sa fable du *Gland et la citrouille*, en modifiant la désinence (Garo). Il y a, dans le *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac, un Mathieu Gareau qui expose ses affaires en un patois presque aussi incompréhensible que le Guarriau des *Plaintes du Palais*.

MALIN, *à Toulifault, toujours.*

Je m'en garderay bien.

TOULIFAULT.

Vous y gagneriez plus.

MALIN, *à Toulifault.*

Vous estes un vaurien.

JOBELIN.

Mouïa, vaurien ? Je vian pour...

MALIN, *à Toulifault.*

Pour brûler mon étude !

JOBELIN, *prenant cela pour luy & pour Guarriau,*

Ah vantrigué nanin. Je ne son pas si rude.

MALIN, *se retournant vers Jobelin.*

Que vous m'étourdiffez !

JOBELIN.

Que far de vous fasché ?

Je ne son pas si fot que de nou far branché.

Je vous voulon, morgué, baillé de la mazille.

MALIN.

Donnez.

JOBELIN.

Et tout contan je parton de la ville.

*Il recommence de saluer Malin.*

Haineur, Monfieu Malin.



MALIN.

Bonjour, donc, Jobelin.

GUARRIAU, *saluant Malin.*

Salu, Monfiu Malin.

MALIN.

N'est-ce pas ton cousin ?

GUARRIAU.

Ça vout haineur, Monfiu ; je fon fi de du pere,  
Reverence parler, & tou du fequian frere.

JOBELIN.

Et bon frère, morgué.

MALIN.

Je m'en réjoûis fort.

Mais...

JOBELIN.

Oh ce nais pas ça. Çay que je fon dacort.

MALIN.

D'accord ?

JOBELIN.

Dacort voarmement ?

MALIN.

D'accord ?

GUARRIAU.

Eh oüy, morguene.

JOBELIN.

Bon fan ne pu manty; quoa que je fisse maine,  
 Tou lai jour que Guieu si je crevy dans ma piau,  
 Mon amiqué tou fran ait ou courin Guarriau.  
 Tu plaidoy ? dira-non ? Ca noute Menageze,  
 Quer al étoy tourjou zamé zouzeille à braize ?  
 Cenguebe tu ploidra ? Jarnimavi non fra.  
 Ça, mon courin, fesois-je, & parcin & par là.  
 Jan di du Mirlizo, gna de courin qui quaine  
 Ça coute dai rairon, li difois-je, Robaine ?  
 Non, tu nais qun poltron, ete na poen dhaineur  
 Ste ne plaide. Morgué, ça me piqui le qœur.  
 O ça don ton tabon, quemanchay-je à proufivre,  
 Stu que na poen dhaineur ne poen daigne de vivre.  
 Je le feron ban var, vantrigué, que jan on ?  
 Nargue ou courin ? Morgué ! vantrigué ! Je ploidron.  
 Je vnon don à Pari. Dame ça voute grace,  
 Tou firo qu je vi le por courin an face,  
 Le qœuze me segni ; je pleuzi com ne un viau.

MALIN.

Voyons donc cet argent ?

JOBELIN, *luy tournant le dos & embrassant Guarriau en pleurant.*

Ah por courin Guarriau !

MALIN.

Sera-ce bientôt fait ?

*Pendant tout cecy Malin fait son Mémoire & calcule la somme à la  
 quelle il peut monter.*

GUARRIAU.

Por courin, que je t'aime !

JOBELIN.

Jan fi ton mal de moïa.

GUARRIAU.

Morgué moïa tout de maimé.

JOBELIN.

Jon ban le guiebe ou cor !

GUARRIAU.

Jesquiam bin malhuru !

Ah courin !

JOBELIN.

Ah courin ! Prouquoa ploidé tout du ?

*S'embrassant toujours tous deux en pleurant.*

MALIN.

Peste de la canaille, avec ses doléances !

JOBELIN.

Nan parlon pu. Sufi, jon fa nou facourdances.

*A Malin.*

Enfan, Monfiu, tanquia... Ju ne fa zou jan fi,

Bref je nou some don aparçu pra dicy,

Equeme...

MALIN.

Et cet argent ?

JOBELIN & Guarriau, tournant le dos à Malin, recommencent leurs embrassades.

Ah courin !

GUARRIAU.

Ah!...

MALIN.

J'enrage.

JOBELIN.

Tu me boute la mor tou quœur. Ah... !

TOULIFAUULT, à part.

Quel ramage !

JOBELIN, à Guarriau.

Ca coûte, tu fai ban ce que javon promîn ?

GUARRIAU.

Oüy.

JOBELIN.

Je feron courin, morgué tourjou courin.

GUARRIAU.

Epargué je le fon.

JOBELIN.

Oh je mantan bin dize,  
Ce na poen ça, courin ; je fon paran, fufize.  
Sti que lun loute enfin diza pi que fon non,  
Voas-tu, poen de quarqué, morgué je larnonçon.

GUARRIAU.

O la poine morgué na poen cor acé forte,

Sti qui marmuzera que le guieble lanporte !  
E di don qu'oüy, courin !

JOBELIN.

Vantrigué de gran queur.  
Boute-la tai cin doüa. Je fi ton farviteur.  
Je son por Jan, Monliu, ma zan'cas dafaize  
Nou parole, morgué, valon tou lai notaize.

MALIN.

J'en suis fort assuré.

JOBELIN.

Nast-i pas vré, courin ?

GUARRIAU.

T'a rairon. Palsangué, je lantan bin ainfin.

MALIN.

Vous me voulez payer, dites-vous ?

JOBELIN.

Dassurance.

MALIN.

Je viens de calculer les frais de vostre instance ;  
La somme est fort modique.

JOBELIN.

Ah jan fi tro fartint.

MALIN.

Et ce n'est pas la peine.

JOBELIN.

On me le dizi bin :  
Ta prin pour Proculeux la pu meilleur parsonne...  
O va, ce na pas li vantrigué qui rançone.

MALIN.

Dieu m'en garde.

GUARRIAU.

Ah Monfieu.

MALIN.

Je ne fuis pas de ceux...

JOBELIN.

Je le fçay ; vla morgué le roûa dai Proculeux.

MALIN.

Tout fe voit par article écrit dans mon memoire ;  
Vous mefme lifez-le.

JOBELIN.

Je voulon ban vous croire.

MALIN *lit.*

Premierement, pour la presentation,                    iijl.iiijf.  
Plus, pour la consultation faite en ladite instance, iijl.xf.

JOBELIN.

As que jon confuté, Monfieu, fans le fçavoir ?

MALIN.

Je n'attens pas les gens pour faire mon devoir.

Plus pour un acte signifié à Maître Grippe-  
 tout, procureur de partie adverse, de  
 declaration de procureur, vj f.  
 Plus, pour avoir fait mettre la cause au rolle, vj f. vj d.  
 Plus, pour la journée du procureur à la pu-  
 blication du rolle, vj f. liij d.

JOBELIN.

Sa journée à fi fou. Ça bon marché, parguaine,  
 Et jon ban tou lai jour trante fou de la miaine.

MALIN.

Plus, pour un acte de declaration fait au-dit  
 Grippetout que la cause estoit au rolle,  
 coppie & signification, vj f.  
 Plus, à l'avocat qui estoit chargé de la cause, xij l.

JOBELIN.

Douze fran lavoca ? Lavoca douze fran ?  
 A nout vilage helas jan non nun pour fi blan.  
 Ma ju non poen ploidé.

MALIN.

De peur de tricherie,  
 Je tenois l'avocat prest pour la plaidoyrie;  
 C'est un des plus fameux, que genereusement  
 J'ay pour vos interets payé de mon argent.  
 Je ne le ferois pas pour d'autres.

TOULIFAUT, *à part, haussant les épaules.*

Le bon fire !

JOBELIN.

Ma jay baillé tro fran,

MALIN.

Il vous les faut déduire

Somme totale vingt &amp; une livres,

xxj l

JOBELIN.

Gna-ti rin à rabattre ?

MALIN.

A rabattre ? Helas non,

Que vostre ecu ; je fuis procureur, ou larron.

Je ne vous compte pas... à propos.

JOBELIN.

Eh de grace.

MALIN.

Mais c'est un bon article.

JOBELIN.

Eh Monsieur !

MALIN.

Hé bien passe !

Je sçay vostre besoin ; c'est assez seulement

Que je puisse avec vous retirer mon argent.

JOBELIN.

Vint-un fran ! Palsangué, courin, la somme ay grouffé.

GUARRIAU.

F, mon courin, pas tro.



JOBELIN.

Morgué ça me courrouce !

Ais qui te sambe avis ?

GUARRIAU.

E. que ta tinoçan !

JOBELIN.

Qui done son argent, voüa-tu, done son fan.

GUARRIAU.

Te vla tout rébouby ! Va, tan gagera daute.

JOBELIN.

Ma faut y, jarnigué, que je boüave ta faute ?

GUARRIAU.

Narveilon poen le cha qui dor, courin, voüa-tu,  
Coro bouté le pu, zoro le pu perdu.

JOBELIN.

Je ne veu poen rian pardre.

GUARRIAU.

E. gi par bin moüa-maime !

JOBELIN.

E qui par-tu don tan ?

GUARRIAU.

Binhuru que je taimé.

JOBELIN.

Guian ta di vré, morgué. Tu fay ban que ta tor,  
Et stapandan, courin, que jon fa noute acor.

GUARRIAU.

Ma ça toïa qu'a tor.

JOBELIN.

Moïa ?

GUARRIAU.

Toïa.

JOBELIN.

Soit, à lo bone heuze

Ju varon ban fi fau que le tor nou demeuze ;  
Ju ploideray, morguene !

GUARRIAU.

E voar je ploideron,  
E fi tou, fu le chan, courin, je nou batron.

MALIN, *se mettant entre deux.*

Hola ! hola, Messieurs.

JOBELIN.

I fau que je téchaine.

TOULIFAUT, *seignant de les séparer, & les poussant contre Malin.*

La corde à vostre cou !

*Jobelin & Guarriau donnent plusieurs coups au Procureur qui se trouve entre eux deux.*

GUARRIAU.

Je toré, vantriguaine.

Tu tize lai chevus !

JOBELIN.

Ah jarnigué, tu mors,

Judas !

MALIN, *les poussant dehors.*

Allez tous deux vous battre là-dehors ?

## SCENE IX.

MALIN, DARGENCOUR.

MALIN.

Bel accord ! Bon argent.

*A Dargencour.*

Qu'on vienne en diligence

Au Palais.

## SCENE X.

DARGENCOUR.

Je suis libre, & puis en son absence  
De ma chere Ifabelle adorer les appas.  
Cherchons-la. Je la voy qui porte icy ses pas.

## SCENE XI.

ISABELLE, DARGENCOUR.

DARGENCOUR.

He bien, faut-il enfin qu'un vieil rival m'accable ?

ISABELLE.

J'ay beau le rebuter, il est infatigable,  
Il a gagné ma mere, & je crains qu'à la fin  
Mon pere à leurs desseins n'abandonne ma main.

DARGENCOUR.

J'examine l'avis & n'en prend point d'ombrage;  
Vostre Pere luy seul rompra ce mariage :  
La peur de déguainer.

ISABELLE.

Ne prenez point l'appas.  
La Tremblaye a du bien & n'en demande pas.  
A l'humeur de mon pere aisément il pardonne,  
Et borne tous ses vœux à ma seule personne,  
Seur qu'une prompte mort, que tous les jours je crains,  
Fera bientôt passer mon bien entre ses mains.  
Informé du dessin qu'a depuis peu mon pere  
De quitter du Palais les soins & la misere,  
Et de donner au Ciel quelques derniers soupirs,  
D'une heureuse retraite il tente ses desirs.

DARGENCOUR.

Ce vieil amant pour vous offre peu d'avantage.

Il a quelques brillans de noblesse en partage;  
Mais à ce vain éclat il joint tant de degouts,  
Que je vous plaindrois fort s'il estoit vostre époux.  
Pourriez vous jusques là m'abandonner, Madame ?

ISABELLE.

Pourquoy vous obstiner à douter de ma flâme ?  
Après tant de sermens confirmez entre nous,  
Mon cœur ne peut jamais estre à d'autres qu'à vous.  
Mais, pour parer les maux que le Ciel nous envoie,  
Et pour haster plutoſt nostre commune joye,  
Sollicitez vostre oncle & pressez son secours.

DARGENCOUR.

J'y fais tous mes efforts ; mais, depuis quelques jours,  
Je me vois par malheur privé de ses nouvelles,  
Et mon amour en prend des alarmes mortelles.

ISABELLE.

Il peut tout sur mon pere : ils sont tous d'un païs ;  
Une étroite amitié les a toujours unis.  
Et dans cette amitié ma mere s'intéresse,  
Et n'a pas moins pour luy d'estime & de tendresse ;  
Elle mesme, cent fois, m'a dans ses entretiens  
Parlé de sa fortune & vanté ses grands biens

DARGENCOUR.

C'est en luy seul aussi que mon amour espere ;  
Depuis plus de douze ans il me tient lieu de pere ;  
Et pour mes interets sa trop constante ardeur,  
Me plaçant chez le vostre, en fit son procureur.  
Trop précieux moment qui me devoit conduire

Au fouverain bonheur où tout mon cœur aspire.  
Le procès de mon oncle a dès lors pris son cours,  
Qui n'a pu s'arrêter que depuis quelques jours.  
J'ay bien, pour l'épuiser, exercé ma constance;  
Aussi dix mille ecus en font la récompense :  
Il me les a promis.

ISABELLE.

Ses efforts feront grands.

D'ARGENCOUR.

Ce procès luy vaut seul plus de cent mille francs.  
A s'en ressouvenir ma dernière l'exhorte,  
En faveur de l'amour qu'il sçait que je vous porte;  
Car il l'a sçeu toujours, & mesme en est ravy.

ISABELLE.

La lettre cependant ne vous a point servy,  
Et...

D'ARGENCOUR.

Mon oncle, il est vray, n'a point fait de réponce;  
Mais l'effet a toujours suivy ce qu'il prononce.  
Je vais écrire encor, & le veux en ce jour  
Accabler des périls où je vois mon amour;  
Ou si, malgré mes soins, il s'obstine au silence,  
Je mets tout en usage & pars en diligence.

## SCENE XII.

HARPINE, ISABELLE, D'ARGENCOUR.

ISABELLE.

Ma mere nous a veus. Helas !

HARPINE.

Continuez ;

Je suis au defespoir de vous avoir troublez.

*A Isabelle.*

Il faut donc tous les jours souffrir, quoy qu'on vous dise,  
Qu'un clerc avecque vous se familiarise ?

*A Dargencour.*Rentrez dans vostre étude, entrez <sup>1</sup>.*A Isabelle.*

Et craignez, vous,

Si vous y revenez, l'éclat de mon courroux.

ISABELLE.

Je ne sçay contre moy qui vous rend si fâcheuse.

HARPINE.

Je voy que, malgré moy, vous voulez estre gueuse.  
Vostre amour vous abuse & vous ferme les yeux  
Sur un party sortable & vous livre au fâcheux.  
Vous préférez un clerc ?

ISABELLE.

Qui vous l'a dit, Madame ?

HARPINE.

Je sçay que vostre cœur est pour luy tout de flâme.  
Si pourtant je vous fais ce reproche aujourd'huy,  
Ne croyez pas en moy d'aversion pour luy :

1. Ce dernier mot, sans lequel le vers manquerait de deux syllabes, a été ajouté à la plume sur l'exemplaire de l'Arsenal.

Je connois ses parens; son oncle a des richesses,  
Mais il a quantité de neveux & de nièces,  
Et ce bien assemblé tout à coup se fondra,  
Lorsque sur tant de gens sa mort l'épanchera.

ISABELLE.

Son oncle luy promet...

HARPINE.

Vous avez beau me dire,  
Ce n'est pas vostre fait, cela vous doit suffire.  
La Tremblaye est mon homme, & c'est un beau party :  
Il vous aime, il est noble, & de biens assorty.  
Je l'ay laissé là-bas triste à son ordinaire;  
Allez le recevoir, & songez à luy plaire.

*Elles sortent.*

### SCENE XIII.

DARGENCOUR, *se levant de sa place.*

Avec ces animaux qu'un clerc est malheureux !  
Je familiarise & luy choque les yeux;  
Voyez comme elle s'enfle & fait la rencherie !  
Son pere ouvroit boutique à la Rotisserie;  
Depuis qu'un procureur a rehaussé son train,  
On ne l'approche plus que l'encens à la main.  
Tout est au dessous d'elle; à soy mesme inconnue,  
Son orgueil sur un clerc prodigueroit sa veüe.



## SCENE XIV.

TROTANVILLE, DARGENCOUR.

TROTANVILLE, *tout chargé de sacs & riant.*

Quoy que las & chargé plus que passablement,  
Je vous l'ay, je vous dis, regoulé<sup>1</sup> diablement.

DARGENCOUR.

Comment ?

TROTANVILLE, *après avoir jeté ses sacs à terre.*

Je viens de faire une bravoure étrange :  
Je passois à l'instant dessus le Pont au Change ;  
Des courtauts pleins de fiel, & dont la lâcheté  
Dans le fond d'un comptoir triomphe en feureté,  
Voyans qu'à terre un sac avoit vuïdé sa pance,  
Font de leurs cris jaloux éclater l'insolence :  
« Ramasse ta moruë. Eh ! eh ! Cadet clerjot ! »  
Je reprends mes papiers, & sans répondre mot,  
J'en acroche un, & lors d'un soufflet à leur veuë,  
Je fais dedans sa gueulle expirer la moruë.  
A ce coup, dans leur camp l'épouvante a volé,  
Tous m'ont tourné casaque, & pas un n'a branlé,  
Et graces à leurs cris, l'autre ayant eu son compte,  
Dans l'arriere boutique a renfermé sa honte.

DARGENCOUR.

C'est fort bien fait. Va-t-on leur reprocher en vain

1. Rabroué.

Qu'on leur voit la lavette & le balais en main ?

TROTANVILLE.

Mais sçais-tu d'où je viens ?

DARGENCOUR.

C'est bien là mon affaire !

TROTANVILLE.

C'est la mienne, parbleu, dont je ne me puis taire.

DARGENCOUR.

Tu te plaindrois encor ? Tu fors & tu prens l'air,  
Pendant qu'en une Etude on est à travailler !  
N'es-tu pas bien heureux ?

TROTANVILLE.

Le grand fujet de joye,  
Tandis que dans la bouë & dans l'eau je me noye,  
Tout essouflé j'arrive, & du fonds du Marets,  
Chargé comme un mulet de sacs & de procez.

DARGENCOUR.

Aussi te voila chaud & fumant.

TROTANVILLE.

De colere.

Je donne encore au Diable un mauvais secretaire  
Qui dès le grand matin me tient sur le pavé,  
Et fait qu'à mon retour je suis si bien lavé.  
J'ay porté sur mon dos la fureur des gouttieres,  
Affronté des ruisseaux, où plustost des rivieres,

Essuyé mille maux, pour éviter les bruits  
Qui d'un delay trop juste auroient esté le prix.  
Depuis six mois, je croy, méditant mon naufrage,  
Le ciel dessus ma teste assembloit cet orage.  
J'ay senty tout à coup les eaux de toutes parts  
Tomber en flots épais, & m'enfoncer leurs dards.  
Tu m'en vois tout percé, mais malgré mes murmures  
Je n'ay pas un fagot pour sécher mes blessures.  
Faut-il... ?

DARGENCOUR.

N'accuse point le Ciel de tes malheurs,  
Quand il a par pitié sur toy versé des pleurs.

TROTANVILLE.

Trève...

## SCENE XV.

FINETTE, DARGENCOUR,  
TROTANVILLE.

TROTANVILLE, *à Finette.*

Finette, hélas, voy l'état pitoyable...  
Je frissonne, suis las, & trempé comme un diable !  
Que d'un feu salutaire, au hazard que je cours,  
Ta prompte charité me presse le secours.

FINETTE.

Je n'oserois.

TROTANVILLE.

Hé bien, dans ce péril extrême

Je n'ay pour tout secours, Nature, que toy-mesme.

*A Finette.*

Le cœur me manque : au moins cours-moy querir mon vin.  
Apporte en mesme temps un gros quignon de pain ;  
La faim qui me devore...

FINETTE.

Est un mal sans remede :

Madame a pris les clefs.

TROTANVILLE.

Ah ! je suis mort, à l'aide !

Comment, je viens... il faut... il faut qu'au Procureur  
Je fasse mes adieux par un coup de malheur !  
Je m'en vais enfoncer...

DARGENCOUR.

Tout beau ! Que vas-tu faire ?

TROTANVILLE.

Je veux fortir d'icy ; mais, pour me fatisfaire,  
Je veux auparavant... je veux...

DARGENCOUR.

Point de procez !

Viens, je paye un fagot & chopine icy près.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II

---

### SCENE PREMIERE.

ISABELLE, FINETTE.

FINETTE.

Quoy, vous craignez si peu d'irriter vostre mere ?

ISABELLE.

J'en ay bien du regret, je l'aime & la révere ;  
Mais, dût encor sur moy tomber tout son couroux,  
J'épouseray la Mort plutôt que cet époux.  
Il prétend malgré moy...

FINETTE.

Mais vous n'êtes pas sage.  
Refuser pour Epoux un Seigneur de Village !  
Vous feriez là Madame, & gros comme le bras.  
Les Païsans sous vous trembleroient chapeau bas.  
Le Quarreau vous suivroit ; quelque petit la Brie  
Vous porteroit la queue avec cérémonie.  
Il a, me dites-vous, passé tout son printemps.  
Eh ! trouvez-vous les Gens si vieux à cinquante ans ?

Il se porte fort bien, & de quelque peu d'âge  
Le nombre des Ecus adoucit bien l'outrage.  
Rien ne vous manquera.

ISABELLE.

Non, ne m'en parle plus.

FINETTE.

Le brave Dargencour ménage vos refus.  
De vos biens seuls qu'il fleurit il perdrait l'avantage,  
S'il n'empêchoit enfin cet heureux mariage.  
Sur des contes en l'air fera-t-il votre Epoux ?  
Faut-il pour l'établir que vous vous perdiez, vous ?  
Je suppose qu'enfin son Oncle, par tendresse,  
Luy fasse heureusement quelque honnête largesse,  
Qu'en arrivera-t-il ? Vous ferez, par bonheur,  
Aux dépens de vos jours, Femme d'un Procureur ?  
Pour prix de votre amour vous voilà bien chanceuse,  
Quand vous ferez chez vous la grosse Procureuse,  
Et qu'esclave au Logis, les yeux toujours ouverts,  
Vous ferez enrager quatre ou cinq pauvres clercs,  
Quand dedans votre Etude, ainsi que votre Mere,  
Vous viendrez du Palais apprendre la grammaire,  
Afin de pouvoir seule, à votre honte, après,  
Prêcher en plein Barreau le nez dans les procès !

ISABELLE.

Tu prends trop de foucy !

FINETTE.

Non, voilà votre affaire,

Et vous en viendrez là, quoy qu'on en puisse faire.

ISABELLE.

Hé bien, tant pis pour moy.

FINETTE.

Tant pis, assurément;  
Mais j'ay pitié de vous. Le beau contentement,  
Lorsque je vous verray d'un tel mary pourvuë  
Dont à peine un moment vous aurez l'entrevuë.  
Encor en ce moment, avide, & tout facheux,  
Ne croyez pas sur vous qu'il détourne les yeux;  
D'un morceau qu'il dévore, il s'étouffe & se gaste,  
Et dedans son cachot il retourne à la hâte.  
Le soir, minuit sonné, Monsieur fort à propos  
Viendra, las & mourant, troubler vostre repos,  
Vous mettra, grommelant, hors d'une bonne place,  
Et vous apportera ses froideurs & sa glace.  
C'est fait de vostre nuit ; cependant, bien & beau,  
Monsieur, de son côté, ronfle comme un pourceau,  
Dès la pointe du jour laisse la Procureuse  
Triste, les yeux chargez, défaite & langoureuse.

ISABELLE.

Avec tes fots discours...

FINETTE.

Voilà vostre portrait.  
Attendez jusqu'au bout, il n'est pas encor fait.  
Vous voulez un mouchoir ? Il vous faut une juppe ?  
Vous voilà d'un facheux le jouët & la duppe.

Vous avez beau chanter pour avoir le teston,  
Et luy passer cent fois la main sous le menton,  
Cela ne fert de rien. Monsieur inexorable  
Vous payra brusquement d'un beau : Va-t-en au diable !  
Que ferez-vous alors ? Tous vos détours sont vains,  
Monsieur a tout l'argent, tout passe par ses mains,  
Et vous n'en pouvez rien tirer, vous, ny personne,  
Non, que premièrement sa bonté ne l'ordonne ;  
S'il luy prend un caprice, instruit d'autres leçons,  
Il viendra sous la clef mettre jusqu'aux oignons.  
J'en sçay bien qui sur moy jettent les yeux peut-être,  
Et dont l'égarement fait de ces tours de maître.  
Eclatez, si les coups vous manquent, au besoin,  
Le jour de marché vient, la foudre n'est pas loin.  
Vous voilà sans argent. Coëffé de sa marotte,  
Il traîne impudemment ses clercs à la gargotte,  
Et prodiguera là, par un nouveau fracas,  
La dépense d'un jour en un sale repas.  
Vous avez veu souvent ?... Mais voicy la Tremblaye.

ISABELLE.

Je sens à son abord que tout mon cœur s'effraye :  
Adieu.

## SCENE II.

LA TREMBLAYE, ISABELLE, FINETTE.

LA TREMBLAYE, à Isabelle.

Vous me fuyez.



ISABELLE.

Je ne ſçay pas pourquoy,  
Mais je ne puis aimer, & vous fuis malgré moy.

FINETTE, *à part.*

La méchante carogne!

LA TREMBLAYE.

Ah ! quelle eſt ma diſgrace !  
L'ingrate a tout mon cœur, & l'ingrate me chaffe !  
Quoy, d'éternels mépris ! Et pour qui ? Pour un clerc !  
Dans ce choix quel eſpoir à ſes vœux eſt offert ?  
Peut-il ſur mon mérite emporter la balance ?  
Fera-t-il ſa fortune ? Il a quelque eſpérance,  
Mais douteuſe. Son oncle... Enfin j'ay tout appris.  
Certain homme d'eſprit arrivé dans Paris,  
Auquel j'ay par pitié rendu de bons offices,  
A ſon oncle a longtems dévoué ſes ſervices,  
Et depuis près d'un mois eſt fort avec luy,  
Fort mécontent, dit-il, & tout chargé d'ennuy ?

FINETTE.

Dit-il en quel état il a laiffé ſon maître ?

LA TREMBLAYE.

C'eſt ce que ſon diſcours ne m'a point fait connoiſtre.

FINETTE.

Il luy faudroit parler, car tantôt nos amans  
Diſoient, j'eſtois au guet, que, depuis quelque temps,  
Cet oncle n'avoit point donné de ſes nouvelles.

J'en ay veu Dargencour dans des peines mortelles.  
Cependant, obtenez tous deux dans leurs amours,  
Ils s'en osoient promettre un assuré secours.  
Il faudroit... Mais quelqu'un. Je crains qu'on nous surprenne.  
Venez, il n'est pour vous rien que je n'entreprenne.

LA TREMBLAYE.

Aussi je te promets...

FINETTE.

C'est à quoy je m'attens.

LA TREMBLAYE.

Je paîray bien tes soins, rends mes desirs contens.

### SCENE III.

TOULIFAUT, CLERICIDE.

TOULIFAUT, *mangeant encor, & sa serviette en main.*

Quitter la table ainsi dès qu'un galeux arrive !  
Boureau de Procureur, souffre au moins que je vive.

CLERICIDE.

Eh, Monsieur !

TOULIFAUT.

Eh ! Madame !

CLERICIDE.

Eh ! ne vous fâchez pas !

TOULIFAUULT.

Eh ! laissez prendre aux gens un malheureux repas !

CLERICIDE.

Mais...

TOULIFAUULT.

Mais dans ce moment je sçais, à vostre honte,  
Que chacun m'expédie, & travaille à mon compte,  
Et que, pour estre icy venu pour vos Placets,  
J'auray le déplaisir de trouver les plats nets.  
Tenez, & depeschez ; la pièce est-elle presté ?

*Luy donnant ses Placets & tendant la main.*

CLERICIDE.

Je crains encor, Monsieur, que cela vous arreste.

TOULIFAUULT.

Et n'importe, donnez.

CLERICIDE.

Je prendray mieux mon temps,  
Adieu, Monsieur.

TOULIFAUULT.

Voila fort bien payer les gens.  
A l'autre ! Sauvons-nous.

## SCENE IV.

RENARD, TOULIFAUT.

RENARD.

S'il vous plaît...

TOULIFAUT.

Point d'affaire.

RENARD.

Mon arrest est-il prêt ?

TOULIFAUT.

Non.

RENARD.

Faites-le-moy faire,

Et prenez cet argent.

*Fouillant dans sa poche pour luy donner de l'argent.*

TOULIFAUT.

Oh ! Pour moy de l'argent !

Je suspens mon dîner, &amp; vous ferez content.

*Toulifaut luy cherche son arrest.*

RENARD.

Il est prêt ? Renguinons, &amp; cherchons quelque ruse.

*A Toulifaut.*

Vous n'avez pas dîné ?

TOULIFAUT.

Non.

RENARD.

Je vous fais excuse.

Je reviendray tantost.

TOULIFAUT.

Il n'en est pas besoin.

RENARD.

J'ay tort, Monsieur.

TOULIFAUT.

C'est fait, & sans aller plus loin...

RENARD.

Je m'en garderay bien !

TOULIFAUT.

Oh ! Va-t-en donc au Diable !

Je voy bien ce que c'est. Mais retournons à table.

Je suis seur que jamais je n'eus plus d'appétit,

Que je vais... Mais que vois-je ?

## SCENE V.

DARGENCOUR, TROTANVILLE,  
TOULIFAUT.

DARGENCOUR.

Ah ! ah ! Le cœur t'en dit.

Cet effort t'a valu quelques bonnes fortunes,  
Et tu n'es pas icy demeuré pour des prunes :  
On t'a graiffé la patte. Au moins fais-nous en part.

TOULIFAUULT.

Laisse-moy le repos.

DARGENCOUR.

Ah ! le malin pendart !  
Combien t'a-t'on donné ? Tu ne le veux pas dire ?  
Un Ecu pour le moins.

TOULIFAUULT.

Ah ! je ne veux pas rire !  
M'a-t-on gardé ?...

DARGENCOUR.

Tu crois, je conçois ta frayeur,  
Que je porte peut-être envie à ton bonheur ?  
Non ma foy.

TOULIFAUULT.

Je t'en croy.

DARGENCOUR.

Confesse-moy de grace...

TOULIFAUULT.

Ne m'a-t-on pas gardé ?...

DARGENCOUR.

Dis-moy donc.

TOULIFAUT.

Je me lasse :

Deux enragez plaideurs m'ont mis en defarroy,  
Et pour comble de maux, tu ris encor de moy !  
M'a-t-on laissé ma part ?

DARGENCOUR.

Tu te moques, je pense.  
Quand on veut gagner part on doit son assistance ;  
Il faut qu'à table un clerc soit & present & prest,  
Et dans le moindre écart il trouve son arrest.

TOULIFAUT.

Malin me fait descendre, &...

TROTANVILLE.

Tant pis, camarade.  
Malheur à qui son choix fait pareille incartade !  
Eh demande à Jendeve.

## SCENE VI.

JENDEVE, DARGENCOUR, TOULIFAUT,  
TROTANVILLE.

JENDEVE.

Est-ce déjà dîné ?

DARGENCOUR.

Oüy; toy...

JENDEVE.

Quand nous disions, quatre heures ont sonné.

*A Toulifault.*

Qu'as-tu ?

TOULIFAUT.

Pendant qu'icy Malin m'a fait descendre,  
Messieurs ont tout frippé.

JENDEVE.

Ce fera pour t'apprendre...

TOULIFAUT.

Oùy, je leur garde bonne, & j'auray bien mon tour.

TROTANVILLE.

Tu ferois de ta part dépouillé sans retour.  
Et ne vaut-il pas mieux qu'un de nous la confisque,  
Que voir un procureur l'appliquer à son fisque <sup>1</sup> ?

TOULIFAUT.

Tu ne le prens pas mal.

TROTANVILLE.

Ne la regrette pas :  
Nous n'avons fait, mon cher, qu'un très piteux repas.

TOULIFAUT.

Je le sçay, mais pourtant...

1. A son intérêt, à son profit.



JENDEVE.

N'est-ce pas l'ordinaire ?

TROTANVILLE.

On nous a régalé d'un potage à l'eau claire.

TOULIFAUT.

D'un lavis de potage, où parmy des flots d'eau,  
Se noyoit pauvrement un malheureux poireau,  
Qui, digne de pitié, s'agitant à la nage,  
Sembloit chercher les bords pour fuir un prompt naufrage ;  
Je m'en lavois la gorge alors qu'un fort jaloux...

TROTANVILLE.

Nous en a-t'on jamais fery d'autre chez nous ?

TOULIFAUT, *à Jenleve.*

Comment veux-tu qu'on ait une fois l'avantage  
D'y favoriser un plein & nourrissant potage,  
Puisqu'on ne jette au pot que deux os décharnez,  
Et de peaux & de nerfs partout environnez.  
Quand deux tisons pressez, & suivant la coutume,  
Ont avecque le temps mis le pot en écume,  
On en tire un bouillon sans force & tout déteint,  
Dont Madame au lever ragaillardit son teint ;  
On le remplit après, & lors qu'à la cuisine  
Monsieur à son retour vient crier la famine,  
Et que, chagrin & las des troubles du Palais,  
Ses plaintes du dîner échauffent les apprests,  
On luy dresse à la haste un profond plat de soupe,  
Qui pour Madame encor porte un bouillon en croupe ;

On appelle cela le bouillon du coucher.  
C'est nostre tour ensuite. Il nous faut depescher.  
Que faire ? La marmitte est enfin épuisée ;  
On trouve à la fontaine une ressource aisée :  
Un peu d'eau qu'on y prend vient soudain au secours.

JENDEVE.

Fort bien.

TROTANVILLE.

Fait-on ailleurs de ces diables de tours ?

TOULIFAUT.

Pour surcroît de ragoufts, à nos chagrins funestes,  
On jette là-dedans les morceaux & les restes,  
Salles, moisis, rongez, n'importe, ils sont trop bons,  
Et pour leur faire honneur on les nomme chapons.  
A-t-on fait quelque temps bouillir ce tripotage,  
On le verse en un plat. Voila nostre potage !  
Vous y verrez flotter deux galeux de navets,  
Un poireau, quelque oignon, ou bien trois gros panets,  
Car de nos appétits l'on craindroit la superbe,  
Si l'avarice au pot avoit prodigué l'herbe.

JENDEVE.

De même que chez toy l'on ne perd rien chez nous.  
Lors que la viande sent on la met en ragoufts,  
Et parmy la moutarde & l'ail qu'on accumulle,  
On nous fait doucement avaler la pilulle.  
Quoy ! J'ay fait rire enfin le grave Dargencour.  
Si quelque jour de feste arrivant à son tour  
Apporte à nos souhaits la faveur d'une eclanche,

On en coupe à chacune une petite tranche,  
Et le reste assez mince, enfermé de filets,  
Pour un second souper, attend un ordre exprès.  
Les jours maigres, enfin en tout temps, en carême,  
La lésine est égale, on nous traite de même.

TOULIFAUT.

C'est icy que je sens débonder mon courroux.  
Il n'est point lors de clercs plus maltraitez que nous.  
Notre faim meurt & vit dans le fiel des racines,  
Tous nos morceaux nous font autant de médecines,  
Et partagez enfin sous de contraires loix,  
Nous mêmes nous vivons & mourons à la fois.

*A Jendete.*

Voy comme je suis maigre.

DARGENCOUR.

Oüy, voy qu'il est malade !

TOULIFAUT.

Te voila bien, toy-même, avec ta mine fade !

JENDEVE.

Mais nous, nous avons lors pour tout régal heureux,  
De gros pois durs, ou bien un gros harang à deux.

TOULIFAUT.

Nous aussi, quelquefois, nous avons pour recreü  
Dans un beurre gluant un morceau de moruë,  
Large de trois doigts, jaune, & dont la dureté,  
Des plus hardis mâcheurs abat l'activité.

A la collation, à quatre que nous sommes,  
 On nous sert treize noix, ou trois méchantes pommes,  
 Ou, dans le cul d'un plat, quinze graves pruneaux,  
 Si maigres & si secs, qu'ils n'ont que les noyaux.  
 Cependant nostre Harpine, avec effronterie,  
 D'une feinte cherté couvre sa ladronerie,  
 Et parmy tant de maux encor, sa cruauté  
 Veut mériter le nom de générosité,  
 Quoy que jusqu'en son cœur le désespoir devale,  
 Avec chaque morceau qu'un pauvre clerc avale.

TROTANVILLE.

A propos de moruë, ah ! ma foy l'autre jour,  
 Il nous fit tous bien rire icy d'un plaissant tour.

JENDEVE.

Comment ?

TROTANVILLE.

On nous avoit...

TOULIFAUT.

C'est à moy de le dire,  
 Et malgré mon chagrin je veux encor en rire.  
 La moruë au logis, dans un plat on en mit,  
 Qui de beurre altéré se fondoit avec bruit ;  
 J'entre, & frappé soudain de ce fumant spectacle,  
 Je commence à crier : *au miracle, au miracle !*  
 A ces mots tous puiffans par mes cris élevez,  
 Et dedans, & dehors, tous les gens soulevez,  
 Chacun à m'aborder s'entrefaisant obstacle,  
 Tous estoient en silence attentifs au miracle,

Quand, l'œil au plat, je crie encor : « *miracle!* Hélas!  
Notre plat fond, & si le beurre ne fond pas. »  
Chacun voyant par là ce que je voulois dire,  
Débondant tout à coup, fit débauche de rire ;  
Mais Harpine & Malin, tous confus & bernez,  
S'esquivèrent tous deux avec un pied de nez.

JENDEVE.

Le tour vaut trop d'argent.

TOULIFAUULT.

Le tour est impayable.

JENDEVE.

Ils ne t'en dirent rien...

TOULIFAUULT.

Non, je me donne au Diable !

La honte... Cependant dans mes foibles boyaux  
Je souffre de cent loups les devorans affauts ;  
Mais de cet accident prévoyant les alarmes,  
J'ay dans mon arsenal fait provisions d'armes.

*Il tire une bribe de pain de sa poche.*

Je suis sûr qu'il n'est point, avec ce coutelas,  
De monstres affamez que je ne mette bas.

JENDEVE.

Adieu, je vais dîner.

## SCENE VII.

DARGENCOUR, TOULIFAUT,  
TROTANVILLE.

DARGENCOUR, *à Toulifaut.*

Travaillez, je vous prie.

TOULIFAUT.

Laisse-moy de repos.

DARGENCOUR.

Si le Procureur crie,  
Je m'en lave les mains.

TOULIFAUT.

J'en ay peu de soucy :  
Si le Procureur crie, il faut crier aussy ;  
J'attens l'heure...

DARGENCOUR.

Je croy que le voila.

## SCENE VIII.

MALIN, DARGENCOUR, TOULIFAUT,  
TROTANVILLE.

MALIN.

Courage !

Quand on me voit entrer, on se jette à l'ouvrage.

*A Toulifault.*

Il faudroit icy-bas apporter tout mon pain.

Vous n'êtes donc pas saoul? Mangez jusqu'à demain!

TOULIFAUT.

Quel conte! Ay-je dîné?

MALIN.

La gueulle infatiable!

Pour l'avoir un moment déraciné de table,

Il n'a pas dîné? Non? Voyons depuis tantôt

Ce que vous avez fait.

DARGENCOUR.

T'y voila, Toulifault?

MALIN.

Hé bien le bon fripon! Et vous?

*A Trotanville.*

Encor de mesme!

Il faut qu'absolument je fasse tout moy-mesme;

Si je ne suis icy, tout y va de travers.

On nourrit des serpens quand on nourrit des clercs.

J'ay de leur ignorance essuyé la disgrâce.

Elevez par mes soins, mon zèle...

TOULIFAUT, *à part.*

Quelle audace!

*A Malin.*

Et de grace, Monsieur, ne querellez point tant:

Contentez mieux vos Clercs, vous ferez plus content.

TROTANVILLE, *à part.*

En tiens-tu ? Toulifault n'est point un sac à Diable,  
Il ne luy cele rien.

MALIN.

L'insolence effroyable !

TOULIFAULT.

Si j'avois bien dîné...

TROTANVILLE, *à part à Toulifault.*

Bon, bon, poursuis.

MALIN.

Le gueux !

TOULIFAULT.

Et pris l'air d'un fagot, j'en travaillerois mieux.

MALIN.

Gagnes-tu seulement ton pain ?

TOULIFAULT.

Si je...

TROTANVILLE, *bas à Toulifault.*

Courage !

MALIN, *à Toulifault.*

Ne me replique pas, mais travaille.

TROTANVILLE, *à part.*

Il enrage.



MALIN, *à Dargencour.*

Je voudrois bien ſçavoir, Monſieur, à quoy me fert  
De nourrir tous les jours un porc de maître clerc.  
Eſt-ce pour vos beaux yeux, ou ſi c'eſt pour moy-meſme?  
Vous me mettez enfin dans un courroux extrême.  
Faites-les travailler.

DARGENCOUR.

Y puis-je plus que vous?

TOULIFAUT, *à part à Dargencour.*

Gaſte tout, bou flateur.

MALIN.

Vous vous entendez tous.

*A Toulifault.*

L'agréable écriture, affamée, & tremblante!

TOULIFAUT.

Il faut qu'à l'ouvrier elle ſoit reſſemblante.  
Eſt-ce ma faute?

MALIN.

Eh non, c'eſt la mienne, Monſieur,  
Mais c'eſt à moy qu'enfin ſ'en prend un Rapporteur.  
Cinq mots pour ligne!

TOULIFAUT.

Exprés.

MALIN.

Dix-ſept lignes pour page.

Vous en devriez mettre encore davantage!  
 Si vous ferrez la lettre, & prodiguez les mots,  
 L'Inventaire ira vifte, & fera bientôt clos.  
 T'ay-je pas dit cent fois qu'il falloit que la marge  
 Eût à chaque côté quatre grands doigts de large ?

*Luy oflant la Groffe qu'il fait.*

Tiens, ignorant fieffé, ploye ainfi ton papier.  
 Te faut-il tous les jours apprendre ton meffier ?  
 Quinze lignes pour page, & trois mots à la ligne;  
 N'en mets pas davantage.

TOULIFAUT, *à part.*

O le voleur infigne!

MALIN.

Il faut que chacun vive.

*A Dargencour.*

Et vous ces contredits ?

DARGENCOUR.

Pour ces biens ufurpez.

MALIN.

Oüy, les as-tu faits, dis ?

DARGENCOUR.

C'est une question de droit très difficile.  
 Faites y travailler un Avocat habile,  
 Car pour moy je n'y vois goutte.

MALIN.

Et de bonne foy,

Crois-tu qu'un Avocat y verra plus que toy ?  
 Le seul entêtement nous les rend nécessaires,  
 Et trois mots de latin ne font point les affaires.  
 Te voilà bien en peine avec ta question !

*Montrant ses Livres.*

Feuillette ces arrêts de Loüet, de Papon<sup>1</sup>,  
 Le Droit François, le grand Journal des Audiances;  
 Cherche dans la Coustume, & dans les Ordonnances;  
 Au bout d'un *Relegi* griffonnant quelque nom,  
 Aux plus méchants écrits on donne du renom.

## SCENE IX.

RENARD, MALIN, DARGENCOUR,  
 TOULIFAUT, TROTANVILLE.

RENARD, *à Malin.*

Monfieur...? Monfieur...? Monfieur...?

MALIN.

Eh bien, je vous écoute.

RENARD.

Donnez-moy mon arrêt.

MALIN.

Vous fçavez ce qu'il couste?

1. De ces deux jurisconsultes, tous deux du xvi<sup>e</sup> siècle, le premier a eu la gloire d'être nommé par Boileau, dans sa satire I.

RENARD, *lui donnant un Louïs.*

Voilà ce qu'il vous faut.

MALIN.

Achevez promptement.

RENARD.

Quoy ?

MALIN.

Je prens ce loüis pour mes frais seulement.

RENARD.

Monsieur.

TÔULIFault, *à part.*

Juste retour.

MALIN.

Il faut pour mes salaires.

Vous sçavez que l'on disne en faisant vos affaires.  
Pour tout ce que j'ay fait il faudroit quatre écus.  
Allons, donnez-en deux, & nous n'en parlons plus.

RENARD.

Monsieur, si je pouvois... Je suis un misérable.

MALIN.

Je le suis plus que vous, oüy, je me donne au diable ;  
Ma charge me tient lieu...

RENARD.

Monsieur, je n'en ay pas.

MALIN.

Cherchez ; j'ay tous les jours icy cet embarras ;  
Cependant sur les bras j'ay femme, enfans, famille,  
Quatre clercs, qui, je croy, mangent autant que mille ;  
J'ay beau dire, on dépense, on ne voit plus d'argent,  
Ils ne me feroient pas grace d'un coup de dent...  
Cherchez.

RENARD.

Si vous sçaviez l'excès de ma misère...

MALIN.

Je n'en suis pas la cause, & je n'en ay que faire.  
Il n'est point de grimace, & de détours adroits,  
Dont ne s'arme un plaideur pour affronter nos droits.  
Voyez de mes débris les mortelles images,  
Et combien de papiers demeurez pour les gages.  
De l'argent !

RENARD.

Faites moy crédit de deux écus,  
Je les rends dans trois jours.

MALIN.

Ah ! discours superflus !

## SCENE X.

FORTANBILE, MALIN, RENARD,  
DARGENCOUR, TOULIFAUT,  
TROTANVILLE.

FORTANBILE, *à Malin.*

Aux Guebes lai proçais, & que jan si tanée,  
Et voyé combin vla que je par de journée !  
J'ay mî ta cause au role, a doi venir demin.  
Trouve-ti, stide-vous, & tou lai jour ainfin !  
Sanguebe, que de maux pour atandre une augance!  
On vous pousse & repousse, on vous creve la pance,  
San fozé remué, ny soufflé pour cela,  
Car vós guebe duffié crion tourjou paix-là ?  
Que faut-il que je fasse enfin ?

MALIN.

Il faut attendre.

FORTANBILE.

Et je ne le veux pas.

MALIN.

Hé bien, veut-elle entendre ?  
Si vous m'en eussiez crû vous n'eussiez point plaidé,  
Mais...

FORTANBILE.

Mais quoy, mon proçais est...

MALIN.

Est très mal fondé :

Vous le perdrez, vous dis-je.

FORTANBILE.

En dépit de l'envie,

Je voulon plaidé, nous, & si mor de ma vie

Je voulon le gaigné.

MALIN.

C'est bien fait.

FORTANBILE.

S'il est bon,

A vostre dire i fau qu'enfin je le gaignon ;

Si nait pas bon encor, je le gaignon de maimé ;

Car enfin ju favon un peu lai stratagaine,

Et qu'en cas de proçais, dan le tan zou je son,

On gaigne lai méchan, & lon par tou lai bon.

An foi ce qui pourra ; si je par, je repasse

Le buffe à ma partie & de la bonne grace ?

Il an fera parlé.

MALIN.

Courage, faites-vous

Encore une autre affaire.

FORTANBILE.

Et je le voulon, nous.

MALIN.

D'accord. Mais laissez-moy, vous me rompez la teste !

FORTANBILE.

Je croy da quon nou pran ici pour une beste.  
Effe à cause, Monfieu, que je ne fome pas,  
Madame, & que gnon poin labi de taffetas ?  
Et jon de bon arjan, je voulon pour le notre,  
Sangué, qu'on nous faicoute auffi bin come un otre,  
Et je voulon ploidé. Voyé ce vié reveur !  
Tai don bin ignoran ? Aisse qu'un Procureur,  
Qui fai bin son mequier, anpaïsche sa partie  
De ploidé ?

MALIN.

Mon conseil...

FORTANBILE.

Et tu veux don, jarnie,  
Qu'on me coupe la gorge ?

MALIN.

Ah ! le meschant esprit !

FORTANBILE.

Tu ne veux pas qu'enfin je ploide ?

MALIN.

Et de dépit,  
Plaide ton chien de faoul, plaide toute ta vie.

FORTANBILE.

Sanguebe, tu tantan don avec ma partie ?

MALIN.

Tout doux.



FORTANBILE.

Mais va, je pran un otre Procureur,  
Je te renonce.

MALIN.

Hélas tu me fais trop d'honneur !  
Et voilà ta pratique.  
*Luy remettant son sac.*

FORTANBILE.

Ah ! ah ! vieille carcasse,  
Qu'ailleurs qu'en ta boutique on verroit ta taignasse...

MALIN.

C'en est trop.

FORTANBILE.

Vié porcié, vié finge, vié hibou !

MALIN.

Sortez, friponne ?

DARGENCOUR.

Allons.

FORTANBILE.

Je fors, mais, bon filou!...

## SCENE XI.

MALIN, RENARD, DARGENCOUR,  
TOULIFAUT, TROTANVILLE.

RENARD.

Monsieur.

MALIN.

Estes-vous là ?

RENARD.

Que la pitié vous porte...

MALIN.

Vous perdez votre temps, &...

RENARD.

Le diable m'emporte

Si j'ay...

MALIN.

Tant pis pour vous.

RENARD.

Mais comment, quel hazard

A mis dans mes papiers cette pièce à l'écart ?

J'aurois juré, Monsieur...

*Ayant fouillé dans sa poche il lui donne un ecu.*

MALIN, à part.

Voyez un peu sa ruse,

Si je n'avois tenu...

RENARD.

Je vous demande excuse.

MALIN.

Et l'autre écu ?

RENARD.

Monsieur.

MALIN.

Vous me le donnerez ?

RENARD.

Hélas, ouïy, foyez seur...

MALIN.

Dès que vous le pourrez ?

RENARD, *estant à la porte, après que Malin luy a donné son arrest.*

Voilà l'autre, & de plus...

*Il luy montre une poignée d'argent.*

Si tu l'as de ta vie!...

Tu ne m'y retiens pas dans ton ecorcherie.

## SCENE XII.

MALIN, DARGENCOUR, TOULIFAUT,  
TROTANVILLE.

MALIN.

Il me vole & m'insulte, & croit, le bon voleur,

Avoir ville gagnée au vol d'un Procureur.  
Des cliens d'aujourd'huy c'est l'ordinaire usage.  
Mais chez un de Messieurs une affaire m'engage.

*A Dargencour.*

Je vous les recommande.

*A Toulifault.*

Elargis, boureau, là.

*A Trotanville.*

Ce n'est qu'une copie. Eh, ferre-moy cela.

*A Toulifault.*

Le grand asne !

TOULIFAULT.

Faut-il qu'en faisant vos affaires,  
Vous m'appeliez encor asne devant mes frères ?

MALIN.

Vous faites le rieur.

TOULIFAULT, *à part.*

Je t'en doibs, mais, ma foy...  
A la fin nous voila debarrassez de toy !

*Malin sort.*

### SCENE XIII.

DARGENCOUR, TOULIFAULT,  
TROTANVILLE.

DARGENCOUR, *à Toulifault.*

Tu luy parles, mon cher, avecque trop d'audace ;

TOULIFAUT.

Je le fais tout exprès.

TROTANVILLE.

C'est comme il faut qu'il fasse !

DARGENCOUR, *à Trotanville.*

Taisez-vous, animal.

TROTANVILLE.

Jusqu'icy je le fus,  
Mais je feray bien voir que je ne le suis plus.  
Malin..

TOULIFAUT.

Harpine a sçeu qu'il a pris la campagne ;  
Aussi son espion déjà nous accompagne.

## SCENE XIV.

FINETTE, DARGENCOUR, TOULIFAUT,  
TROTANVILLE.

FINETTE.

Quoy, l'on travaille ainsi ? Cela ne va pas mal ;  
J'en vais faire à Madame un bon procès-verbal.

TOULIFAUT.

Tay-toy. Procès verbal.

FINETTE.

Il ne faut point tant rire.

DARGENCOUR, *reprenant Finette.*

Procès verbal ?

TOULIFAUT.

Sais-tu ce que cela veut dire ?

FINETTE.

Cela veut dire enfin que tout d'un prime abord  
J'en vais faire à Madame un bel & bon rapport.  
Nous entendons un peu les termes de pratique.  
J'écoute quelquefois quand Madame l'explique;  
Elle vous en dégouêse, & vous fait un fracas,  
Car elle sçait le Code, & du haut jusqu'en bas.  
Depuis que la justice en nos quartiers abonde,  
On a tant mis enfin de procureurs au monde;  
Et les Loix, dont on vante un peu trop l'équité,  
Pour réduire une fois tout dans l'égalité,  
Devroient bien au secours de tant de malheureuses,  
En chaque Parlement faire cent procureuses !  
Les affaires iroient d'un autre air. Mais voicy...  
Voyez, c'est Machavide. Eh, grands Dieux, qu'est-ce-cy ?

## SCENE XV.

MACHAVIDE, DARGENCOUR,  
TOULIFAUT, TROTANVILLE, FINETTE.

TOULIFAUT.

Misericorde ! Helas ! Quelle longue rapiere ?

TROTANVILLE.

Et vite, sauvons-nous de sa main meurtrière.

DARGENCOUR.

Ah !

TOULIFAUT.

Ah !

TROTANVILLE.

Ah !

FINETTE.

Ah !

MACHAVIDE.

Ah ! ah ! Le grand étonnement.

DARGENCOUR.

Un clerc...

MACHAVIDE.

Portay-je pas l'épée assez souvent ?

DARGENCOUR.

Ce n'est pas de cela que j'ay l'ame frappée.  
 Tu meles de tout temps la plume avec l'épée ;  
 Depuis que du Palais j'éprouve les rigueurs,  
 Je t'ay compté toujours parmi nos clercs bretteurs.  
 Mais qui t'inspire encor cette métamorphose ?  
 Croy-tu qu'à ton employ cet habit se compose <sup>1</sup> ?

1. S'arrange, soit en harmonie avec ton emploi.

MACHAVIDE.

Affurément, mon cher, &amp; nous avons raison...

TOULIFALT, *fleurant son habit & se retirant tout à coup après  
avoir éternué.*

Ma foy, j'ay peur : ton drap sent la poudre à canon.

DARGENCOUR.

Un chapeau gris bordé, dont l'affreuse étendue  
Soulève les passans & te cache à leur veuë.

TOULIFALT.

Une beste à ton cou, c'en est la peau du moins.

MACHAVIDE.

A faire mon procès vous perdez bien des soins.

DARGENCOUR.

Un justaucorps barbare, & de qui la doublure,  
Enfanglantant les yeux, fait pâlir la nature.  
Un baudrier de buffle.

TOULIFALT.

Un fer dont la longueur  
Va sur tous les pavez marquer ton peu de cœur,  
Et de ses battemens t'entrecoupant, peut-estre,  
Pour vanger le prochain, dresse un piege à son maître;  
De tout cet équipage enfin le brusque éclat  
Te va faire passer pour un clerc renegat.

MACHAVIDE.

A tes fottes leçons je n'ay, pour te répondre,



Qu'un seul mot, & ce mot fuffit pour te confondre.  
Apprens que cet habit dont tu blâmes l'éclat,  
Eft un présent de Mars, qui m'a fait fon foldat.

DARGENCOUR.

Tu t'es enrollé ?

TOULIFAUT.

Toy ?

MACHAVIDE.

Les voilà bien en peine ?

DARGENCOUR.

Bon.

TOULIFAUT.

De nos ennemis la défaite eft certaine.

DARGENCOUR.

Ils étoient, difoit-on, à deux doigts de leur mort;  
Mais ton bras à ce coup va terminer leur fort.

MACHAVIDE.

Il y travaillera du moins avecque gloire ;  
Tandis qu'en une Etude irritant la Victoire,  
Le tien, loin des hazards & bien loin des lauriers,  
Moifira lâchement fur un tas de papiers.  
La pratique t'abufe ; abjure fes baffeffes,  
Et vien-t-en fur mes pas imiter mes proueffes.

DARGENCOUR, *en raillant.*

Oüy.

MACHAVIDE.

Poltron.

*A Toulifault.*

Et toy ?

TOULIFAULT.

Je sens que j'ay de la vertu ;  
Mais peux-tu m'affurer de n'être point battu ?

FINETTE.

Que ne fais-je garçon ! Ah, Monsieur Machavide...

MACHAVIDE.

Pendant mon cléricat je pris ce nom avide ;  
Mais pour mieux à présent contrepointer mon fort,  
J'ay mis bas Machavide, & je suis Machefort ;  
Et qui dit Machefort, dit avecque justice  
De tous les procureurs la crainte & le supplice.  
Aussi ce bras, dans peu, pour vanger mes malheurs,  
Veut purger tout Paris de ces vieux chicanneurs.

DARGENCOUR.

Tu ne manqueras pas d'attirer quelque affaire.

MACHAVIDE.

Ouyda, je purge tout avec ma bandouliere,  
Et du nom de soldat l'engagement sacré  
M'ost contre tous les coups un rempart assuré.  
Mais mon courage en feu me brule la poitrine :  
Venez tous trois, je paye à chacun sa chopine ;  
Allons aux Entonnoirs <sup>1</sup>.

TROTANVILLE.

C'est de l'argent du Roy ;

1. Sans doute aux *Trois entonnoirs*, près des Carneaux, l'un des cabarets les plus fréquentés de l'époque.

Je ne suis pas si sot que de boire avec toy :  
Tu nous enrollerois sans y songer peut être <sup>1</sup>.

MACHAVIDE, à Dargencour.

Viens.

DARGENCOUR.

Je cours au Palais; déjà j'y devrois être :  
Je ne puis.

TOULIFAUT, à Machavide.

J'y vais, moy. Fais ce que tu voudras;  
Si tu crois m'enroller, tu me derolleras.

DARGENCOUR, à Toulifault & Trotanville.

Travaillez, s'il vous plaît.

A Machavide.

Laisse-les, je te prie;  
Pour eux, à tous momens, le Procureur me crie.

TOULIFAUT.

Je me ris de cela.

FINETTE, à Machavide.

Laissez-les là, Monsieur.

TOULIFAUT, à Finette.

Si tu jases encor, je te feray malheur.

*Toulifault sort avec Machavide, & Dargencour sort d'un autre côté  
pour aller au Palais.*

1. Les racoleurs emmenaient boire leurs recrues et les grisaient pour leur faire signer des engagements par surprise. Souvent même il n'en fallait pas tant, et il suffisait que la recrue eût bu à la santé du roi, avec l'argent du roi fourni par le racoleur, pour qu'il fût considéré comme enrôlé. On peut consulter là-dessus la scène de l'enrôlement dans une comédie du Théâtre italien qui est presque contemporaine de celle-ci : la *Fille savante*, de Fatouville (1690).

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III

---

### SCENE PREMIERE.

TOULIFAUT, *couvert d'un manteau gris.*

Ah ! ma foy, pour le coup, Malin en a dans l'aïlle !  
Tout le monde est forty, comme j'ay veu ma belle ;  
Vers sa cave aussitost précipitant mes pas,  
Ma vengeance au secours a fait agir mon bras.  
La porte resistoit, mais, malgré la ferrure,  
Les gonds à mes efforts en ont fait ouverture ;  
Trotanville avec moy, tous deux de mesme ardeur,  
Nous avons assailly le vin du Procureur,  
Et du meilleur enfin ayant ouvert les veines,  
Nous avons veu soudain douze bouteilles pleines,  
Mais de la riche taille & qui, dignes d'amour,  
Font un ventre du moins à deux grands pieds de tour.

*Il tire une grande bouteille de dessous son manteau.*

Ah fripon de Bacchus, maintenant je respire,  
Et ton heureux aspect adoucit mon martyre.

*Il boit.*

Quels doux attouchemens ! Quels baisers favoureux !  
Mais que ne peut sur nous ton jus délicieux ?  
Déjà de mes chagrins surmontant le désordre,  
J'oublois que là bas... On y va donner ordre.

Trotanville est foity pour chercher du secours ;  
Qu'il tarde ! En attendant, consolons-nous toujours.

*Il boit encor.*

## SCENE II.

TROTANVILLE, TOULIFAUT,  
LA FORGE.

*Trotanville arreste La Forge à l'entrée de la salle.*

TROTANVILLE, *le surprenant qui boit.*

Oh ! oh !

TOULIFAUT.

Et nostre vin !

TROTANVILLE, *luy faisant signe qu'il y a là quelqu'un.*

Tout doux, l'affaire est faite,  
Et chez ma blanchisseuse...

TOULIFAUT.

Oüy, mais ..

TROTANVILLE.

Elle est secrète,  
Et pourveu qu'elle en boive !...

TOULIFAUT.

Et nostre ferrurier ?

TROTANVILLE.

Je l'ay pris loin exprés, & voicy l'ouvrier.

LA FORGE.

Ça, dépêchons, Monsieur, que voulez-vous ?

TOULIFAUT.

Mon brave,

Vous raccommodez la porte de la cave ;  
Il y faut rattacher un gond.

LA FORGE.

Ce n'est que ça ?

Allons.

TOULIFAUT, *à part.*

Cela va bien.

LA FORGE.

Et par où va-t'on là ?

TROTANVILLE.

Suivez-moy.

LA FORGE, *revenant sur ses pas.*

Mais vraiment notre avisoire est belle !  
Je ne pouvon rien faire amoüan d'une chandelle.

TROTANVILLE.

Tout est prest.

LA FORGE.

A propos le maistre est-il céans ?

TOULIFAUT.

Non, mais...

LA FORGE.

Non ? Serviteur !

*Il s'en va.*

TOULIFAUT, *à part.*

Il a perdu le sens.

*A La Forge.*

Quoy, s'en aller ainfi fans...

LA FORGE.

Amoïian que le maïstre...

TOULIFAUT.

Il m'a recommandé...

LA FORGE.

Que ſçay-je, moy ? Peut-eſtre...

Enfin ce n'eſt pas l'ordre. Oh quan ti li fera,

Voyé vou, je feron tout ce qui vou plaira !

Vou favé la boutique ? ouïy, j'y vais...

### SCENE III.

TOULIFAUT, TROTANVILLE.

TOULIFAUT.

Trotanville,

Nos affaires vont mal.

TROTANVILLE.

J'en vais chercher en ville

Quelque autre.

TOULIFAUT.

Et par malheur ſi l'autre en fait autant,

Et que le Procureur revienne au meſme inſtant ?

N'as-tu point quelques clous ?

TROTANVILLE, *après avoir respiré.*

Si fait.

TOULIFAUULT.

Mort de ma vie !

Toy-mesme tu pourrais... Tu n'as point d'industrie !

TROTANVILLE.

Il est vray ; mais comment ?...

TOULIFAUULT.

Du mieux que tu pouras.

TROTANVILLE.

Si quelqu'un vient sonner, tu m'en avertiras  
Avant que de...

TOULIFAUULT.

En deux coups.

TROTANVILLE.

J'y cours. Cache donc.

TOULIFAUULT.

Viste !

#### SCENE IV.

TOULIFAUULT, *embrassant & caressant sa bouteille après  
en avoir beu.*

Pauvre enfant, que je t'aime ! Où luy trouver un gîte ?  
Si l'on m'alloit surprendre ? Il ne me souvient pas



Que j'ay devant mes yeux un azile icy bas,  
Et que je puis enfin dans cette vieille malle,  
Graces à Dargencour, parmy son linge sale,  
Déposer feurement le trésor dont je crains...  
Le hazard m'en a mis la clé entre mes mains.  
Je me vange en tout cas. Haïtons-nous, quelqu'un sonne.

*Il enferme sa bouteille dans la malle de Dargencour.*

Qui pourroit s'aviser de chercher là ? Personne.  
Fermions bien la serrure, & tost ; il faut courir.

## SCENE V.

TROTANVILLE, TOULIFAUT.

TOULIFAUT.

Et quoy, c'est déjà fait ?

TROTANVILLE.

Et si je viens d'ouvrir,  
A peine ay-je eu le temps. Cache nostre bouteille.

TOULIFAUT.

Elle est en seûreté. Nostre gond ?...

TROTANVILLE

Fait merveille.

TOULIFAUT.

Mais qui vient d'entrer là ?

TROTANVILLE.

C'est Madame.

TOULIFAUT.

Feignons.

## SCENE VI.

HARPINE, TOULIFAUT, TROTANVILLE.

HARPINE, *les trouvant qui se jettent à leur place, & feignent de travailler.*

Enfin à tous momens nous vous y furprenons.

*Vifitant fa groffe.**A Toulifaut.*

Quoy, cette groffe encor ?

*A Trotanville.*

Vous, voyons vos coppies.

C'est donc ainfi, Meffieurs, que l'on fert nos parties ?

TOULIFAUT.

Oh je fais...

HARPINE.

Quel travail ! Où donc eft Dargencour ?

TOULIFAUT.

Au Palais.

HARPINE.

Et Malaïfe ?

TOULIFAUT.

Il n'est pas de retour.

HARPINE.

Encor ! A-t'on jugé l'affaire de Gambille ?

TOULIFAUT, *à part.*

Feignons.

*A Harpine.*

Il a perdu sa requête civile.

HARPINE.

Cela ne se peut pas.

TOULIFAUT.

Et non ?

HARPINE.

Et non vraiment.

TOULIFAUT.

Il est pourtant ainsi.

HARPINE.

Bon Dieu, quel jugement !

Je n'y connois plus rien, &amp; ce coup est terrible.

Il avoit, ce me semble, un moyen infaillible :

Sa requête civile étoit fort bonne au fonds.

TOULIFAUT.

Vous vous y connoissez.

HARPINE.

Oùy, je vous en répons :

Et si je sçay fort bien...

TOULIFAUT.

La preuve en est facile :

Juge-t'on par le fonds la requête civile ?

HARPINE.

Il suffit, je m'entends.

TOULIFAUT.

Madame, croyez-moy,  
Laiïsons les gens en paix jôûir de leur employ ;  
Chacun se rit.

HARPINE.

La terre avoit eûté faïïïe  
*Super non Domino* par l'adverïe partie.

TOULIFAUT.

Oh ! du latin encor ! Ma science eût à bout.  
Les femmes à la fin se meïïeront de tout,  
Et dans leurs attentats fi l'homme ne les broüille,  
Le fiecle aïïurément va tomber en quenoüille.

HARPINE.

Tout en iroit bien mieüx fi...

## SCENE VII.

MALAISE, *en manteau*, FINETTE, HARPINE,  
TROTANVILLE, TOULIFAUT.

MALAISE, à *Finette*.

C'eût trop raïïonner.  
Je veüx réïïolûment qu'on me donne à diïner.

FINETTE.

Madame a déïïendu...

MALAISE.

Madame eût une beïïte.

A dîner ! A dîner ! Ou je te fends la tête.

HARPINE.

Quel désordre est cecy ? Vous venez d'yvrogner,  
Et vous voulez encor qu'on vous donne à dîner ?  
Vrayement j'en suis d'avis ! il fait beau vous entendre !  
Et n'est-il pas, Monsieur, belle heure de se rendre ?

MALAISE.

Je viens d'une lieüe, & là, comme un valet,  
Par l'ordre de Monsieur j'ay gardé le mulet <sup>1</sup>,  
Sans avoir d'aujourd'huy rien pris, l'on peut m'en croire,  
Qu'un verre de vin sec, qu'un client m'a fait boire.

HARPINE.

Cela n'est pas croyable ; & si longtemps dehors  
Vous ne revenez pas sans vous meubler le corps.  
Je sçay...

MALAISE.

Je creve encor, lorsque, deffait & jaune,  
Je rapporte des dents aussi longues qu'une aune.  
Nous allons voir...

*Malaise rentre.*

FINETTE, *à Harpine.*

Il va tout gâster là dedans,  
Si vous n'allez...

TOULIFAUT, *à Trotanville.*

Fort bien, profitons de ce temps ;  
Allons à nostre vin.

1. Attendu longuement

## SCENE VIII.

DURAND, *en habit de Postillon*, DARGENCOUR,  
TOULIFAUT, TROTANVILLE.

TOULIFAUT, *à Dargencour.*

Nous rentrons tout à l'heure.

*Toulifaut & Trotanville sortent.*

DURAND, *à Dargencour.*

Helas ! il ne s'en faut guere que je ne meure  
En vous le racontant : le pauvre homme dormoit,  
Lorsque le feu caché sans doute en quelqu'endroit  
S'allumant tout à coup...

DARGENCOUR.

Ciel, que vas-tu m'apprendre ?  
Quoy ! le feu tout à coup...

DURAND.

A réduit tout en cendre.

DARGENCOUR.

Et mon pauvre oncle enfin...

DURAND.

N'en rechappera pas.  
On tâche autant qu'on peut d'éloigner son trépas ;  
Mais dans les maux affreux où son malheur le livre,  
Je fuis peur qu'il n'a pas quatre ou cinq jours à vivre.

DARGENCOUR.

Ah Ciel !

DURAND.

Il veut, s'il peut, avant que de mourir,  
 Vous parler, & m'a dit de vous venir querir ;  
 J'ay pris soudain la poste, & tout hors de moy-mesme,  
 J'arrive en cet instant, & pour partir de mesme,  
 Et prévenir le coup qui doit finir ses maux,  
 J'ay déjà près d'icy retenu des chevaux.  
 Ne perdons point de temps.

SCENE IX.

ISABELLE, DARGENCOUR, DURAND,  
 FINETTE.

ISABELLE, *à Dargencour.*

D'où vient cette tristesse ?

DARGENCOUR.

Ce n'est rien.

ISABELLE.

Rien ? Parlez, ce silence me blesse.

DARGENCOUR.

Vous voulez malgré moy partager mes douleurs.  
 Mon oncle est aux abois ; je pars & je me meurs.

ISABELLE.

Vous partez !

FINETTE, *cachée.*

Il faut voir.

DARGENCOUR.

Votre douleur cruelle  
Rend de tous mes tourmens l'atteinte plus mortelle.  
Je reviens au plutoſt, tel que ſoit mon malheur ;  
Si vous aimez mes jours, gardez-moy votre cœur.

ISABELLE.

Il n'eſt que trop à vous, & jaloux de ſa chaîne,  
Vous fuivra, quelque part que le fort vous entraîne.

DARGENCOUR.

C'en eſt trop, & jamais le mien n'a mérité...  
Mais d'un triſte depart le ſoin précipité  
M'oblige à vous quitter.

ISABELLE, *rentrant.*

Helas !

FINETTE.

Qu'elle eſt troublée,  
Et que du pauvre amant la fortune eſt broüillée !  
Vivent les gens d'eſprit ! Son rival... le voicy.

## SCENE X.

LA TREMBLAYE, FINETTE.

LA TREMBLAYE, *en riant.*

Eh ! noſtre ſtratageſme...



FINETTE.

A fort bien reussy.

Dargencour à partir dès à present s'empresse;  
Il est au desespoir ; son oncle, sa maîtresse,  
L'un & l'autre à la fois luy déchirent le cœur ;  
Isabelle en enrage, & sa mauvaise humeur...

LA TREMBLAYE.

Il faut laisser passer ses premieres boutades,  
Et donner quelque temps à ses esprits malades.  
Ma victoire est certaine, & mon rival absent  
Va laisser un champ libre à mon amour content.

MALIN, *derrière.*

Finette !

FINETTE.

Je m'en vais, c'est Monsieur qui m'appelle.

LA TREMBLAYE.

Mais...

FINETTE.

Je vous quitte.

LA TREMBLAYE.

Au moins fois-moy toujours fidelle,  
Et pour t'encourager, reçois ces deux Louïs,  
En attendant toujours ce que je t'ay promis.

MALIN, *appelant encore.*

Finette !

FINETTE, *à La Tremblaye.*

M'y voilà... Je vais estre grondée.

## SCENE XI.

## LA TREMBLAYE.

Sur de puissans appuis mon amour est fondée.  
L'absence d'un rival, son feint accablement,  
La honte & le mépris d'un triste engagement,  
Peuvent facilement défabuser une ame  
Que dans ses premiers feux un peu d'orgueil enflame;  
Mais si, par un malheur, mes feux confus & vains  
Ne peuvent de l'ingrate emporter les dédains,  
Pour en venir à bout, appuyé de sa mere,  
Je feray déployer l'autorité du pere.  
Mon rival va si loin, que, devant son retour,  
J'auray tout le loisir d'affurer mon amour.

## SCENE XII.

## MALIN, LA TREMBLAYE.

MALIN.

Aux voleurs... ! aux voleurs... ! Ah... ! ah ! miséricorde.

LA TREMBLAYE, *l'épée à la main.*

Il n'est pour vous vanger rien que mon bras n'accorde.  
Où font-ils... ?

MALIN.

Ah... ! ah... ! ah... !

LA TREMBLAYE.

Parlez.

MALIN.

Ah ! quels malheurs !

LA TREMBLAYE.

Eh quoy, je ne vois rien.

MALIN.

Je suis mort. Aux voleurs !

LA TREMBLAYE.

C'est quelque vision que vostre esprit se forge.

MALIN.

Je suis perdu, l'on vient de me couper la gorge.

LA TREMBLAYE, *à part.*

Il se moque.

*A Malin.*

Et qui donc ?

MALIN.

Helas, ce sont mes gens.

LA TREMBLAYE.

Où sont-ils ? Par la mort...

MALIN.

Ils ne sont pas ceans.

J'entre, & depuis tantost ils sont à la débauche ;  
Et fais-je un tour à droite, ils font un tour à gauche ;  
Ils ont forcé ma cave, & tous pleins de mon vin,  
Les traîtres quelque part en ont fait magazin.

## LA TREMBLAYE.

Ce n'est que cela ! mais vous êtes en colere,  
Je vous fuis incommode, & crains de vous déplaire.

*Il sort.*

MALIN.

Le premier qui viendra, dans la rage où je fuis,  
Des tourmens qu'il m'a faits recueillera les fruits.

## SCENE XIII.

MALAISE, *en manteau*, MALIN.

MALAISE.

J'ay bien dîné pourtant. Mais voicy le fatyre.

MALIN.

Ah ! je t'étrangleray, pendart !

MALAISE.

Que veut-il dire ?

Qu'est-ce donc, qu'avez-vous ?

MALIN.

Ce que j'ay, bon voleur ?

MALAISE.

Monfieur.

MALIN.

Il faut qu'enfin je te mange le cœur.

MALAISE.

Quel sujet contre moy vous a mis en furie ?  
Quoy ?

MALIN.

Tu me le payeras.

MALAISE.

Tout doux, je vous en prie.

MALIN.

Rens-moy, rends-moy mon vin, tost je le veux ravoïr.

MALAISE.

Est-ce celuy, Monsieur, que je beus hier au soir ?

MALIN.

Tu veux railler encor !

MALAISE.

Car, depuis, sur mon ame,  
Je n'ay ceans mangé ny beu, grace à Madame ;  
Las, affamé, mourant, ses foudroyans rebuts  
M'ont d'un pauvre dîner refusé les tributs.

MALIN.

Vous estes un fripon.

MALAISE.

Faut-il qu'à vostre honte  
Je dîne tous les jours par cœur, ou sur mon compte ?

MALIN.

Vous forcez donc ma cave, & quand je suis forté...

MALAISE.

Je n'ay pas d'aujourd'huy...

MALIN.

Vous en avez menty

Vous estes un voleur.

MALAISE.

Je suis un honneste homme.

MALIN.

Si tu jases encor, écoute, je t'affomme.

MALAISE.

Ma foy, mon cher Monsieur, ne vous y joüez pas.

MALIN.

Comment !...

MALAISE.

Treve de coups ! N'invitez point mes bras.

MALIN.

Jusqu'à me menacer l'impudent s'autorise ?

MALAISE.

Sauvez-moy du peril de faire une sottise.

MALIN.

Ah ! ah !...

MALAISE.

Je suis un fat &amp; j'en ay trop souffert.

Va-t'en au diable enfin chercher un autre clerc.

*Il s'en va.*

MALIN, *le ramenant.*

Mes lettres ?

MAL AISE.

Les voicy.

MALIN, *le ramenant encor.*

Mes jambons, tout à l'heure ?

MAL AISE.

Il ne s'en trouve point.

MALIN.

Tu n'en as pas ?

MAL AISE.

Je meure

Si j'en ay.

MALIN, *le ramenant encor.*

Mes chappons, tost ?

MAL AISE.

Je les ay reçus,

J'en rens un ; mais pour l'autre, oh j'ay dîné dessus.

## SCENE XIV.

MALIN.

Eh bien, jamais tourmens n'égalerent les nôtres !  
Le traître encor me brave & va trouver les autres.  
Mais furetons partout, & devant leur retour  
Déterrions leurs larcins, & les mettons au jour.

Je cherche en vain : mes gueux, en de pleines guogailles  
De mon vin quelque part chantent les funérailles.  
Cependant s'ils avoient...

*Il cherche.*

Je ne voy rien icy.

Il faut chercher ailleurs. Sans doute... Qu'est cecy ?  
Un gros quignon de pain, un boitout <sup>1</sup> &... courage !,  
La cire de mes sceaux, un morceau de fromage,  
Une bouteille!... elle est cassée... un vieil chapeau...  
A la fin j'ay trouvé.

*Il trouve encor une bouteille d'eau; après en avoir versé.*

Non, ce n'est que de l'eau.

## SCENE XV.

TOULIFAUT, TROTANVILLE, MALIN.

TOULIFAUT, *ne voyant pas d'abord le Procureur qui est baissé & qui cherche encor.*

Quel ménage est-ce là ? Quel fat si téméraire  
De mes liardes icy fait donc un inventaire ?  
Ah ! c'est vous.

MALIN.

Oüy, c'est nous.

TOULIFAUT, *à part.*

Tout passe par ses mains.

1. Terme familier, pour désigner un verre sans patte.



MALIN.

Infâmes déferteurs, effrontez libertins,  
Venez-vous de me boire ? Oh ! oh ! Je vous confie,  
Et comme à mes enfans, & mon bien & ma vie,  
Et de vofre devoir bien loin d'efre jaloux,  
Pour me piller ainfi vous vous entendez tous ?

TOULIFAUT.

Quels difcours font-ce là ?

MALIN.

Tu fais encor le brave ?  
Vous n'avez pas tous deux fait affaut à ma cave ?

TOULIFAUT.

Moy ?

TROTANVILLE.

Moy ?

MALIN.

Vous ; vous, frippons, & je le fçay trop bien.

TOULIFAUT.

M'a-t'on de vofre cave établi le gardien ?  
Et dois-je efre... ?

MALIN.

A fon crime ajoutant l'intolence,  
Le perfide crierà plus haut que moy, je penfe.  
La clef de vofre chambre ; allons, il me la faut ;  
Je veux...

TOULIFAUT, *à part.*

Tu ne tiens rien.

MALIN.

Qu'on la cherche au plutoft.  
Voyez-vous, de mon vin j'ay découvert la route.

TOULIFAUT, *après avoir cherché sur la table & dans ses poches.*  
Je ne la trouve point ; Finette l'a fans doute.

MALIN.

Je le fçauray bientoft.

*Il appelle Finette.*

Finette ! Mon couroux...

## SCENE XVI.

FINETTE, MALIN, TOULIFAUT,  
TROTANVILLE.

FINETTE.

Un homme avec madame est là qui...

MALIN.

Taifez-vous,

Coquine, &amp; me donnez...

FINETTE.

Mais je...

MALIN.

Veux-tu te taire ?

Toft donne-moy leur clef.

FINETTE, *la lui donnant. A part.*

Il est bien en colere.

MALIN, *aux clercs.*

Je vous tiens à ce coup ; nous verrons...

TOULIFAULT, *à part.*

Le gros fin !

Oùy, vous verrez, Monsieur.

FINETTE, *à Malin.*

Parleray-je à la fin ?

Un homme avec Madame est là qui vous demande,  
Un de vos bons amis, dit-on.

MALIN.

Bien, qu'il m'attende.

FINETTE.

Il brûle de vous voir ; il a voulu venir,  
Et Madame à grand'peine a pu le retenir.

MALIN.

Je suis bien à présent dans une humeur de rire !  
Qu'il m'attende, s'il veut.

FINETTE.

Que faut-il donc luy dire ?

Car...

MALIN.

*Finette s'en retourne.*

Qu'il s'en aille au diable ! Elle va justement  
Luy dire... Peste. St !

*Courant après Finette, & la rappelant.*

Qu'il m'attende un moment,  
Je suis embarrassé<sup>1</sup>.

1. Je suis empêché.

## SCENE XVII.

MALIN, TOULIFAUT, TROTANVILLE.

MALIN.

Vous le payerez, canaille !  
Courons vite à leur chambre. Avant que je m'en aille,  
Cherchons encor icy. Je ne trouve plus rien :  
Il faut donc voir ailleurs. Je chercheray si bien...

TOULIFAUT, *à part*.

Je te dépîte enfin de...

MALIN, *à Toulifaut*.

A qui donc cette malle ?  
Répondez.

TOULIFAUT.

Dargencour y met son linge sale.

*À part.*

Veut-il ?...

MALIN.

Il m'en souvient, c'est à luy. N'ont-ils point,  
Les frippons, là derrière encore quelque coin ?

*Malin, en cherchant derrière la malle, la renverse brusquement & casse  
la bouteille qui est dedans.*

TOULIFAUT, *à part à Trotanville*.

La bouteille est cassée.

MALIN.

Ah ! vous payerez ma peine,

Vous me faites chercher &... qu'est-ce que j'amène ?  
Rien. Voyons autre part. Mais, ciel ! que vois-je icy ?

*Voyant couler son vin de la malle.*

Quel deluge est cela ? Quoy ! Si c'étoit aussi !...

Ah ! c'en est, c'est du vin. Je me meurs. Je me pame.

Ah ! ah ! mon pauvre vin, le voila qui rend l'ame !

Quoy, Dargencour... ?

TOULIFAUT.

Et bien, vous m'accusiez, Monsieur ?

TROTANVILLE, *à part.*

Le voila bien surpris !

*À Malin.*

Et j'étois un voleur !

TOULIFAUT.

Dargencour me payera...

TROTANVILLE.

Je...

MALIN.

Tout cecy m'affomme.

Où puis-je après cela trouver un honnête homme ?

## SCENE XVIII.

DURAND & DARGENCOUR, *boltez & en équipage*

*de voyageurs,* MALIN, TOULIFAUT,

TROTANVILLE.

DARGENCOUR, *à Durand.*

Je n'arrestteray pas.

DURAND.

Faites toujours ce train;  
Nous en aurons encor icy jusqu'à demain.

TOULIFAUT, *à part à Trotanville.*

Quoy, Dargencour botté !

DARGENCOUR, *à Durand.*

Mais le devoir m'engage...

DURAND.

Achevons promptement, que nous ployions bagage.

DARGENCOUR, *à Malin.*

Accablé de douleurs, je vous viens à regret...  
Mais dans mes déplaisirs son esprit est distrait.  
Il a sçu que mon oncle... Oüy, son malheur l'afflige.  
Ah, Monsieur !

MALIN.

Oste-toy.

DARGENCOUR.

Si je...

MALIN.

Oste-toy, te dis-je.

DARGENCOUR.

Helas ! ma veuë irrite encore sa douleur.

MALIN.

Quoy, je te pourois voir.

DARGENCOUR.

Il me perce le cœur.

MALIN.

Celui que j'aimois tant.

DARGENCOUR.

Il vous aimoit de même.

MALIN.

Que ma surprise est grande !

DARGENCOUR.

Ah ! la mienne est extrême.

MALIN.

Que je suis malheureux !

DARGENCOUR.

Mon malheur est plus grand :  
Vous perdez un amy, je perds un bon parent,  
Et j'ay regret...

MALIN.

Le mal est sans miséricorde,  
Ah...

DARGENCOUR.

De vous demander congé.

MALIN.

Je te l'accorde.

DARGENCOUR.

Je reviendray bien-tôt, & mes plus chers souhaits...

MALIN.

Non, non ; va-t'en au diable, & ne reviens jamais.

TOULIFAUT, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire.

MALIN.

Maudit traître !

Infame ! Scelerat !

DARGENCOUR.

Qu'avez-vous, mon cher maître ?

MALIN.

Avec tes compagnons tu conspires aussi,  
Et pour voler mon bien.

DARGENCOUR.

Que veut dire ceci ?

Moy ?

MALIN.

Toy ! Démens ton crime, & quand luy-même il s'offre,  
Quand ma cave forcée, & mon vin dans ton coffre...

DARGENCOUR.

Moy, je ferois capable... ? Ah que plutôt, Monsieur !...  
Mais j'ay la clef, je veux vous faire voir.

MALIN.

Voleur !

DARGENCOUR.

Je la trouveray bien.

MALIN.

Est-ce la récompense  
D'avoir si cherement élevé ton enfance ?



DURAND, *à Dargencour.*

Partons.

DARGENCOUR.

Non; mon honneur...

MALIN.

Je me fiais à toy.

DARGENCOUR.

Qu'est-elle devenue! Ah je l'avois sur moy.

Mais il faut enfoncer...

TOULIFAUT, *arrestant Dargencour.*

Tout beau; que veux-tu faire?

*A Malin.*

Je vais aux yeux de tous éclaircir ce mystère.

Las de souffrir chez toy, nous nous sommes enfin

Vangez avec plaisir aux dépens de ton vin.

Il faut que mon triomphe à tes yeux se déploie;

Chacun de nous s'en vient de donner à cœur joye.

MALIN.

Tous mes clercs à la fois!...

TOULIFAUT, *montrant Dargencour.*

Tu l'accuses à tort :

Le lâche a peu de part à tout ce noble effort;

*Montrant Trotanville.*

Nous deux seuls.

MALIN, *montrant Dargencour.*

Mais d'où vient que mon vin dans son coffre?...  
 II.

TOULIFAUT.

Nous cherchions où le mettre ; à nos yeux sa clef s'offre

*Il rend à Malin la clef du coffre de Dargencour.*

Et, pour luy faire piece, au cas qu'on decouvrit

Que nous deux...

*Montrant Trotanville.*

MALIN.

Mon cher vin !

TOULIFAUT, *à part.*

Il en perdra l'esprit.

*MALIN, luy rendant la clef de son coffre.*

Ouvre viste. Quel monstre ! Ah, bouteille effroyable,

Tu n'es point de la main d'un homme, mais d'un diable.

TOULIFAUT.

L'aspect de celle-cy te réduit aux abois,

Mais nous en avons beu douze d'un autre poids.

MALIN.

Comment diable, douze ? Ah !

DARGENCOUR, *à Malin.*

Voyez mon innocence.

MALIN.

J'en suis trop convaincu.

DURAND, *à Dargencour.*

Partons en diligence.

Voulez-vous que... ?

DARGENCOUR.

C'est fait, tout à l'heure je pars.

MALIN.

Mes clercs m'avoir ainsi volé de toutes parts!

*A Dargencour & Durand.*

Eh Messieurs, eh messieurs, de grace, un commissaire !

DARGENCOUR, *à Malin.*

Monfieur.

*Aux clercs.*

Je vous devrois...

TOULIFAUT, *à Malin.*

Eh tu n'as qu'à le faire.

Allons, donne à ta honte encore plus d'éclat,

Et fais-toy déclarer franc ladre en plein Sénat !

MALIN.

Ah c'en est trop, voleurs, je m'en vais vous apprendre...

DARGENCOUR, *se mettant entre eux. A Malin.*

Monfieur.

*Aux clercs.*

Retirez-vous.

MALIN, *aux clercs.*

Ah je vous feray pendre !

TROTANVILLE, *s'en allant.*

Creve, enrage à ton tour, serpent, tigre inhumain !

TOULIFAUT, *s'en allant.*

Tu nous as fait mourir de froid, de soif, de faim,

Tu nous as de tout temps accablé de miseres ;  
Tu retiens nostre argent. En voila les salaires !  
Adieu donc, fers, boureau, d'exemple à l'univers,  
Et montre aux procureurs à mieux traiter leurs clerks.

## SCENE XIX.

MALIN, DARGENCOUR, DURAND.

MALIN.

Où suis-je ? Quoy, mes Clercs ! Ah tout me desespere !  
Mon pauvre Dargencour, c'est en toy que j'espere.  
De leurs noirs attentats je me feray raison.  
Mais mon étude est seule, & presque à l'abandon ;  
Redouble donc tes soins, & pendant qu'à leur place  
Je chercheray...

DARGENCOUR.

Monfieur, que faut-il que je fasse ?  
Mon cœur est tout à vous, mais, accablé d'ennuis,  
Vous quitter, & partir, est tout ce que je puis.

MALIN.

Quoy, dans cet embarras ton zele m'abandonne ?

DARGENCOUR.

Mon oncle est aux abois, & mon devoir l'ordonne !

MALIN.

Ah ! mon meilleur amy.

## SCENE DERNIERE.

HARPINE, POLYDOR, ISABELLE, MALIN,  
DARGENCOUR, DURAND.

HARPINE, *à Malin.*

Vous moquez-vous, Monsieur,  
De faire attendre ainſy ?

MALIN.

N'aigris point ma douleur.

HARPINE.

Qu'avez-vous donc ? Hélas, qui vous trouble ainſi l'ame ?

MALIN.

Polydor... Polydor...

HARPINE.

Eh bien ?

MALIN.

Se meurt, ma femme ;  
Dargencour va partir pour...

HARPINE, *en riant.*

Ce n'eſt que cela !

MALIN.

Tu ris de ſon malheur, traîtreſſe !

HARPINE, *s'ostant de devant Polydor.*

Le voila.

POLYDOR.

Moderez ce couroux, & dissipez vos larmes.  
Mon amitié, Monsieur, ne vaut pas ces alarmes,  
Et je suis trop confus; mais quiconque est l'auteur  
De ce coupable avis est un traître, un menteur?

DURAND, *à part.*

Que de cet embarras la surprise est cruelle!

DARGENCOUR, *montrant Durand.*

Cependant, c'est de luy que j'en tiens la nouvelle,  
Et je partoïs...

POLYDOR.

Que vois-je?

DURAND, *se jettant à ses pieds.*

Hélas, Monsieur, pardon,

J'avoüeray tout.

DARGENCOUR.

Comment! tu nous disois, fripon...?

POLYDOR.

Que disoit-il encor?

DARGENCOUR.

Qu'un subit incendie  
A peine vous laissoit quelques restes de vie,  
Qu'il avoit consommé vos biens en une nuit.

POLYDOR, *à Durand.*

Et qui t'a fait icy répandre ce faux bruit?

DARGENCOUR, *à Durand.*

Ah ! traître.

DURAND.

J'avois sçu feindre cette nouvelle,  
Pour l'éloigner des yeux & du cœur d'Isabelle ;  
La Tremblaye au besoin me servant chaque jour,  
Je me vengeois de vous & servois son amour.

DARGENCOUR, *à Durand.*

Scelerat !

MALIN.

La Tremblaye a part à cette pièce :  
Dut pour luy nôtre fille avoir quelque tendresse,  
Il se peut assurer qu'il ne l'aura jamais.

ISABELLE.

Si ma mere y consent, ce seront mes souhaits.

HARPINE.

C'est un lâche.

POLYDOR, *à Durand.*

Tu sçais la peine qui t'est deuë ;  
Mais rends grace à Monsieur, & t'ôte de ma veuë.

*Durand sort.*

MALIN, *à Polydor.*

Mais vous avez vous seul causé ce faux rapport,  
Qui sans vôtre retour nous alarmoit si fort.  
Comment, deux mois entiers sans daigner nous écrire !

POLYDOR.

Toujours prest à partir, pour mon cruel martyre,  
Malgré tous mes efforts, le fort à chaque pas

M'opposoit tous les jours de nouveaux embarras ;  
Mais, surmontant enfin ses vaines résistances,  
Mon cœur à tous vos soins rend ses reconnoissances.

MALIN.

Vous ne me devez rien.

POLYDOR.

Ah ! ne m'en parlez point  
Je vous suis obligé, Monsieur, au dernier point,  
Et c'est par vos bontez que je sors d'une affaire,  
Qui dix ans...

MALIN.

Je n'ay fait que ce que j'ay deu faire.

POLYDOR.

Je ne puis m'acquiter, & malgré ce malheur,  
J'ose vous demander encore une faveur :  
Je donne à Dargencour dix mille ecus ; je pense  
Que c'est pour tous ses soins assez de récompense.

MALIN.

Je le tiens fort heureux.

POLYDOR.

Si sa fidelle ardeur  
Pouvoit sur cet appuy valoir le don du cœur,  
Pour avec nos esprits unir nostre famille,  
Je vous demanderois celui de vostre fille.

MALIN.

Vous me surprenez.

POLYDOR.

Quoy, trouveriez-vous mauvais?...



MALIN.

Ah ! vous me feriez tort d'avoir ce soupçon ; mais..

POLYDOR.

Je borne tous ses vœux à sa seule personne,  
Et c'est assez pour lui que tout son cœur se donne.

MALIN.

Vous nous honorez trop, & contente du choix,  
Ma femme avec plaisir y donnera sa voix.

HARPINE.

J'y consens.

POLYDOR, *à Isabelle.*

C'est à vous de prononcer, la belle.

ISABELLE.

Aux volontez d'un père est-on jamais rebelle ?

DARGENCOUR.

Par quels remerciements ?...

POLYDOR.

Et moy-même à mon tour...

MALIN.

Il suffit, l'amitié triomphe avec l'amour.

FIN.



X

CHAMPMESLÈ

---

LA RUE SAINT-DENYS



*Le nom de Champmeslé est l'un des plus célèbres dans l'histoire du théâtre français ; il l'est doublement, par le mari et par la femme, mais celle-ci a bien éclipsé celui-là, quoi que Charles Chevillet, sieur de Champmeslé, se soit fait avantageusement connaître à la fois comme auteur et comme acteur.*

*La Champmeslé peut passer pour la première actrice tragique de notre théâtre : la première en date, et certainement l'une des premières par le don du pathétique et de l'émotion. Son mari jouait les rois non sans succès, grâce à la noblesse de sa physionomie et à sa taille d'une richesse imposante, qui en arriva à rappeler celle de Montfleury ; mais il avait surtout du succès dans les rôles comiques. C'est au théâtre de Rouen qu'il avait fait connaissance avec M<sup>lle</sup> Desmares, qu'il épousa et qui devint l'illustre Champmeslé. Il passa avec elle à Paris, et entra d'abord au théâtre du Marais en 1669, puis à l'hôtel de*

*Bourgogne et enfin, en 1679, au théâtre de la rue Mazarine, où il resta jusqu'à sa mort subite en 1701.*

*Notre auteur avait beaucoup de relations dans le monde littéraire, et même dans le grand monde. Il ne les devait pas toutes à son propre mérite. Une épigramme bien connue de Boileau le présente comme un mari accommodant et facile. Nous ne voulons point nous rendre coupable d'une calomnie contre sa mémoire en prenant au mot cette plaisanterie fort risquée. Mais il est certain du moins que Champmeslé, sans doute en tout bien tout honneur, fut l'ami de beaucoup d'amis de sa femme, en particulier de Racine et de La Fontaine.*

*Il paraît avoir été lié surtout avec ce dernier. Deux pièces du fabuliste : la Coupe enchantée et Je vous prends sans verbe, ont paru souvent dans son théâtre. Nous ne rechercherons point la part que Champmeslé peut y avoir prise, non plus que la part attribuée par quelques érudits à La Fontaine lui-même dans les œuvres de Champmeslé : cette recherche nous entraînerait trop loin, sans pouvoir aboutir à aucun résultat précis. Il arrivait souvent que les auteurs qui avaient une raison quelconque de garder l'anonyme mettaient leurs ouvrages sous le nom d'un comédien. La Fontaine n'est pas le seul qui ait emprunté celui de Champmeslé. La pastorale de Délie, en cinq actes, qui se trouve toujours réunie à son Théâtre, mais dont l'édition originale (1668) ne porte aucune indication d'auteur, ni sur le titre, ni au bas de la dédicace, ni dans le privilège, ne semble pas pouvoir être disputée à de Visé. Le Parisien, grande comédie en cinq actes, en vers, jouée en 1682 et publiée l'année suivante, non seulement est comprise dans son Théâtre, mais le privilège ne*

porte que son nom, et dans la préface, d'ailleurs sans signature, l'auteur parle en termes qui révèlent clairement un comédien et ne fait pas la moindre allusion à un collaborateur. Cependant le registre de La Grange enregistre la pièce comme étant de Champmeslé et de La Chapelle, et cette indication, qui ne saurait être contestée, prouve que ce dernier y avait eu part tout au moins. Bien plus, la petite comédie des Carrosses d'Orléans (1680) est attribuée par le même registre à Champmeslé seul, tandis que tous les bibliographes dramatiques la donnent à La Chapelle, sous le nom de qui elle a été publiée. Ces deux cas s'expliquent aisément l'un par l'autre : dans celui-ci, La Chapelle, tout jeune encore et qui débutait, avait senti le besoin d'un prête-nom pour assurer son premier pas ; il est probable, d'ailleurs, que Champmeslé lui avait prêté le concours de son expérience. Rassuré par le succès et resté en rapport avec le comédien, il ne craignit plus d'avouer sa part de collaboration au Parisien. Néanmoins, le Parisien est devenu la propriété exclusive de Champmeslé : aucune édition ne donne le nom de La Chapelle. Elle se rapporte d'ailleurs à ces peintures de mœurs bourgeoises qui constituent le fond des comédies de Champmeslé, — en dehors de ses Fragments de Molière, pièce en centons, qui n'est qu'un jeu d'esprit et un tour de force<sup>1</sup>.

Notre auteur était le fils d'un marchand de rubans, et avant d'entrer au théâtre, il avait pris part au commerce paternel. Cette origine explique la nature et le cadre tout bourgeois de ses comédies. Ses personnages sont toujours des marchands, des procureurs, des notaires, des apothi-

1. Sur toutes ces questions, on peut voir le tome II, p. 59 à 63, de mes *Contemporains de Molière*, où j'ai pu m'étendre plus au long.

caires, des membres de la petite bourgeoisie parisienne. Il en est encore ainsi dans les Grisettes et dans la Rue Saint-Denys. On voit que les titres eux-mêmes sont caractéristiques. Champmeslé avait le goût des petits tableaux de genre; il se rattache à cette veine réaliste, intime et familière qui traverse le XVII<sup>e</sup> siècle, à la veine du Roman bourgeois, sinon du Roman comique. La Rue Saint-Denis nous transporte en plein quartier des Halles, en pleine boutique de marchand, au milieu d'une galerie d'originaux dont toutes les allures, le langage, les sentiments, les mœurs et les travers sentent leur bourgeoisie voisine du peuple.



# LA RUE SAINT DENYS

COMÉDIE

---

## ACTEURS.

M. ARMOSIN, marchand.  
M<sup>lle</sup> MARGOT, fille de M. Armosin.  
M<sup>me</sup> BINON, tante de M<sup>lle</sup> Margot.  
DAMIS, amant de M<sup>lle</sup> Margot.  
M. GUINDE, marchand.  
JEAN GUINDE, fils de M. Guindé.  
M. DE BOISDOUILLET, frère de M. Guindé.  
M<sup>me</sup> DE BOISDOUILLET, femme de M. de Boisdouillet.  
M. NIFLE, cousin de M. Guindé.  
M<sup>me</sup> NIFLE, femme de M. Nifle.  
M. POULAILLER, parrain de J. Guindé.  
M<sup>me</sup> POULAILLER, femme de M. Poulailleur.  
S. BLAISE, garçon de M. Guindé.  
ORONTE, ami de Damis.  
LA MOUCHE, fourbe.  
UN LAQUAIS.  
UNE SERVANTE.

*La scène est dans la rue Saint Denys.*

---

## SCENE PREMIERE.

*L'ouverture représente la boutique de M. Guindé.*

SAINT BLAISE, tenant quatre bouteilles de vin.

En quel endroit cacheray-je ces quatre bouteilles  
de vin que je viens d'escamoter à notre bon homme

de maître? s'il s'en aperçoit, il ne manquera pas de les chercher par tout. Mettons-les dans ce tiroir de points de France. Il ne s'avisera pas de fouiller-là.

## SCENE II.

DAMIS, SAINT BLAISE.

DAMIS.

Hé bien, Saint Blaise mon amy, n'y a-t-il rien de changé? Monsieur Guindé donne-t-il ce soir à souper à ses parens? Et Jean Guindé son fils donnera-t'il le bal ensuite à Mademoiselle Margot?

SAINT BLAISE.

Oüy. Le souper doit commencer à sept heures précises, & le bal le doit suivre immédiatement après.

DAMIS.

Nous n'avons plus guère de temps à attendre : fix heures sont sonnées à l'horloge de Saint Leu.

SAINT BLAISE.

J'ay dit à Mademoiselle Margot que vous viendriez au bal déguisé en Égyptienne.

DAMIS.

Hé, qu'a-t'elle répondu?

SAINT BLAISE.

Rien.

DAMIS.

Est-ce que cette mascarade ne luy plairoit pas?

SAINT BLAISE.

Pardonnez-moy : c'est que comme elle ne peut faire un pas sans être obsédée de quelqu'un, elle est toujours dans la défiance, & il est difficile de deviner ce qu'elle pense. Ce que je sçay bien, c'est qu'elle n'aime point du tout Monsieur Jean Guindé, qu'on lui destine pour époux.

DAMIS.

Hé, comment pourroit-elle l'aimer? C'est la plus impertinente figure que je connoisse. Il est beaucoup plus guindé d'effet que de nom. C'est l'esprit le plus marchand qui soit dans la rue Saint Denys, & la personne la plus bourgeoise que Paris ait jamais vue naître, avec son jargon de boutique qu'il emploie par tout, son rire à faire peur aux petits enfans, & son frottement perpétuel de mains qui accompagne si joyeusement ses badaudes manières. C'est un vrai personnage à mettre sur le théâtre. Je ne sçay ce que Mademoiselle Margot en pense, mais j'ay peine à croire qu'elle se résolve à épouser un aussi sot homme.

SAINT BLAISE.

Ce que vous dites est vrai; mais elle a tant d'obligation au pere, que je ne sçay comment elle fera pour refuser le fils. Elle ne s'en est défenduë jusques icy que par l'absence de Monsieur Armosin son pere, qui, comme vous sçavez, fit banqueroute il y a quelques années; mais je ne sçai si elle en fera toujours la maîtresse. Jean Guindé presse furieusement les affaires, & je m' imagine que le festin de ce soir ne se fait pas pour rien.

DAMIS.

Qui font les gens qui doivent être de ce foupé ?

SAINT BLAISE.

Il y a Madame Binon, tante de Mademoiselle Margot; Monsieur Nifle, cousin de Monsieur Guindé, grand faiseur de complimens, & son gros bilboquet de femme qui accompagne d'une révérence chaque parole qu'elle dit. Il y aura aussi Monsieur de Boif-doüillet, qui ne parle qu'en vers, & sa femme la faconnière, avec Monsieur Poulaillet, qui ne dit que des quolibets & des pointes; sans oublier Madame sa chère moitié, qui ne répond qu'en proverbes.

DAMIS.

Il est vray que jamais famille bourgeoise ne fut plus féconde en originaux que celle de Monsieur Guindé. Mais luy-même, avec la surdité qu'il a héritée de feu son pere, a-t-il toujours le mot de *chose* à la bouche ?

SAINT BLAISE.

Toujours. C'est son épée de chevet. Il ne sçauroit dire trois mots qu'il n'y fourre celui de *chose*. Il n'a jamais sceu ce que c'estoit que de trouver un nom propre du premier coup. Le mot de *chose* est un supplément à son manque de mémoire. Tout est *chose* chez luy; le plus souvent on ne sçauroit ce qu'il dit, si l'on ne devinoit ce qu'il veut dire.

DAMIS.

On ne peut faire un assemblage plus plaissant que celui-là; mais je crains bien, comme tu dis, qu'il ne

se fasse pas pour rien. J'ay conçu un dessein qui pourroit me mettre en repos, si tu approuves que je le mette en exécution.

SAINT BLAISE.

Quel est-il ?

DAMIS.

J'ai un Amy qui n'est point connu de Monsieur Guindé. Si je l'envoyois chez luy comme un homme qui auroit fait connoissance dans le voyage avec Monsieur Armosin, & qui le viendrait assurer de sa part que dans trois mois il seroit à Paris, & que cependant il le prieroit de surceoir jusqu'à ce tems le mariage de son fils avec sa fille ! Hem ?

SAINT BLAISE.

La chose est très bien avisée ; car, quand elle ne seroit pas cruë de M. Guindé, ce seroit toujours une raison pour Mademoiselle Margot, qui ne cherche que des prétextes pour reculer.

DAMIS.

Pendant ce temps je tacheray de me mettre bien dans son esprit, & à prendre des mesures pour le rompre tout à fait.

SAINT BLAISE.

Oüy, je vous conseille d'envoyer vostre amy dès ce soir. L'heure n'est pas trop propre à porter une telle nouvelle ; mais, comme il faut que Mademoiselle Margot soit présente à ce discours, vous auriez peine à trouver un temps plus favorable.

DAMIS.

Je vais instruire mon amy de tout ce qu'il faut qu'il dise, & m'ajuster pour la Mascarade.

SAINT BLAISE.

Allez, j'iray vous prendre au Petit Panier de la rue Trouffe-Vache<sup>1</sup>, quand il fera temps que vous veniez icy. J'entens M. Guindé, retirez-vous.

## SCENE III.

M. GUINDÉ, SAINT BLAISE.

M. GUINDÉ.

Chose ?

SAINT BLAISE.

Hé bien, ne le voilà-t-il pas ? C'est moy qui suis Chose... Je voudrois qu'il fût aussi muet qu'il est sourd, pour ne plus entendre ce vilain mot-là.

M. GUINDÉ.

Ecoutez, Chose, allez-vous-en un peu chez Chose, pour voir si... si... mon Chose est prest.

SAINT BLAISE.

Que diable veut-il dire avec tous ces Choses ? Que dites-vous ?

1. Un des cabarets célèbres de Paris, inscrit dans le *Livre commode des adresses* pour 1691, par Abraham du Pradel, qui nous apprend que le traiteur s'appelait Bedoré.

M. GUINDÉ.

Je dis que vous alliez chez cet Homme... Eh là...  
cet Homme... qui fait des Chapeaux, pour voir si le  
mien est prest.

SAINT BLAISE.

Chez vostre Chapelier ?

M. GUINDÉ.

Oüy. Si par hazard il n'estoit pas repassé, dites-luy  
que je le veux avoir pour demain de bon matin, parce  
que je veux estre des premiers à l'œuvre. Écoutez,  
dites-luy qu'il mette bien du Chose dessus.

SAINT BLAISE.

De quoy ?

M. GUINDÉ.

De ce Chose... de ce Chose qui les rend reluisans.

SAINT BLAISE *s'en va.*

C'est assez.

M. GUINDÉ.

Je me défais exprès de ce garçon, pour voir si ce  
n'est point luy qui m'a pris quatre bouteilles de vin  
que l'on m'a dérobées. Voyons s'il ne les auroit point  
fourrées dans quelque coin.

## SCENE IV.

M. GUINDÉ, JEAN GUINDÉ.

JEAN GUINDÉ.

Mon pere, j'ay trouvé marchand pour l'affaire que vous sçavez.

M. GUINDÉ, *sans voir son fils.*

Elles ne sont point icy. Je ne sçay où le Pendar peut les avoir mises.

JEAN GUINDÉ.

Que cherchez-vous, mon pere ?

M. GUINDÉ.

Ah, ah, c'est vous, mon fils. On me vient de dérober quatre Choses.

JEAN GUINDÉ.

Quatre quoi ?

M. GUINDÉ.

Quatre bouteilles de vin. Je soupçonne notre garçon du vol, & je tasche à découvrir l'endroit où il peut les avoir mises.

JEAN GUINDÉ.

J'ay une affaire à vous dire plus importante que cela.

M. GUINDÉ.

Attendez. Passez du costé de ma bonne oreille, & laissez-moy prendre mon cornet, afin de vous dispenser de me parler si haut. Que dites-vous ?



JEAN GUINDÉ, *luy parlant dans le cornet.*

Que j'ay trouvé un homme pour ce que vous sçavez.

M. GUINDÉ.

Bon.

JEAN GUINDÉ.

C'est nostre vray balot. Moyennant quatre loüis d'or que je luy ay donnés, il m'a promis d'exécuter de point en point la fourberie que vous avez imaginée.

M. GUINDÉ.

Paix. Ne m'en dites pas davantage : ces lieux peuvent avoir des oreilles. C'est une affaire que nous devons cacher à tout le monde. Ecoutez, Jean, j'ay un secret sur le cœur, dont il est temps que je vous fasse part. Là-haut nous pourrions estre entendus de vostre maîtresse. Icy nous sommes seuls.

JEAN GUINDÉ.

Quel est ce secret ?

M. GUINDÉ.

Les marchandises qui sont dans ce magasin, les billets de change qui sont faits à mon profit, l'argent comptant qui est dans mon coffre fort, & cette maison dont je me dis le propriétaire, tout cela n'est point à moy.

JEAN GUINDÉ.

Et à qui donc, mon pere ?

M. GUINDÉ.

C'est à Monsieur... Monsieur... ce Monsieur dont vous devez épouser la Fille.

JEAN GUINDÉ.

Qui ? Monsieur Armofin, pere de Mademoiselle Margot ?

M. GUINDÉ.

Luy-mefme.

JEAN GUINDÉ.

Et pourquoy ce bien-là eft-il à luy, & qu'il n'eft pas à vous ?

M. GUINDÉ.

Il eft à luy parce qu'il n'eft pas à moy ; & il n'eft pas à moy, parce qu'il eft à luy.

JEAN GUINDÉ.

Voilà un compte bien embroüillé.

M. GUINDÉ.

Je vay vous le mettre au net. Monsieur de... de Armofin, ayant jugé à propos, pour s'enrichir, de faire banqueroute, il m'en fit la confidence, & me mit de la partie, car il me faisoit l'honneur de m'estimer beaucoup.

JEAN GUINDÉ.

C'estoit vous en donner des marques honorables.

M. GUINDÉ.

Nous passâmes un contract de société ensemble, dans lequel il paroiffoit que j'avois mis une somme confiderable à la communauté, fans que j'eusse aucune part aux dettes créées avant la société.

JEAN GUINDÉ.

Oh, oh, plus fin que vous n'eft pas beste.

M. GUINDÉ.

Après que je luy eus passé une contre-lettre de tout ce qu'il laissa en mon pouvoir, un beau soir il fit un trou à la Lune<sup>1</sup>, & prit congé de tout le monde sans dire adieu à personne.

JEAN GUINDÉ.

Il fit prudemment.

M. GUINDÉ.

Les creanciers se rendirent en foule dans ma maison. Leur ayant fait voir que le plus beau & le meilleur estoit à moy, je leur abandonnay le reste, qu'ils partagèrent entre eux au fol la livre.

JEAN GUINDÉ.

Ils furent bien chanceux.

M. GUINDÉ.

Depuis ce temps j'ay fait rouler le commerce de Monsieur Armosin sous mon nom, suivant l'accord passé entre nous. Ainsi vous voyez bien que nous ne sommes pas si riches que vous croyez.

JEAN GUINDÉ.

Je vois bien que si je n'époufais pas Mademoiselle Margot, j'aurois un grand decompote à faire avec la Fortune.

M. GUINDÉ.

Elle ne sçait rien du commerce que j'ay avec son pere; il faut profiter de son ignorance.

1. Faire un trou à la lune (on disait aussi quelquefois à la nuit), c'est s'enfuir furtivement. (*Dictionnaires de Furetière et de Leroux.*)

JEAN GUINDÉ.

Il ne faut pas s'amuser à marchander cette affaire.

M. GUINDÉ.

Comme son pere me mande qu'il fera bientôt de retour icy avec un bien considerable, il faut passer ce mariage; il ne feroit pas d'humeur à vous la donner.

JEAN GUINDÉ.

C'est bien dit. Je m'étonne même de ce que vous avez esté si longtemps à conclure cet Hymen.

M. GUINDÉ.

Ce n'est que du dernier Ordinaire<sup>1</sup> que j'ay appris le retour d'Armofin. Je ne croyois pas qu'il voulust jamais mettre le pied en France; mais nous avons assez de temps : il est encore loin d'icy.

JEAN GUINDÉ.

Et d'où vous a-t-il écrit ?

M. GUINDÉ.

De Chose.

JEAN GUINDÉ.

D'où ?

M. GUINDÉ.

De... de la Ville de... & la... de cette Ville qui est si loin, si loin.

JEAN GUINDÉ.

Du Japon ?

M. GUINDÉ.

Non, c'est cette ville où demeure le grand Chose.

1. Par le dernier courrier ordinaire, partant à jour réglé.

JEAN GUINDÉ.

Le Grand qui ?

M. GUINDÉ.

La, c'est ce grand Chose qui n'est pas Chrétien

JEAN GUINDÉ.

Le Grand Mogol ?

M. GUINDÉ.

Non.

JEAN GUINDÉ.

Le Grand Sophy ?

M. GUINDÉ.

Non, non.

JEAN GUINDÉ.

Le Grand Cam de Tartarie ?

M. GUINDÉ.

Et non, non. Où diantre allez-vous pêcher tous ces noms-là ? C'en est un qui n'est pas si mal aisé cent fois.

JEAN GUINDÉ.

Et qui donc ? le Grand Turc ?

M. GUINDÉ.

Oüy, oüy, le voilà justement. Comment appelez-vous la ville où il loge ?

JEAN GUINDÉ.

Constantinople.

M. GUINDÉ.

C'est de cette Ville-là qu'il m'a écrit.

JEAN GUINDÉ.

Voicy un mariage qui est plus pressé que je ne pensois ; c'est une Marchandise qu'il faut promptement mettre en vente, & l'homme que je viens d'arrester ne vous aidera pas peu pour en faire le débit. Vous le connoistrez à une face large & rubiconde, qui a tout l'air d'un bon gros Sans-foucy ; & en cas que quelqu'un de la Compagnie s'avisaît de le questionner, il a par mes soins réponse à tout.

M. GUINDÉ.

Madame Binon, tante de Mademoiselle Margot, croyant que la seule honnêteté m'a fait élever sa nièce, prend nostre parti, moyennant quelque somme que je luy ay promise, dont vous sçavez que la Dame a un peu de nécessité.

JEAN GUINDÉ.

La voicy qui vient.

M. GUINDÉ.

Vous pouvez luy dire le complot que vous avez dressé avec vostre homme, afin qu'elle prenne des mesures là-dessus.

## SCENE V.

MADAME BINON, M. GUINDÉ,  
JEAN GUINDÉ.

MADAME BINON.

Messieurs, je vous donne le bonsoir.

M. GUINDÉ.

Madame, je vous le rends. Voicy mon fils Jean, à qui je viens de dire les bontez que vous avez pour luy. Il va vous faire auffi confidence d'une petite fourberie que nous avons concertée pour avancer nos desseins. Crainte que ma fourdité ne vous incommode, je vay vous laisser, & je cōurs donner des ordres pour nostre soupé.

## SCENE VI.

JEAN GUINDÉ, MADAME BINON.

JEAN GUINDÉ.

Madame, mon Pere m'a appris les bontez que vous voulez bien avoir pour moy. Je vous proteste que vous ne les mettez point à fonds perdu, & j'en auray toutes les reconnoissances imaginables.

MADAME BINON.

Ce que je fais pour vous ne merite point cela. Ma nièce est une fille sans biens, à qui vous faites trop d'honneur quand vous la voulez épouser; & si je m'émancipe à luy donner des conseils en vostre faveur, c'est plutôt pour ses interets que pour les vostres.

JEAN GUINDÉ.

Oh, point du tout. Madame. Vous sçavez les petites difficultez qu'elle apporte à la conclusion du Contract de Société qui doit joindre nos deux personnes par un lien indissoluble. Elle a de la peine à donner son

aveu, fans voir auparavant le consentement de son pere. Il se passera peut-estre bien du temps avant que nous ayons de ses nouvelles, & mon amour ne sçau-roit luy accorder une usance de si longue haleine. C'est ce qui a fait naistre à mon pere une petite invention pour couper court à ce retardement. Il s'est imaginé qu'il falloit trouver quelqu'un qui fîst semblant d'avoir voyagé avec Monsieur Armosin, & qu'il vient icy apporter des nouvelles de sa mort. Ce quelqu'un, parlant à Mademoiselle Margot, luy fera concevoir que les dernieres volontez de son pere ont esté pour la consommation du mariage d'entr'elle & moy au plûtoft & fans cérémonies. Comme elle est extrêmement soumise aux volontez de son pere, le poids de cette nouvelle fera pancher la Balance de son costé.

MADAME BINON.

Vous avez raison, il ne se peut rien de mieux imaginé; mais la difficulté est de trouver un homme qui sçache conduire adroitement cette intrigue.

JEAN GUINDÉ.

J'en ay un tout trouvé. Quatre louis d'or m'ont acquis le plus assurement qu'il soit à plus de vingt lieues à la ronde. Il doit se rendre ce soir icy, comme tout frais débarqué d'un grand voyage, & demandera à parler à mon Pere. Il ne le connoît pas, & cela fera mieux le jeu. En suite il luy fera le rapport de tout ce dont nous sommes convenus.

MADAME BINON.

C'est donc ce soir que cet homme doit venir?



JEAN GUINDÉ.

Dès ce soir. Le soupé que mon pere donne à nos parens, n'est en partie que pour cela. J'ay donné rendez-vous à cet homme après les boutiques fermées, afin que devant tous les conviez il vienne rendre témoignage de la mort de M. Armosin.

MADAME BINON.

Vous ne pouviez faire mourir un homme plus à propos pour le bien de vos Affaires.

JEAN GUINDÉ.

Chut. Voicy Monsieur Poulailler mon parrain, & sa femme. Ailez auprès de vostre nièce luy parler en ma faveur.

## SCENE VII.

M. POULAILLER, MADAME POULAILLER,  
JEAN GUINDÉ.

*Un Laquais marche devant eux avec un flambeau.*

M. POULAILLER.

Bonsoir, mon Fillo. Nous venons souper icy ma femme & moy, & nous apportons de quoy manger.

JEAN GUINDÉ.

Ah, mon parrain, ne me faites pas ce déplaisir-là. Ce feroit nous deshonorer que de...

M. POULAILLER.

Bon, bon ; ne comprenez-vous pas ce que je veux

dire? Ce sont nos dents que nous apportons, nos dents.

JEAN GUINDÉ.

Je ne m'attendois pas à ce détour.

MADAME POULAILLER.

Voilà des Contes jaunes<sup>1</sup> de M. Poulailleur; il donne toujours du Brie-Comte-Robert<sup>2</sup>, & lorsqu'il dit sa ratelée, il semble qu'il prend la Pie au nid<sup>3</sup>.

JEAN GUINDÉ.

Il aime à rire. Mon Parrain, montez là haut, mon Pere vous attend.

MADAME POULAILLER.

Petit garçon, retournez au logis viste comme le vent, & revenez à minuit. Eteignez votre flambeau, afin qu'il y en ait assez pour nous en retourner.

JEAN GUINDÉ.

A moins que le pauvre garçon ne se ferve de l'invention du Laquais de l'Après-soupe des Auberges<sup>4</sup>, il court risque de se brûler les doigts. Voici le Cousin & la cousine Nifle.

1. Contes jaunes, choses incroyables.

2. Donner du Brie-Comte-Robert, c'est en faire accroire (Oudin, *Curiosités françoises*).

3. Dire sa ratelée, c'est parler librement, dire sans retenue et sans ménagement ce qu'on pense. Prendre la pie au nid, c'est faire une bonne rencontre, trouver une occasion favorable.

4. Petite comédie de R. Poisson, jouée à l'hôtel de Bourgogne en 1665; à la scène vi, le laquais du Gascon tire un bout de flambeau de sa poche et l'attache à l'extrémité d'un bâton pour le porter.

## SCENE VIII.

M. NIFLE, MADAME NIFLE,  
JEAN GUINDÉ.

*Une Servante porte devant eux une lanterne.*

M. NIFLE.

Monfieur mon coufin, bonfoir. Bonfoir, Monfieur mon coufin.

JEAN GUINDÉ.

Bonfoir, Monfieur mon coufin. Monfieur mon coufin, bonfoir.

MADAME NIFLE.

Vôtre servante, mon coufin.

JEAN GUINDÉ.

Vôtre serviteur, ma coufine.

M. NIFLE.

Je ne fçay, Monfieur mon coufin, ce que vous direz, Monfieur mon coufin, de la liberté, Monfieur mon coufin, que nous prenons, Monfieur mon coufin, de venir ceans, Monfieur mon coufin, vous incommoder, Monfieur mon coufin.

JEAN GUINDÉ.

Vous vous moquez, Monfieur mon coufin. Prenez la peine, Monfieur mon coufin, de monter là-haut, Monfieur mon coufin. Mon Pere, Monfieur mon cou-

fin, aura l'honneur, Monsieur mon cousin, de vous y recevoir, Monsieur mon cousin.

MADAME NIFLE.

Mon cousin, j'ay fait provision de joye en venant icy. Je veux m'y divertir. Ne prétendez-vous pas m'y divertir après le foupé ?

JEAN GUINDÉ.

Affurément. Montez, ma cousine. Voicy mon oncle Boisdouillet, & sa femme.

## SCENE IX.

M. DE BOISDOUILLET,  
MADAME DE BOISDOUILLET,  
JEAN GUINDÉ.

M. DE BOISDOUILLET.

*Une Chandelle à la main dans un papier, & une Épée  
sous son bras.*

Bonfoir, neveu très cher, l'honneur de cette rue ;  
Nous nous rendons chez vous presse, à bride abatuë,  
Suivant exactement en tout vostre desir,  
Pour manger vostre bien, & vous faire plaisir.

JEAN GUINDÉ.

Soyez le bien arrivé, mon oncle. Je voudrois comme vous sçavoir versifier des Sonnets pour vous répondre.

MADAME DE BOISDOUILLET.

En conscience, mon neveu, si je n'avois point eu

peur de vous scandaliser, je me serois dispensée de venir. J'ay un mal de cœur qui n'est pas concevable, & je tombe en foiblesse de moment en moment. Demandez plutôt à Monsieur.

JEAN GUINDÉ.

Qu'a donc ma tante, mon oncle ?

M. DE BOISDOUILLET.

Lorsque langueur secrete  
Que veut cacher Femme discrete,  
Rend yeux battus, gaste teint beau,  
Fait jeter du cœur sur du carreau,  
Il ne faut pas estre grand Sire,  
Ny grand Docteur alors pour dire,  
Voyant signes si convaincans :  
Petits pieds font mal aux grands.

MADAME DE BOISDOUILLET.

Ne vous voilà-t-il pas, Monsieur de Boisdouillet ? Vous vous plaisez étrangement à prescher ma grosse à toute la terre. Est-ce qu'il y apparôit à ma taille ? Taifez-vous, Mourette, vous me faites toujours rougir<sup>1</sup> en compagnie.

M. DE BOISDOUILLET.

Honneur cacher ne doit pas,  
OÈuvre bon ;  
Il ne faut renier, sinon  
Vilain cas.  
Va, va, petite follete,  
Quand moy seul, & toy seulete,  
Nous prenons de doux ébats,  
Ah, petite femmelete,  
Alors tu n'en rougis pas.

1. Ce mot est passé dans la 1<sup>re</sup> édition. Nous le trouvons dans les éditions subséquentes.

JEAN GUINDÉ.

Ah, ma cousine, vous estes donc grosse ? Je souhaite que le fruit arrive à bon port.

M. DE BOISDOUILLET.

Oüy, mon nèveu, il tient bien & tiendra,  
Et à bon port garçon arrivera,  
J'y ay regardé.

MADAME DE BOISDOUILLET.

En vérité, Mourette, je crois que la cervelle vous tournera à la fin avec vostre langage de travers. Que ne parlez-vous tout droit comme les autres ? Est-ce à faire à un Marchand bonnetier de dire des Tragedies ? Vous devriez quitter ce metier-là ; aussi bien on dit que la plûpart des gens qui s'en meslent sont fols.

M. DE BOISDOUILLET.

Taisez-vous, je suis bonnetier :  
Je n'en feray qu'à ma tête.  
Vostre esprit ignorantifié,  
Devant le mien doit mettre bas la creste.  
Apprenez que je suis enfant d'Apollon, &  
Il n'est pas qui veut Poëte.

JEAN GUINDÉ.

Mon oncle a raison, mais on n'attend plus que nous pour souper. Allons, mon oncle, passez le premier. Ma Tante, donnez-moy la main, crainte de quelque accident. Saint Blaise, achevez de fermer la boutique, & vous nous viendrez verser à boire.

SAINT BLAISE.

Je t'en répons. S'ils ne boivent point d'autre vin que celui que je leur verseray, ils courent tous grand

risque de faire un repas de brebis<sup>1</sup>. Allons-nous-en attendre Damis au Petit Panier, & tirons la porte tout contre, afin que nous puissions entrer quand nous voudrons. Voicy quelqu'un. Détalons promptement, de peur qu'il ne nous arreste.

## SCENE X.

M. ARMOSIN.

Hé bien, grace au Ciel, ô mon pauvre Armosin, te voilà de retour dans ta chere Patrie. Je revois encore une fois cette bienheureuse rue Saint Denis, où il y aura soixante & trois ans, vienne la nuit du Mardy gras, bonjour, bon œuvre, que je pris naissance. J'ay pensé mourir de joye en voyant la Fontaine des Saints Innocens, dont la sculpture est admirable, à ce qu'on dit, car pour moy je ne m'y connois pas; & je n'ay pû retenir mes larmes, quand j'ay vû à la lueur des lanternes le gros poteau qui est dans le milieu de la rue. Me voicy justement devant ma maison. Je voudrois, avant que d'y entrer, trouver quelqu'un qui pût m'instruire de la façon qu'en use Monsieur Guindé. J'estois à Lyon lorsque je dattay ma dernière de Constantinople, & je n'ay voulu arriver qu'entre chien & loup, afin de trouver quelqu'un avec qui je puisse prendre langue avant que de le voir. Voicy un homme qui a la mine de chercher quelque chose. Voyons si par luy je ne pourrois point trouver ce que je cherche aussy.

1. Manger sans boire.

## SCENE XI

M. ARMOSIN, LA MOUCHE.

LA MOUCHE.

Huit heures font frappées comme je passois devant Saint Sauveur<sup>1</sup>. C'est à peu près le tems qui m'est marqué par ce jeune homme, pour venir apporter des nouvelles d'un homme mort qui est encore vivant, & que je n'ay jamais vû. Mais n'importe, pour les quatre pistoles qu'il m'a données, je ne le tuërois pas seulement de paroles, je le tuërois encore d'effet, s'il en estoit besoin.

M. ARMOSIN.

\* Cet homme a la mine d'un Ployeur de Toilette<sup>2</sup>.

LA MOUCHE.

Où diable trouveray-je l'Enseigne du Chat-huant ? Je n'y vois goutte ; mais j'entrevois un homme qui pourra me l'enseigner. Oh, mon amy, ne sçaurois-tu me dire où est le Chat-huant ?

M. ARMOSIN.

Vous voilà tout vifon-vif<sup>1</sup>. A qui en voulez-vous dans cette maison ?

1. Église située au coin de la rue de ce nom et de la rue Saint-Denis. C'est là qu'étaient enterrés les célèbres farceurs Gaultier-Garguille, Gros-Guillaume, Turlupin et Guillot-Gorju.

2. D'un voleur. Plier la toilette, c'est dérober les hardes d'une personne et les plier pour les emporter.

3. Vis-à-vis, nez à nez.



LA MOUCHE.

Belle demande ! Ne vois-tu pas à ma mine que je ne suis point un homme à en vouloir à d'autres qu'au Maître ?

M. ARMOSIN.

Le connoissez-vous ?

LA MOUCHE.

Non.

M. ARMOSIN.

J'ay bien veu que vous ne le connoissiez pas.

LA MOUCHE.

Pourquoy ?

M. ARMOSIN.

C'est que si vous l'aviez connu, vous auriez sçeu que c'est moy.

LA MOUCHE.

C'est toy qui est le maître de cette maison ?

M. ARMOSIN.

Moy-mesme.

LA MOUCHE.

Monfieur, je suis vostre serviteur ; excusez, s'il vous plaît.

M. ARMOSIN.

Il n'y a pas de mal. Qui vous amenne icy ?

LA MOUCHE.

Je viens vous apporter des nouvelles du meilleur de vos amis.

M. ARMOSIN.

Et de qui ?

LA MOUCHE.

Du bon homme Armofin.

M. ARMOSIN, *bas*.

Du bon homme Armofin ! Il me vient apporter des nouvelles de moy-mefme. Voicy quelque fourbe.

LA MOUCHE.

Il me l'a bien dit, que vous pafmeriez de joye en entendant prononcer fon nom.

M. ARMOSIN, *bas*.

Oh ! je vous en affure. Taifchons à pénétrer le deffein de cet homme.

LA MOUCHE.

Ma foy, il eft bien de vos amis.

M. ARMOSIN.

On ne peut pas être plus des fiens que je le fuis. Vous le connoiffez donc particulierement ?

LA MOUCHE.

Si je le connois ! Nous avons paffé les deferts de l'Arabie enfemble, les Ifles de Madagafcar, la Caramanie, la Cochinchine, la Méfopotamie, le Japon, l'Egypte, les Indes Orientales & Occidentales. Enfin bref nous avons fait plus de quatre-vingts lieues de compagnie. Regardez fi c'eft pour nous connoître.

M. ARMOSIN.

Voilà bien du chemin en un petit efpace. On voit bien que vous fçavez bien voyager. Et pourquoy Monfieur Armofin n'eft-il pas venu avec vous ?

LA MOUCHE.

Il y feroit venu, fans un petit accident qui nous a séparés.

M. ARMOSIN.

Quel accident ? qu'est-ce qui vous a séparé ? qu'est-il devenu ?

LA MOUCHE.

Il est devenu mort.

M. ARMOSIN.

Mort ?

LA MOUCHE.

Oüy, mort & enterré.

M. ARMOSIN.

Qu'est-ce à dire mort ?

LA MOUCHE.

C'est-à-dire, estre fans vie, trépassé, allé en l'autre monde, quitter celui-ci *in æternum*, enfin bref, tout comme il vous plaira.

M. ARMOSIN, *bas*.

Je ferois mort, moy ? Oh le fourbe !

LA MOUCHE.

Comment, il semble que vous doutiez de la chose ? Est-ce que vous croyez le petit homme immortel ?

M. ARMOSIN.

Non. Mais que vous a dit cet homme en mourant ?

LA MOUCHE.

Il m'a dit de vous dire, que, pour témoignage de

la bonne amitié qu'il vous portoit, il vous conjuroit d'unir votre famille à la sienne, & de faire épouser au plutôt, & sans cérémonie, votre fils à sa fille, qu'il laissa entre vos mains.

M. ARMOSIN.

Il vous a dit cela ?

LA MOUCHE.

Oùy, voilà ses dernières paroles ; je n'y ajoute pas une syllabe.

M. ARMOSIN, *bas*.

Hon, hon, le drôle ! Je luy suis bien obligé de ses bons sentimens, & je vous remercie de la peine que vous avez prise.

LA MOUCHE

Ce n'est pas tout. Je dois voir aussi sa fille pour lui dire la même chose, & pour l'assurer de sa part de toutes sortes de prospéritez, en cas qu'elle y consente ; ou de sa malédiction, si elle y apporte la moindre difficulté. Où est-elle ? que je luy parle.

M. ARMOSIN.

Un fort grand mal de teste l'a obligée de se coucher de bonne heure. Mais ne vous mettez pas en peine ; me l'avoir dit, c'est comme si elle le sçavoit.

LA MOUCHE.

Non, non. On m'a sur tout chargé de parler à elle ; car pour vous, on m'a fort assuré que vous n'y apporteriez aucune difficulté.

M. ARMOSIN.

Il n'est pas nécessaire, vous dis-je. Mais en cas que

nous ayons besoin de vostre témoignage, vous n'avez qu'à me dire votre demeure, & je vous envoiray querir.

## LA MOUCHE.

Volontiers. A quelqu'heure que ce soit, je suis à vous. Vous n'avez qu'à envoyer aux Petits-Carreaux, entre un cabaretier & un patissier, dans une petite porte ronde, monter à la cinquième chambre, & demander Michelon la Ravaudeuse. C'est où vous trouverez votre serviteur la Mouche.

## SCENE XII.

## M. ARMOSIN.

Bonsoir, Monsieur le Cadet la Mouche. Voicy un drôle qui ne vient pas icy pour rien, & je commence à développer le sujet pour lequel il est envoyé. Ce Monsieur Guindé est un peu plus de mes amis que je ne pensois, puisqu'il me veut donner son fils pour gendre. Il ne le prend pas mal, ma foy; mais la chose n'ira pas comme il pense : j'arrive à propos pour rompre ses desseins. Il n'y a point de tems à perdre. La porte de la maison est ouverte. Entrons, & allons voir ce qui s'y passe. Aussi voicy un flambeau qui vient, & je ne veux pas estre veu.

## SCENE XIII.

DAMIS, ORONTE, UN LAQUAIS.

DAMIS.

Arreste, Laquais. Mon cher amy, voicy la maison dont il est question. C'est où tu dois faire le message que tu m'as promis. Remarque-la bien, afin de ne t'y pas méprendre. C'est l'enseigne du Chat-huant. Voilà la porte où tu dois fraper, & le maître s'appelle Monsieur Guindé.

ORONTE.

C'est assez. Je te promets de me bien acquitter de mon employ.

DAMIS.

Allons attendre Saint Blaise au Petit Panier. Là nous te marquerons le moment que tu dois venir dans cette maison. Laquais, marche du costé de la rue Trouffevache.

## SCENE XIV.

*La Ferme s'ouvre & le Théâtre représente une Chambre.*

M. ARMOSIN.

Il y a grand festin icy; tous les valets sont occupez à la cuisine, & je suis monté jusques en cette chambre sans que l'on m'ait apperçeu. Je n'ai point voulu entrer dans la salle où l'on mange, de crainte d'y trou-

ver des visages qui ne m'auroient pas plu. Mais, à n'en point mentir, cette bombance me donne de l'inquiétude. Seroit-il possible que ce fût le festin des noces? Si cela étoit, je serois arrivé trop tard. C'est de quoy il faut m'éclaircir. J'entens quelqu'un. Retirons-nous dans ce petit cabinet : j'y pourray entendre ce qui se dira icy, & peut-être j'apprendray ce que je veux sçavoir.

## SCENE XV.

MADAME BINON,  
MADEMOISELLE MARGOT,  
M. ARMOSIN, *caché.*

MADAME BINON.

Vous voyez tout ce que Monsieur Jean fait pour vous. Un Roy ne pourroit pas donner un plus beau soupé qu'il vient de vous donner. On ne peut pas avoir plus de petits pieds qu'il y avoit dans le plat de rost. Pour le fruit, tout y étoit en abondance, jusques aux oranges de Portugal. Le pauvre enfant se tuoit de vous servir de tout, & vous n'avez pas daigné seulement le regarder. Il a bû plus de douze fois à votre santé, sans que vous ayez bû une fois à la sienne.

MADEMOISELLE MARGOT.

Est-ce qu'il sied bien aux filles de boire aux garçons, ma tante? & devez-vous me blâmer de cela?

MADAME BINON.

Hé, mon Dieu, il y a garçons & garçons.

MADemoiselle MARGOT.

Comment, ma tante, est-ce qu'il n'est pas fait comme les autres ?

MADAME BINON.

Pardonnez-moy ; mais vous devriez le regarder autrement qu'un étranger, puis qu'il doit être un jour votre époux.

MADemoiselle MARGOT.

Il ne l'est pas encore, ma tante. Quand il le fera, alors comme alors.

MADAME BINON.

Il ne l'est pas, il est vrai, mais il devrait l'être, mort de ma vie ! Ma nièce, est-ce que ce n'est pas un bon party ?

MADemoiselle MARGOT.

Et qui vous dit que non, ma tante ?

MADAME BINON.

Hé bien donc, pourquoy ne le prenez-vous pas ?

MADemoiselle MARGOT.

Est-ce que c'est à une fille à prendre un homme ? Et puisque j'ay un pere, ne faut-il pas qu'il y consente ?

MADAME BINON.

Mais, est-ce que vous ne l'aimez pas ?

MADemoiselle MARGOT.

Moy ?

MADAME BINON.

Vous.



MADEMOISELLE MARGOT.

Hé, je l'aime comme il faut l'aimer.

MADAME BINON.

Le voicy.

## SCENE XVI.

JEAN GUINDE, MADAME BINON,  
MADEMOISELLE MARGOT,  
M. ARMOSIN, *caché*.

JEAN GUINDÉ.

Vous nous avez bien-tôt privés de votre présence, mesdames! Est-ce que la compagnie ne vous plaît pas?

MADAME BINON.

Votre bonne chere nous a contraintes de quitter la table; mais ne vous en scandalisez pas. Nous ne nous en sommes absentées que pour parler de vous.

JEAN GUINDÉ.

Ah, vous vous moquez de moy, mesdames; je ne merite pas d'estre dans de si belles bouches.

MADAME BINON.

Ma nièce & moy, nous ne pouvons revenir de l'admiration où nous a mises la somptuosité de votre régal.

JEAN GUINDÉ.

Ce n'est qu'un échantillon d'une pièce de galanterie mesurée à l'aune des perfections de mademoiselle Margot.

MADAME BINON.

Elle vous est bien obligée ; & si elle n'y répond pas, c'est que sa modestie luy ferme la bouche.

JEAN GUINDÉ.

Oh, je le sçay bien. Aussi jusques à un certain jour . je veux bien luy faire crédit ; mais la nuit de ce certain jour-là je veux estre payé comptant.

MADAME BINON.

Cela s'en va sans dire.

JEAN GUINDÉ.

Comme il y a long-tems que j'ay fait mes avances, quand cette marchandise sera arrivée à bon port, j'en feray monter les effets à cent pour cent.

MADAME BINON.

C'est fort bien avisé.

JEAN GUINDÉ.

Ce sera un joly petit assortiment que le nôtre.

MADAME BINON.

Sans doute.

JEAN GUINDÉ.

L'agrément de cette union rendra la nuance de nos affections fort agréable.

MADAME BINON.

Affurément.

JEAN GUINDÉ.

Nous ferons sans cesse un gentil petit négoce de badineries.

MADAME BINON.

Fort bien.

JEAN GUINDÉ.

Nous nous appellerons des plus jolis noms du monde. Elle fera Margoton, & je feray son Janot.

MADAME BINON.

Il ne se peut pas une vie plus délicieuse, ma nièce.

JEAN GUINDÉ.

N'est-il pas vray ? Ce qui la rendra encore bien-heureuse, c'est cette petite circonstance que vous sçavez bien. Il ne la faut pas oublier, vertuchou ; c'est la plus belle rose de nostre chapeau.

MADAME BINON.

Je ne l'ay pas oubliée, mais j'ay peine à m'en ressouvenir. Qu'est-ce que c'est ?

JEAN GUINDÉ.

C'est que nous sommes gentilhomme. N'avez-vous pas vu la carte de nostre généalogie, qui est dans la salle où nous avons soupé, où il y a une belle bordure d'ébene ?

MADAME BINON.

Oüïy, vostre pere me l'a montrée plus de cent fois.

JEAN GUINDÉ.

Il prend un grand soin de la montrer à tout le monde. Cela est beau, oüïy, d'estre gentilhomme, & de vendre de la marchandise.

MADAME BINON.

Affurément c'est un beau privilege.

JEAN GUINDÉ.

Il n'y a dans nostre race que des gens nobles. Nous avons eû un grand-pere qui a eû l'honneur d'estre confeiller a la Table de marbre<sup>1</sup>.

MADAME BINON.

Confeiller, ma nièce !

JEAN GUINDÉ.

Nous avons eû un autre, nommé Sylvestre Guindé, qui est mort grand guidon de la compagnie des Arbalétriers de Soissons.

MADAME BINON.

C'est estre illustre par la robe & l'épée.

JEAN GUINDÉ.

Je vous laisse à penser. Que n'y a-t-il point encore à dire sur Marcou Guindé, qui estoit honoré de tous les grands seigneurs de France, à qui il faisoit crédit ? Ayant fait mal ses affaires, il fut si considérable à l'État qu'il en obtint des Lettres de répy<sup>1</sup>. Oh, oh, font-ce des prunes que cela ?

MADAME BINON.

Nenny, vertu-de-ma-vie ! Il y a peu de nobles qui aient porté la marchandise si haut.

1. La Table de marbre, qui occupait la largeur de la grande salle du Palais, comprenait les trois juridictions des eaux et forêts, de la connétablie et de l'amirauté. La première jugeait au souverain, quand elle était tenue par un président du Parlement et des conseillers de la Grande chambre, qui devaient être en nombre double des officiers de la Table de marbre.

2. Lettres délivrées en chancellerie à certains débiteurs pour leur accorder un délai.

JEAN GUINDÉ, à *Mademoiselle Margot*.

Dépêchez, mon petit cœur, dépêchez de dire ouï.  
Vous ne l'aurez pas si tost dit que je vous feray dame  
damée.

MADAME BINON.

Moderez vos transports. Voicy nos gens qui vien-  
nent.

## SCENE XVII.

M. NIFLE, MADAME NIFLE,  
M. DE BOISDOUILLET,  
MADAME DE BOISDOUILLET,  
M. POULAILLER, MADAME POULAILLER,  
JEAN GUINDÉ, MADAME BINON,  
MADEMOISELLE MARGOT,  
M. ARMOSIN, *caché*.

*Les dames ont chacune une orange de Portugal à leur main.*

M. NIFLE.

Tout-ainfi, Monsieur mon cousin, que l'ambre,  
Monsieur mon cousin, attire le festu, Monsieur mon  
cousin, vostre absence, Monsieur mon cousin, attire  
icy toute la compagnie<sup>1</sup>.

JEAN GUINDÉ.

A moy n'appartient pas tant d'honneur, Monsieur  
mon cousin. Je ne suis que de paille, Monsieur mon

1. Il me semble que M. Nifle se souvient ici du discours de Thomas  
Diafoirus.

cousin, comme vous, Monsieur mon cousin, & mademoiselle Margot, Monsieur mon cousin, est l'ambre, Monsieur mon cousin, qui attire icy tous les festus.

MADAME NIFLE.

Comment donc, mon cousin, nous mandez-vous icy pour ne rien faire? Nous voilà tous les bras croisez. Hé quoy, messieurs? Qu'est-ce, mesdames? Est-ce que nous ne dancurons pas un peu, quand ce ne feroit que pour ébatre nos morceaux?

M. DE BOISDOUILLET.

Madame Nifle parle en Femme d'esprit,  
Quand elle ramentoit<sup>1</sup> le proverbe qui dit,  
Qu'après la pance  
Vient la dance.

JEAN GUINDÉ.

Faites venir les violons.

MADAME POULAILLER.

Ce sont les députez de Vaugirart, ils ne font qu'un<sup>2</sup>.

JEAN GUINDÉ.

Avec la permission de la compagnie, je vais commencer avec mademoiselle Margot.

M. POULAILLER.

Mon fillo, voilà une jolie tendron. Si l'on vendoit de la viande comme cela à la boucherie, je n'y enverrois pas ma servante.

1. Rappelle.

2. On disait quelquefois aussi : « Ils viennent en corps et ne sont qu'un. » On devine facilement l'origine de ce proverbe, qui se prêtait à beaucoup d'applications.

JEAN GUINDÉ.

Oh, oh, voicy des masques. C'est une Bohémienne, qui nous dira nostre bonne aventure<sup>1</sup>.

## SCENE XVIII.

DAMIS, M. NIFLE,  
M. DE BOISDOUILLET, M. POULAILLER,  
JEAN GUINDÉ, MADAME BINON,  
MADEMOISELLE MARGOT,  
MADAME NIFLE,  
MADAME DE BOISDOUILLET,  
MADAME POULAILLER,  
M. ARMOSIN, *caché*.

DAMIS, *en Bohémienne*.

Il ne tiendra qu'à vous de la sçavoir. Je n'ay ny le langage, ny la fourberie des autres, & beaucoup de sincérité fait toute ma science.

JEAN GUINDÉ.

Tenez, voilà une demoiselle que je vous donne à deviner. Voyons un peu comment vous vous y prendrez.

DAMIS.

Il ne faut pas estre un grand devin pour dire que

1. Pendant le carnaval, l'entrée des bals devait être libre pour tous les masques. (Bonnet, *Histoire générale de la danse*.) La Bruyère a fait allusion à cet usage dans son chapitre des *Esprits forts*.

voilà la plus belle Personne du monde, & qui mérite le mieux d'être aimée d'un honneste homme.

JEAN GUINDÉ.

Il a raison, il a raison.

DAMIS.

Donnez-moy, s'il vous plaist, vostre main, mademoiselle. Qu'elle est belle ! L'albâtre n'eût jamais tant de blancheur. Qu'elle a de quoy faire un heureux mortel ! qu'il seroit heureux si cette main, guidée par les mouvemens du cœur, s'attachoit à la sienne par une foy inviolable ?

JEAN GUINDÉ.

Le drôle ne débite pas mal sa marchandise.

DAMIS.

Voilà des signes qui marquent que vous ferez la plus heureuse personne du monde, si vous en voulez croire quelqu'un qui n'est pas loin d'icy.

JEAN GUINDÉ.

C'est de moy qu'il veut parler.

DAMIS.

La Fortune, qui vous a esté avare de ses biens, autant que les Graces vous ont esté libérales, vous plonge maintenant dans un grand embarras. Mais n'apprehendez rien : un peu de résolution vous mettra au-dessus de bien des choses, & avec la possession d'une personne qui vous adore, & qui n'est pas tout à fait indigne de vous, vous aurez la jouïssance d'un bien considerable.



JEAN GUINDÉ.

Hé bien, vous le voyez, je ne luy fais pas dire. Il parle juste. Qu'avez-vous à répondre à cela, hem ?

DAMIS.

Ne la pressez pas davantage. Ce soupir en dit plus que vous ne pensez. Il n'en faut pas tant pour se faire entendre à un Homme qui a un peu d'intelligence.

JEAN GUINDÉ.

Oh, je le comprends bien. A un bon entendeur il ne faut que demy mot. Que je vous suis obligé ! Mais voyons si vous ferez aussi bonne propheteſſe pour moy que pour elle.

DAMIS.

Il ne me feroit pas difficile de vous apprendre voſtre deſtinée ; mais je n'ay de ſcience aujourd'huy que pour les dames, & puis je ne veux point interrompre vos divertiffemens.

MADAME BINON, *à Jean Guindé.*

Votre Homme ne vient point.

JEAN GUINDÉ.

Je ne ſçay ce que cela veut dire. Mais que veut cet Homme-là ?

## SCENE XIX.

ORONTE, DAMIS, JEAN GUINDÉ,  
M. DE BOISDOUILLET,  
M. POULAILLER, M. NIFLE,  
MADEMOISELLE MARGOT,  
MADAME BINON,  
MADAME DE BOISDOUILLET,  
MADAME NIFLE,  
MADAME POULAILLER, M. ARMOSIN, *caché.*

ORONTE.

Est-ce icy où demeure M. Guindé ?

JEAN GUINDÉ.

Oüy, monfieur.

ORONTE.

Je voudrois luy parler.

JEAN GUINDÉ.

Le voilà qui vient. Mon pere, voilà monfieur qui  
veut vous parler.

## SCENE XX.

M. GUINDÉ, M. DE BOISDOUILLET,  
M. POULAILLER, M. NIFLE, ORONTE,  
DAMIS, JEAN GUINDÉ,  
MADEMOISELLE MARGOT,  
MADAME BINON,  
MADAME DE BOISDOUILLET,  
MADAME POULAILLER,  
MADAME NIFLE, M. ARMOSIN, *caché.*

M. GUINDÉ, *à part.*

Voicy nostre Homme. Je le connois à sa large face.

ORONTE.

Je viens de la part de M. Armosin.

M. GUINDÉ.

De M. Armosin ? Comment se porte-t-il ?

ORONTE.

Il se porte fort bien, & souhaite de vous voir avec transport.

M. GUINDÉ.

Il est mort ? Quel dommage !

ORONTE.

Je ne dis pas cela. Je dis qu'il se porte fort bien.

M. GUINDÉ.

Qu'il me la recommande bien ? Ah, je n'y manqueray pas.

ORONTE.

Je dis qu'il se porte bien, & avant qu'il soit trois mois, il viendra vous embrasser, & retirer sa fille.

M. GUINDÉ.

Avant qu'il soit un mois, je donne mon fils en mariage à sa fille ? Volontiers.

JEAN GUINDÉ.

Il ne dit pas cela, mon Pere.

M. GUINDÉ.

J'entens bien. Il dit qu'il me prie de vous faire épouser sa fille.

JEAN GUINDÉ, *criant aux oreilles de son père.*

Il ne dit pas cela, vous dis-je.

M. GUINDÉ.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

JEAN GUINDÉ.

Il dit que M. Armosin se porte bien, & qu'il fera icy dans trois mois.

M. GUINDÉ.

Ce n'est donc pas ce Chose dont vous parliez ?

M. ARMOSIN, *sortant du Cabinet où il s'étoit caché.*

Il est tems que je me montre, pour confondre tous ces imposteurs.

M. GUINDÉ, *à Oronte.*

Allez, vous nous venez conter icy des fagots. Monsieur Armosin n'est plus au monde. Je sçay de bonne

part qu'il est mort. (*Appervevant M. Armosin.*) Mort... mort, mort.

M. ARMOSIN *se montre à luy.*

Et moy je viens vous assurer qu'il est vif, vif, vif, & qu'on ne peut estre plus vif.

M. GUINDÉ.

Ah, monsieur Chose, c'est... C'est vous, monsieur Armosin !

JEAN GUINDE.

Monsieur Armosin ! Il est donc venu comme un champion.

MADemoiselle MARGOT.

Ah, mon Pere, se peut-il que j'aye encore la joye de vous embrasser ?

M. ARMOSIN.

Oüy, ma fille, me voicy de retour assez à tems pour te délivrer de la tyrannie de ces ingrats. Ah, ah, monsieur Guindé, c'est donc ainsi que vous me payez de toutes les bontez que j'ay eues pour vous ? Certain homme que j'ay rencontré là-bas, me venoit tuer de vostre part ; mais je me fais revivre de la mienne, pour vous reprocher toutes vos perfidies.

M. DE BOISDOUILLET.

Ah, Seigneur Armosin, tout doux, *ne fumetis*,  
Nous voulons marier vostre fille à son fils,  
Et dans cette union de bien, de corps & d'ame,  
On peut bien dire que Monsieur vaut bien Madame.

M. ARMOSIN.

Que nous vient conter celui-là ? Qu'est-ce-à-dire,

Monsieur vaut bien Madame? Sçavez-vous bien que c'est mon facteur, & que tous les Biens dont il se pare sont à moy?

M. DE BOISDOUILLET.

Neveu, seroit-il vray?

JEAN GUINDÉ.

Hé, mon Pere me l'a dit à peu près comme cela.

M. DE BOISDOUILLET.

Gh, *mi Frater*, il faut, & plustost que plustard,  
Rendre à César ce qui appartient à César.

M. GUINDÉ.

Je n'ay que faire de César pour rendre mes comptes, je les rendray bien tout seul. Ils sont tous prests. Je vais les mettre en état.

M. ARMOSIN.

Mais sçachons un peu qui envoyoit cet Homme.

DAMIS.

C'est moy, monsieur. Sçachant la répugnance que mademoiselle vostre Fille avoit pour ce mariage, j'avois imaginé cette invention pour en reculer l'effet. Je l'aime, &...

M. ARMOSIN.

Vous l'aimez ! Et qui estes-vous ?

DAMIS.

Je suis le fils de M. de Vauverbec, banquier de cette ville.

M. ARMOSIN.

C'estoit un honneste Flamand de ma connoissance,

qui avoit la réputation d'être riche de deux cens mille livres.

DAMIS.

Je puis dire qu'il m'en a laissé davantage.

M. ARMOSIN.

Ah, monsieur, vous êtes honnête homme, si ce que vous dites est vrai ; mais demain nous en parlerons plus amplement. Souffrez que j'aie prendre possession de ma Maison. Allons, ma fille, suivez-moy.

*Ils s'en vont.*

M. POULAILLER.

Cousin, il ne faut point tant s'attrister. Venez avec moy noyer vos chagrins dans une Bourée.

JEAN GUINDÉ.

Marchand qui perd ne peut rire.

M. DE BOISDOUILLET.

Mon neveu a raison, donnons-nous le bon soir ;  
Allons chacun chez nous. Adieu, jusqu'au revoir.

FIN.





XI

CHARLES PERRAULT

---

LES FONTANGES



*Il serait superflu de donner ici une biographie détaillée de Charles Perrault, qu'on peut trouver partout, et déplacé de coudre, en tête d'une bagatelle de si mince importance et de si courte dimension, une notice qui la dépasserait en étendue, pour peu qu'on s'abandonnât à l'entraînement du sujet. Il suffira de rappeler que Charles Perrault, né le 16 janvier 1628, mort le 16 mai 1703, fut en son temps un personnage autrement considérable qu'on ne serait tenté de le croire d'après les épigrammes de Boileau et d'après les Contes de fées, qui, en popularisant son nom, semblent y avoir attaché comme un caractère enfantin. Il a été membre de deux Académies : de la petite assemblée qui fut le germe de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, puis en 1671 de l'Académie française, par la protection de Colbert, qui l'honorait de son estime et de son amitié. Et là son rôle fut des plus féconds et des plus heureux. C'est grâce à lui qu'elle décida d'admettre le public aux séances de réception, qu'elle*

*adopta l'élection par écrit, qui assurait la liberté des suffrages, que les jetons de présence furent établis et que Colbert régla tous les détails d'une administration jusqu'alors négligée. L'influence de Perrault sur le ministre ne semble pas avoir été étrangère non plus à la protection spéciale que le roi, après la mort du chancelier Séguier, accorda à l'Académie, qu'il voulut loger au Louvre et qu'il autorisa à venir le haranguer dans les circonstances solennelles. De plus, Charles Perrault contribua, avec son frère Claude l'architecte, à la création de l'Académie des sciences, et ce fut d'après ses mémoires qu'on réorganisa l'Académie de peinture, sculpture et architecture. Son nom se rencontre donc à l'origine de presque toutes les sections de l'Institut actuel. Contrôleur général de la surintendance des bâtiments du roi, il était l'intermédiaire naturel entre les artistes et le ministre dont il aimait à provoquer les bienfaits en faveur des gens de mérite. Comment s'étonner que tant de services rendus aux lettres et que son activité, ses hautes relations, son charme personnel lui eussent assuré dans le monde littéraire, et particulièrement à l'Académie, une autorité très supérieure à son talent d'écrivain ?*

*Si l'on se retourne, en effet, du côté de ses œuvres, il faut bien avouer qu'elles sont généralement d'un poids fort léger, sans même en excepter les in-folio qu'il publia en 1696 et 1700 sur les Hommes illustres du siècle de Louis XIV, et en exceptant tout au plus ses Mémoires, malheureusement bien courts. Mais ce médiocre écrivain occupera toujours une place importante dans notre histoire littéraire, à un double titre : d'abord comme le promoteur de la grande querelle des anciens et des modernes*

et le principal champion, plus vaillant qu'habile, de ceux-ci contre des adversaires tels que Boileau, La Fontaine, Huet, M<sup>me</sup> Dacier (il ne s'est pu retenir de faire une allusion épigrammatique aux défenseurs des anciens dans la petite comédie que nous reproduisons), puis comme l'auteur, ou plutôt comme le collecteur des Contes de fées, qu'il eut le mérite de recueillir et de nous transmettre sous leur forme simple et naïve, ne se doutant guère sans doute qu'il devrait uniquement sa gloire, et une gloire impérissable, à ce petit livre, auquel il était loin d'attacher la même importance qu'à son poème de Saint-Paulin ou à ses Parallèles des anciens et des modernes.

Perrault, qui a voulu aborder tant de genres divers, ne négligea pas non plus entièrement le théâtre; mais ses essais dramatiques n'ont aucune importance, et il le reconnut sans doute, car il ne les fit pas imprimer. Il a laissé deux petites comédies en prose : l'Oublieux et les Fontanges, qui font partie du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale.

L'Oublieux a été publié en 1868 par M. Hippolyte Lucas (Académie des bibliophiles, in-18 raisin, tiré à 350 exemplaires), avec une notice et des notes. C'est un tableau de mœurs bourgeoises, en trois actes très courts, d'une intrigue presque nulle, qui met en scène l'industriel ambulant nommé alors le marchand d'oublies, et depuis lors le marchand de plaisirs.

Les Fontanges n'ont qu'un acte; il est remarquable toutefois qu'on lit, en tête de la pièce : premier acte, ce qui peut n'être qu'une erreur de copiste, mais ce qui pourrait indiquer aussi que, dans l'idée primitive de l'auteur,

elle devait en avoir plusieurs. Le caractère inachevé de l'ouvrage donne une certaine vraisemblance à cette supposition. L'acte unique, tel qu'il subsiste, produit l'effet d'une simple entrée en matière, après laquelle il semble que Perrault ait tout à coup tourné court. Ce n'est qu'un léger croquis, tracé d'une main assez preste, en une bonne langue, avec quelques traits de mœurs d'un certain intérêt, mais qui nous fait regretter que l'auteur n'y ait point donné suite.

La pièce de Perrault, datée de 1690 sur le manuscrit, ne fut certainement pas représentée, à moins que ce ne soit sur un théâtre bourgeois, dans quelque société particulière, et n'avait jamais été imprimée jusqu'à présent. Elle a été inspirée par la mode à laquelle M<sup>lle</sup> de Fontanges avait donné son nom, une dizaine d'années auparavant, mais qui subsistait toujours et qui était alors dans toute sa force, comme le prouvent les autres pièces d'une date rapprochée portant un titre semblable. La mode des fontanges ne tient d'ailleurs qu'une place très restreinte dans la petite comédie de Perrault ; mais peut-être devait-il y revenir plus longuement par la suite, si l'on admet qu'elle dût d'abord avoir plusieurs actes. En tout cas, on reconnaît dans ce titre, comme dans celui de l'Oublieux, son goût pour les sujets d'actualité. Baron avait donné au Théâtre français de la rue Mazarine, le 11 mai 1689, une pièce en un acte, qui n'est pas imprimée non plus : les Fontanges maltraitées, ou les vapeurs<sup>1</sup>, qu'on a parfois confondue avec celle-ci,

1. Indiquée comme anonyme par Beauchamps, dans ses *Recherches sur les théâtres*, et mise sous le nom de Baron dans les frères Parfait et la Bibliothèque de La Vallière.

*certainement à tort, car ni le titre ni le sous-titre ne s'y trouvaient justifiés. Rappelons également la Fontange bernée, et la Fontange ou les Façonneries, toutes deux anonymes et de 1694. On connaît le quatrain plus que galant improvisé par Fontenelle dans les Grandes nuits de Sceaux, sur des bouts-rimés fournis par la duchesse du Maine.*

*Avons-nous besoin de rappeler que la fontange, partie d'un simple nœud de rubans dont les bouts retombaient sur le front, s'éleva peu à peu aux proportions d'un édifice à plusieurs étages, dont tous les éléments portaient un nom particulier? On composerait un dictionnaire entier rien qu'avec les termes inventés à diverses époques pour désigner chaque partie de ce monument, dont le frontispice en employait quinze à vingt à lui seul.*

*Nous ne savons et ne pouvons deviner sur quelle autorité M. Hippolyte Lucas s'appuie pour attribuer formellement à Perrault une troisième comédie inédite : l'Officieux intéressé, qu'on trouve à côté de l'Oublieux, dans le même recueil manuscrit de la Bibliothèque nationale<sup>1</sup>. Aucune indication, ni des bibliographes dramatiques, ni du manuscrit, ne permet cette attribution téméraire. L'Officieux intéressé, moitié copie, exécutée par des mains diverses, moitié brouillon informe et couvert de ratures, est d'ailleurs une pièce sans intérêt qui met en scène deux amants se disputant la main d'une jeune fille, et dont l'un, malgré la protection d'une mère sans cervelle, se perd par les intrigues brouillonnes, les empressements indiscrets, les démarches maladroites qu'il multiplie*

1. Fonds français, 24350.

*pour faire croire à son influence et à ses services, tandis que l'autre finit par conquérir la mère elle-même après la jeune fille, en se montrant, avec une discrétion égale à son zèle, sobre de promesses et prodigue d'effets.*

*Il faut donc borner sa gloire dramatique à la composition de l'Oublieux et des Fontanges. Heureusement qu'il a d'autres titres.*



# LES FONTANGES

COMEDIE

1690<sup>1</sup>

---

## ACTEURS.

MERVILLE, amant de Mademoiselle Valentine.

BERTRAND, valet de Merville.

MARIANE, sœur de Merville.

LISETTE, compagne & bonne amie de Mariane.

M. MINET, père de Merville.

M. DUCLOS, frère de M. Minet.

M. BARDIN, libraire.

LA GOUPILLIÈRE, amy de Merville.

*La scène est dans la petite salle de M. Minet.*

---

## ACTE I

---

### SCENE PREMIERE.

MERVILLE, BERTRAND.

MERVILLE.

J'avoue, Bertrand, que je ne te comprends pas : tu

1. On lit au bas du titre cette date, qui est peut-être celle de la copie : *Le 1<sup>er</sup> de may 1691.*



fçais que je n'ay pas un fou, que je dois de tous costez ; & là dessus tu m'engages à donner ce soir les violons & tout ce qui s'ensuit : voilà un beau moyen de nous tirer d'affaire.

BERTRAND.

Est-ce que vous ne ferez pas bien aise d'estre le Roy du bal & que Mademoiselle Valentin en soit la Reine ?

MERVILLE.

J'en feray fort aise assurément, & si j'étois en fond, il n'y a point de regale que je ne luy donnasse de tout mon cœur ; mais, n'ayant point d'argent, crois-tu me faire un grand plaisir de me jeter encore dans cette depense ?

BERTRAND.

Pouviez-vous vous en dispenser ? ç'auroit esté une belle chose à voir, que vous n'eussiez pas fait comme les autres !

MERVILLE.

Fort bien. Mais voila Converfet que tu viens d'arrester avec ses camarades pour jouer ce soir au bal ; il ne manquera pas d'estre icy demain matin entre huit & neuf au plus tard, pour me demander de l'argent : que luy diray-je ?

BERTRAND.

Voicy ce que vous luy direz : Mons Converfet, vous voyez un gentilhomme qui est fort vostre serviteur, & de tous vos Messieurs. Dieu me damne, vous vous surpassates hier au soir, & la bande des vingt-

quatre<sup>1</sup> ne vaut pas la vôtre. Les comédiens sont bien heureux de vous avoir. Présentement qu'il y a tant d'assemblées à Paris, vous ne sçavez auquel entendre, n'est-il pas vrai ? Vous jouez souvent à Versailles, je m'imagine. Trouvez-vous pas que je danse passablement ? Qu'en dites-vous ? Il me semble que j'ay l'air assez cavalier, hein ? Voilà ce qu'il luy faut dire ; surtout sans luy donner le temps de répondre un seul mot : car c'est là le bel air.

MERVILLE.

Il ne se peut rien de mieux. Mais que luy dire quand il demandera de l'argent ?

BERTRAND.

Vous luy direz : voyez Bertrand.

MERVILLE.

Que luy servira de voir Bertrand ? Bertrand le payera-t-il !

BERTRAND.

Ouy, Bertrand le payera. Mais puisque Bertrand y a, voulez-vous bien, Monsieur, que je vous dise que c'est seulement, quand je suis votre trésorier qu'il faudroit m'appeller Bertrand, car quand je ne suis que votre laquais, cela n'a pas bon air. Bertrand, Ber-

1. Les vingt-quatre violons de la chambre du Roi, dont l'institution remontait à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, mais dont l'organisation ne datait que du xvii<sup>e</sup> siècle. Ils faisaient danser aux bals de la cour, jouaient pendant le dîner du souverain et étaient parfois mandés chez certains grands particuliers. Leur chef avait succédé aux privilèges du roi des ménestriers et s'appelait le roi des violons.

trand, il semble que vous apelliez un finge<sup>1</sup>. Il ne faut que faire : hay, & je feray à vous tout aussitôt.

MERVILLE.

Ton hay est bon, quand on a cinq ou six laquais ; mais quand on n'en a qu'un, il est, ne t'en déplaîse, impertinent & ridicule.

BERTRAND.

C'est ce qui vous trompe ; car quand on a cinq ou six laquais, le hay n'est d'aucun mérite : peut on faire autrement ? Et le moyen de se charger la mémoire du nom de cinq ou six grands pendants dont on est suivi ? Mais quand on n'a qu'un laquais, c'est alors que le hay est dans toute sa beauté, & ne peut estre regardé que comme un pur effet du bel air. Franchement, Monsieur, vous auriez bien besoin que je vous donnasse des leçons. Quand vous estes auprès du feu, à peine osez-vous mettre vos talons sur les pommes des chenets. Il faut, morbleu, les mettre sur le bord de la cheminée & se brandiller vigoureusement dans son fauteuil. Voilà à quoy il faut s'étudier quand on est jeune & qu'on veut se distinguer.

MERVILLE.

Voilà des manières d'agir qui pourroient n'agrèer pas à tout le monde.

1. C'était, en effet, le nom donné habituellement aux singes. Celui de La Fontaine s'appelle ainsi (*le Singe et le Chat*), et dans une autre fable, où il se nomme Gille, il est

Cousin et gendre de Bertrand,

Singe du pape en son vivant.

(*Le Singe et le Léopard.*)

BERTRAND.

Elles pourront ne plaire pas aux maîtresses du logis un peu vieilles, qui ne prennent pas plaisir à voir écraser leurs fauteuils ; mais pour les jeunes personnes, elles ne se sentent pas de joye quand elles voyent un cavalier qui se donne de ces airs là. Mais je viens de voir rentrer votre tailleur qui vous apporte vostre habit, prenez bien garde que les manches soient assez longues & qu'elles pendent au dessous du genou. Je ferois au désespoir que quelqu'un vous damaît le pion là-dessus. Songez-y bien, & je me charge de tout le reste.

MERVILLE.

Il faut le laisser faire ; il a peut estre quelques ressources que je ne sçay pas. A tout hazard, allons nous préparer pour le bal le mieux que nous pourrons.

## SCENE II.

LISETTE, MARIANE.

LISETTE.

Sçais-tu bien, ma chère, que nous aurons bal ce soir ?

MARIANE.

Et où ?

LISETTE.

Céans dans la grande salle.

MARIANE.

Ceans un bal ? Oh que mon pere n'a garde de souffrir des violons chez luy !

LISETTE.

Ma bonne Maman le luy a demandé ce matin. Il a dit qu'il le vouloit bien ; qu'il alloit souper en ville, & qu'elle pourroit faire ce qu'il luy plairoit.

MARIANE.

J'en suis bien aise. Et qui est-ce qui donne les violons ?

LISETTE.

C'est ton frère.

MARIANE.

Mon frère ! C'est donc Mademoiselle Valentin qui est la Reine ?

LISETTE.

Faut il demander ? Elle est bien aise : elle aime ton frere & elle croit qu'il l'épousera.

MARIANE.

Et toy, ma chere, tu crois que M. Babinet t'épousera aussy, n'est-il pas vray ?

LISETTE.

Pourquoy non ?

MARIANE.

Cela feroit curieux de voir se marier deux écoliers en droit. O ma pauvre Lisette, ce n'est pas comme cela que font faits ceux qui épousent. Connois-tu bien M. Variqueau ?

LISETTE.

Quoy ! cette grande robe du Palais, qui vient si souvent chez mon oncle, qui ne parle que de procès, qui m'appelle la petite Reine & qui croit bien nous divertir, ma cousine & moy, en nous faisant le conte de Peau d'afne.

MARIANE.

C'est celui-là même. Tu connois bien aussi M. Landin ?

LISETTE.

Je ne connois autre. Oh, quel original ! Il avoit encore un pourpoint l'année passée. Celui-là ne parle que des ventes sur l'hôtel de ville.

MARIANE.

Hé bien, ma pauvre Lifette, voila comme sont faits ceux qui épousent.

LISETTE.

Oh bien, j'aime mieux n'être point mariée que d'avoir un Mary basti comme M. Variqueau, comme M. Landin.

MARIANE.

Tu en voudrois un jeune, bien fait, & bien galant, qui t'aimast de tout son cœur, & que tu aimerois de même !

LISETTE.

Affurément.

MARIANE.

Je voudrois bien aussi en avoir un semblable ; mais, Lifette, on ne nous demande pas notre avis là-dessus

& on nous dit qu'on fçait mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes.

LISETTE.

On ne dit pas vray. Mais nous n'en sommes pas encore là, parlons de nostre bal. J'auray une fontange, il faut voir ! Elle sera de quatre doigts plus haute que celle de la Reine du bal.

MARIANE.

Elle sera donc bien grande ?

LISETTE.

Pas trop : elle n'aura que deux pieds & demy au plus.

MARIANE.

Cela est honneste.

LISETTE.

Madame la Générale en a une deux fois plus haute, mais auffy tout y est : Rouffille, Manille, Fontange, Cullebute, Firmament, Palissade, Jupiter, Mercure, Mars & Vénus<sup>1</sup>.

MARIANE.

Cette fontange luy coûte bien cher.

LISETTE.

Pas tant qu'on croiroit, car elle a un marché à la toife.

1. Voyez dans notre tome I<sup>er</sup>, la dernière scène des *Mots à la mode*, de Boursault. Il serait impossible d'indiquer en détail la signification précise de chacun de ces mots, car les termes variaient souvent à chaque saison. La *cullebute* ou *culbute* était le fond du bonnet ; la *palissade*, un des états de métal qui tenaient en respect les rayons de la passe. On peut consulter l'*Histoire du costume en France* par Quicherat, ch. xxv.



MARIANE.

Ah, ah, cela est bien commode.

LISETTE.

Tout à fait, car on n'a qu'à toiser. Mais j'entens ton pere qui crache. Le voicy qui vient. Adieu, ma chere, jusqu'à ce soir.

## SCENE III.

M. MINET, M. DUCLOS.

M. MINET.

Madame Deschamps, nostre voisine, est venue ce matin me demander ma salle pour faire un bal. Je luy ay dit que je voulois bien. Qu'elle fasse son bal, à la bonne heure ; mais si, sous prétexte de bal, elle pensoit m'amener des violons chez moy, je ne le souffrirois pas, assurément.

M. DUCLOS.

Vous estes, mon frere, un habile homme en fait de procès & de contracts de constitution ; mais vous ne l'estes guère en matière de galanterie, de croire qu'on fasse un bal sans violons.

M. MINET.

Encore une fois, qu'ils fassent leur bal tant qu'il leur plaira ; mais il n'entrera point de violons chez moy, assurément.

M. DUCLOS.

Il faudra bien qu'il en entre.

M. MINET.

Il n'y en entrera point, vous dis-je, & je vay tout à l'heure retirer ma parole.

M. DUCLOS.

Ha! ne bougez, mon frère, Madame Deschamps n'est pas chez elle. Elle a envoyé dans tout le voisinage & chez toutes ses amies pour les prier du bal pour ce soir; ce feroit une belle chose d'aller contremander tout ce monde, parce, diroit-on, que M. Minet veut bien qu'on donne le bal chez luy, mais non pas qu'il y ait des violons : nous nous ferions moquer de nous. Il faut vous y résoudre, & de plus à ne rentrer chez vous qu'à trois heures après minuit.

M. MINET.

Pourquoy à trois heures après minuit?

M. DUCLOS.

C'est que le bal ne finira pas de meilleure heure & que, tant qu'il durera, on ne vous laissera pas entrer.

M. MINET.

Et qui m'empeschera d'entrer dans ma maison quand je voudray?

M. DUCLOS.

Un Suisse, ou un homme façon de Suisse.

M. MINET.

Je voudrois bien voir qu'on me refusast la porte de mon logis!

M. DUCLOS.

On ne laisse point entrer au bal des gens faits

comme nous. Il y auroit pourtant un moyen de vous faire entrer, qui seroit de vous habiller en masque, car les masques entreront.

M. MINET.

Voila qui est admirable, qu'il faille que je m'habille en masque pour entrer dans ma maison. Je vous déclare que j'y entrerai & que je ne m'habillerai point en masque.

M. DUCLOS.

Et moi, je vous déclare que vous n'y entrerez pas.

M. MINET.

J'y entrerai, vous dis-je, malgré vous & malgré vos dents.

M. DUCLOS.

Il ne faut point vous fâcher, mon frere ; je veux fort bien que vous entriez, mais le Suisse ne le voudra pas.

M. MINET.

Je luy feray bien vouloir, laissez moy faire.

M. DUCLOS.

Au nom de Dieu, ne vous allez point battre contre ce Suisse. Je vous feray préparer chez moy un bon lit bien bafiné, & nous laisserons aller le bal comme il luy plaira.

M. MINET.

Il y a quarante ans que je n'ay découché de chez moy, & ces perronnelles avec leur bal m'envoyeront coucher en ville ? J'en suis d'avis !

M. DUCLOS.

Voilà un grand malheur ! Ne devez vous pas être bien aise de faire plaisir à votre voisinage & de voir que la jeunesse se réjouit ?

M. MINET.

Cela est fort à propos, & nous sommes bien dans le temps de se réjouir !

M. DUCLOS.

Et pourquoi, mon frere ? Ne sommes nous pas dans le temps du carnaval ?

M. MINET.

Qu'est-ce que cela veut dire, le temps du carnaval ? Nous sommes dans le temps de tout craindre & de nous tenir clos & couverts. Voila-t-il pas encore notre neveu, le fils de notre sœur Moreau, qui m'est venu dire cette après-disnée qu'on luy parloit de mariage ?

M. DUCLOS.

He bien, mon frere ?

M. MINET.

Je l'ay bien renvoyé. Nous sommes bien dans le temps de songer à des mariages !

M. DUCLOS.

Non pas ny vous ny moy, qui avons soixante ans passez ; mais pour mon Neveu qui n'en a que vingt-cinq, je trouve qu'il est fort dans le temps de songer au mariage.

M. MINET.

Croyez-moy, mon frere, le temps où nous sommes n'est bon ny pour luy ny pour nous.

M. DUCLOS.

Je le veux bien, puisque vous le voulez ; mais croyez-vous qu'après ce temps cy il en vienne un meilleur ?

M. MINET.

Pus !

M. DUCLOS.

Pus, tant qu'il vous plaira ; mais il faut bien que les jeunes gens se marient.

M. MINET.

Diâtes les jeunes fous & les jeunes folles. Sçavez-vous bien qu'à l'heure qu'il est j'ay vingt mille escus d'argent comptant sur les bras, sans sçavoir où en placer le premier fou ? Le sçavez-vous ?

M. DUCLOS.

Voila qui fait dresser les cheveux à la teste.

M. MINET.

Vous goguenardez toujours, mon frere.

M. DUCLOS.

Et vous, mon frere, vous ne faites que vous lamenter.

M. MINET.

J'en ay fujet. Où mettre mon argent ?

M. DUCLOS.

Mariez ma nièce.

M. MINET.

Voilà un bel oiseau ! Dans dix ou douze ans d'icy nous pourrions y fonger. Cependant voilà de l'argent qui ne produit rien. Où le mettre encore une fois ? Chez le Roy, on paye fort exactement tous les quartiers ; cela va le mieux du monde ; mais dans quarante ou cinquante ans d'icy, vous m'en direz des nouvelles.

M. DUCLOS.

Dieu le veuille, mon frere ; mais j'ay bien la mine de garder un profond silence là-dessus en ce temps-là.

M. MINET.

Seriez-vous d'avis de le mettre en rentes sur particuliers ? Si l'on veut ne revoir jamais son argent, se faire des procès & des ennemis, voilà le vray secret. Le monde est si trompeur aujourd'huy ! Vous connoissiez M. Folineau ? Vous luy auriez confié tout votre bien, n'est-il pas vray ?

M. DUCLOS.

Affurément.

M. MINET.

On l'accuse pourtant d'avoir fait de faux contrats, hein ? D'avoir contrefait des signatures : plaist-il ? Il sera pendu. Je ne sçay si je m'explique.

M. DUCLOS.

Vous vous expliquez parfaitement bien.

M. MINET.

C'est pour vous dire que, quand on donne son argent, il y faut regarder à deux fois. Ainfi, mon frere,

tout bien considéré, je suis à plaindre, & très à plaindre. Cependant il ne faut pas laisser d'aller recevoir un remboursement chez M. Goupinet, mon Notaire, & c'est pour cela que je vous ay mandé, par ce qu'on se trompe moins à compter de l'argent quand on est deux. Allons, mon frere, je crains qu'on ne nous attende.

## SCENE IV.

## MERVILLE.

L'embarras où je voy mon pere est bien différent de celui où je me trouve. Il est dans une inquiétude mortelle de se voir beaucoup d'argent comptant & de ne sçavoir où le placer. Et moy, je suis au desespoir de n'en avoir point & d'avoir tant d'endroits où le mettre. Car, sans compter mes dettes, que je voudrois bien acquiter, n'y a-t-il pas la foire, l'Opéra, la comédie, la paume, le billard<sup>1</sup>, & cent autres endroits où je placerois agréablement mon denier ? C'est estre bien ingénieux à se rendre misérable, que de se tourmenter d'avoir trop d'argent comptant, & voilà une forte d'affliction bien incompréhensible ! Mais il me semble que j'ay ouy Bertrand, & c'est ce qui m'a fait descendre. Le voilà justement.

1. La paume, très ancienne, et le billard, relativement récent, étaient d'habitude réunis entre les mains du billardier-paulmier.

## SCENE V.

MERVILLE, BERTRAND.

MERVILLE.

Hé bien, d'où viens-tu ? te voilà bien échauffé.

BERTRAND.

Je viens de bien courir pour votre bal. J'ay fait apporter six beaux lustres, que l'on va pendre dans la salle. J'ay pris chez la Lefèvre deux douzaines de bouteilles de limonade, trois bassins de confitures sèches à la rue des Lombards & un cent de belles oranges de Portugal à la rue de la Coffonnerie<sup>1</sup>.

MERVILLE.

Comment payer cela ? Et comment as-tu trouvé du crédit !

BERTRAND.

J'ay dit que c'étoit pour M. votre pere. Ils m'auroient donné la boutique si je l'avois demandée.

MERVILLE.

Je le croy bien ; mais que deviendrons nous quand ces marchands iront trouver mon pere ? Je ne croy pas que tu n'ayes entrepris de me faire enrager : me

1. « Il y a un grand nombre de confiseurs rue des Lombards... Les épiciers de la rue de la Cossonnerie vendent... des oranges et des citrons de Provence, de la Chine et du Portugal », dit du Pradel dans son *Livre commode des adresses*, contemporain de notre comédie.



voilà dans une belle situation d'esprit pour danser au bal !

BERTRAND.

J'oublois de vous dire que j'ay donné ordre à un petit soupé, qui fera le plus joly du monde : un faisan, deux gelinotes de bois, quatre perdrix, deux becasses, deux pluviers, un oiseau de rivière & douze mauviettes. Voilà vostre plat de rost ; le reste du repas ira à proportion. Cela est honneste pour huit personnes que vous ferez.

MERVILLE.

Qui sont ces huit personnes ?

BERTRAND.

Madame Deschamps & Mademoiselle sa fille, Mademoiselle Valentin & Mademoiselle Mariane, M. Babinet, M. Voltigeant, vous & le gros La Goupillière, le bon amy de Madame Deschamps. J'ay fait venir des liqueurs qui sont enchantées, avec douze bouteilles du meilleur vin de Champagne. Huit bouteilles auroient suffy ; mais le buffet en boira bien quatre, sur ma parole.

MERVILLE.

Mais dis moy, malheureux, qui payera cette dépense ?

BERTRAND.

Ce sera vostre Père & moy qui la payerons. Or ça, point tant de bruit ; j'ay calculé vos dettes, & la dépense de votre bal : tout cela ne va qu'à quinze pistoles au plus. Vous voilà bien embarrassé !

MÉRVILLE.

Quand on n'a pas un sou, quinze pistoles & quinze cens pistoles, n'est-ce pas la même chose ?

BERTRAND.

Nenny vrayment. Parlons raison : si demain matin j'acquitte toutes vos dettes, & que je me trouve encore quinze pistoles entre les mains, pour tirer sur moy dans la rencontre, seray-je un habile homme ?

MÉRVILLE.

Habilissime.

BERTRAND.

Ecoutez donc ce que je vay vous dire. Hier au soir M. votre pere me demanda des nouvelles de vos études, car il me croit un grand personnage. Et, entre nous, je croy que nous sommes luy & moy à deux de jeu en science & en belles lettres. Il étoit de la meilleure humeur du monde; car il estoit venu l'après-dînée un emprunteur au denier sept<sup>1</sup> fort bon & fort solvable. Comment vont les études de mon fils ? me dit-il. Assez bien, luy répondis-je; mais comme un soldat, quelque brave qu'il soit de sa personne, ne peut rien faire s'il n'a des armes, il ne faut pas s'attendre que M. de Merville fasse jamais grand'chose dans la profession d'Avocat où vous le destinez, s'il n'a des livres, & de bons livres. En a-t-il pas ? me dit-il. Voilà de beaux fichus livres, luy repondis-je ; il luy en faut bien d'autres. Il n'est pas, continuay-je,

1. C'est-à-dire s'engageant à payer pour intérêts la septième partie du capital.

que vous n'avez ouy parlé de M. Garenceau, jeune avocat, qui avoit tant de réputation. On crevoit de monde dans la Grande Chambre quand il plaidoit, & il eut trois femmes étouffées un jour qu'il plaidoit contre un impuissant. Hé bien, toute son habileté ne luy venoit que des bons livres que sa mère luy avoit achetez. Il mourut il y aura demain huit jours, & cette bonne mère, qui est inconsolable, cherche à vendre ces Livres pour se faire une pièce d'argent dont elle a besoin. Comme je songe toujours à ce qui peut vous être profitable, ainſy que mon devoir & ma conscience m'y obligent, & que cette dame a de la bonté pour moy, je luy ay dit que vous pourriez peut être vous en accommoder pour M. votre fils. Hélas ! me dit-elle, j'en ferois ravie. Ils me reviennent à près de huit cens francs ; mais comme je ſçay que c'est de l'argent comptant, je les donneroïs pour trente louis d'or. Je les feray porter chez luy, quand il luy plaira, & s'il ne s'en accommode pas, je les feray rapporter céans, fans qu'il luy en couſte rien que la peine de les voir.

MERVILLE.

Qu'ay-je affaire de tout ce long récit ?

BERTRAND.

Donnez-vous patience. Cette proposition mérite d'être écoutée, me dit M. votre pere ; mais il faut prendre un bon libraire, qui en faſſe l'eſtimation : fais apporter demain les livres & prie de ma part M. Bardin<sup>1</sup>

1. Il ſemble que ce nom ſoit formé en imitation de celui du fameux libraire Barbin, chez qui Perrault lui-même a publié pluſieurs de ſes livres.

de venir icy ; il est habile, & homme d'honneur. C'est luy qui me vendit il y a trente ans une paire d'Heures que j'ay encore.

MERVILLE.

Voilà une belle expédition que tu as faite là ! J'ay par ma foy bien affaire de Livres ; c'est bien là ce qui me manque ! Mais, à propos de Livres, qui diable s'est avisé de faire descendre les miens de ma chambre & de les mettre dans cette grande salle ? Est-ce qu'on veut que je donne le bal dans une bibliothèque ?

BERTRAND.

Voilà une chose bien malaïsée à deviner. Il ne voit pas que toute l'histoire que j'ay contée à son père n'est qu'une fable, & que je fais acheter au bonhomme les livres de son fils, comme si c'étoient ceux de M. Garenceau. Je suis seur que ma fourbe réussira & que, si je l'avois entrepris, je vendrois encore au bonhomme les mesmes livres dans quinze jours d'icy. Il lui suffit qu'il croye trouver bon marché : c'est un piège où on ne manquera jamais de le faire tomber quand on voudra. Mais je l'entens ; allez-vous en, & me laissez icy.

## SCENE VI.

M. MINET, BERTRAND.

M. MINET.

Qu'est-ce que je viens de voir dans cette salle ? Sont-ce les Livres de feu M. Garenceau !

BERTRAND.

Ouy, Monsieur; on ne fait que de les apporter.

M. MINET.

Il me semble qu'il n'y en a guère pour le prix qu'on en demande.

BERTRAND.

Il y en a une quantité honneste; mais vous sçavez, Monsieur, que c'est particulièrement à la qualité qu'il faut s'attacher en fait de Livres. Voilà M. Bardin qui vient tout à propos.

## SCENE VII.

M. MINET, M. BARDIN, BERTRAND.

M. MINET.

Donne-moy un siège, Bertrand, que je m'assëye. Monsieur Bardin, c'est pour estimer cette tablette de livres, qu'on me propose d'acheter pour mon fils, que je vous donne la peine de venir. Je vous diray franchement qu'il n'y a que le bon marché qui puisse m'en faire envie.

BERTRAND.

En voicy le mémoire, qu'on m'a donné avec les livres.

M. BARDIN.

Voilà qui est le mieux du monde: cela nous épargnera la peine de les ôter & de les remettre.

(Il lit.)

Mémoire des Livres de M. Garenceau. Traité où l'on examine pourquoy toutes les bonnes femmes ont les ongles yelus.

M. MINET.

Est-ce qu'il y a des femmes qui ont du poil aux ongles? Voilà qui est curieux. Feuë ma femme les avoit fort liffes.

M. BARDIN, *continuant à lire.*

Histoire veritable d'un monstre né à Paris, moitié femme & moitié fontange<sup>1</sup>.

Discours sur les anciens.

M. MINET.

Qu'est-ce que ce Discours sur les Anciens?

M. BARDIN.

C'est un discours qui fait voir que les Anciens font bien d'autres gens que les Modernes.

M. MINET.

Qui en doute? C'estoient veritablement de grands hommes. J'ay ouy dire qu'ils mangeoient la moitié moins que nous & qu'ils faisoient valoir leur argent au denier quatre. Nous ne sommes aujourd'huy que des miserables en comparaison de ces grands personnages<sup>2</sup>.

M. BARDIN.

Il feroit long, monsieur, d'examiner tous ces livres

1. Les fontanges avoient pris de telles dimensions qu'il avoit fallu hausser les portes pour leur livrer passage et que quelques-unes s'élevaient au-dessus de la tête presque de la hauteur du corps.

2. Avons-nous besoin de rappeler, pour expliquer cette raillerie, que Perrault était le grand champion des modernes?

l'un après l'autre; mais, à vue de país, je vous diray que si je les avois dans ma boutique, ils n'en fortiroient pas pour huit cens francs. Si l'on vous les donne pour six cens, c'est un marché donné.

M. MINET.

On me les laisse pour trente Louis d'or.

M. BARDIN.

Trente Louis d'or ? J'en donne cinquante tout à l'heure.

M. MINET.

Voilà qui est donc bien. Tiens, Bertrand, voilà les trente Louis d'or; porte-les incessamment à madame Garenceau, & luy fais mes baise-mains. Monsieur Bardin, je vous suis bien obligé de la peine que vous avez prise. Je ne manqueray pas d'aller chez vous vous en rendre graces & m'acquiter de mon devoir.

M. BARDIN.

Je suis, monsieur, toujours à vostre service, quand il vous plaira m'honorer de vos commandemens.

BERTRAND.

C'est un compere que ce M. Bardin. Il a bien vendu d'autres livres que des paires d'Heures & des brevaires. Il en débite de bien gaillards : on m'a dit qu'il imprimoit le *Bussi Ecclesiastique*<sup>1</sup>.

2. Du Pradel, dans son édition de 1691, après avoir énuméré les principaux ouvrages que vend Barbin, ajoute : ... « Et beaucoup de livres galans. » Le *Bussi ecclésiastique* est une allusion à ce livre en forme d'Heures, avec portraits de maris célèbres par leurs infortunes conjugales, qui avait été composé par Bussy-Rabutin. Boileau en a parlé

M. MINET.

Donne tous ces livres-là à mon fils : dis-luy bien qu'il ne s'avise pas de m'aller lire tout cela en quinze jours.

## SCENE VIII.

MERVILLE, BERTRAND.

BERTRAND, *en montrant les trente louis d'or.*

Hé bien, ne voila-t-il pas de quoy payer ses dettes & de quoy faire le garçon ?

MERVILLE.

Oüy. Mais comment apelles-tu cette galanterie ?

BERTRAND.

Vous l'appellerez comme il vous plaira ; mais je ne vous rendray jamais un si grand service, ny à M. vostre pere. Sans moy, vous estiez perdus de réputation l'un & l'autre, au lieu qu'on va dire presentement : M. Minet est ferré, à la vérité ; mais dans l'occasion, il fait les choses honnestement. Son fils ? C'est un galant homme qui se démelle fort bien de tout & qui sçaura bien user des grands biens que luy laissera M. son pere. Croyez-moi, vous en vaudrez mieux escu que vous ne valiez maille.

dans un vers de sa 8<sup>e</sup> satire, et on peut voir là-dessus la note de Brossette. Le mot de Bertrand pourrait être d'ailleurs simplement une allusion à l'*Histoire amoureuse des Gaules*.



SCENE IX.

MERVILLE, BERTRAND, MARIANE,  
LISETTE, LA GOUPILLIERE.

LISETTE, *en avançant la teste sur le théâtre.*

Est-il forty ?

BERTRAND.

Oüy, oüy, vous n'avez qu'à entrer. Voila des fontanges, morbleu, voila des fontanges !

MERVILLE.

Elles sont admirables. Ce sont de vraies fontanges pour un jour de bataille.

BERTRAND.

Je les croy de la couvée de Mars, car elles sont de la grande engeance.

LA GOUPILLIERE.

Vous aurez, monsieur, bien de l'honneur à tout cecy : la salle est admirablement bien parée, & je viens de voir les aprests d'un souper qui promet beaucoup.

MERVILLE.

Allons le manger tel qu'il est, le plus tost que nous

pourrons, car il faut être de bonne heure dans la salle pour recevoir la compagnie.

BERTRAND.

Vous pouvez, messieurs & mesdames, aller souper quand il vous plaira : nous allons boire à votre santé.

FIN.

XII

JOBÉ



LE BATTEAU DE BOUILLE



*J. Jobé n'a son nom dans aucun dictionnaire biographique, pas même dans la Biographie normande, de M. Th. Le Breton, et les renseignements qu'on possède sur lui se réduisent aux titres de ses ouvrages, qui ne sont pas nombreux. Outre la pièce que nous reproduisons, il n'existe sous son nom qu'une traduction des odes d'Horace (Horace, 1<sup>re</sup> partie, Rouen, Veuve d'Antoine Maurry, 1686, in-12), qui n'est pas à la Bibliothèque nationale. Il vécut sans doute relégué toute sa vie dans la ville où ses deux ouvrages ont paru. C'est un Normand pur-sang, qui se trahit, ou plutôt qui s'étale à chaque page de sa comédie et que dénoncent moins encore le cadre et le sujet, que les idiotismes, les allusions locales, la saveur de terroir dont elle est remplie.*

*Il paraît avoir existé deux formes du Bateau de Bouille, l'une en prose, l'autre en vers, mais toutes deux sans date; la première, en outre, sans nom de ville, ni*

*d'imprimeur. Celle-ci a été décrite par La Vallière dans sa Bibliothèque du Théâtre-Français ; il ajoute qu'elle est dédiée à la marquise de Bonneval. La seconde, dédiée au marquis (J.-B. Besongne, in-12), se trouve décrite dans tous les ouvrages spéciaux. C'est la seule que nous connaissions, et nous pouvons ajouter, la seule que l'on connaisse aujourd'hui. M. Ed. Frère n'enregistre l'autre dans sa Bibliographie normande que d'après La Vallière. Malgré la précision des renseignements que donne ce dernier, et qui semblent indiquer nettement qu'il décrit de visu, on serait tenté de croire à une erreur provenant d'un examen rapide et superficiel, qui aurait fait confondre deux exemplaires, deux éditions, avec deux formes différentes de la pièce. Mais comment accuser d'une telle bétise l'exact, le consciencieux, le savant rédacteur de la Bibliothèque du Théâtre-Français ? Quoi qu'il en soit, je ne sache pas qu'on ait revu depuis lors cette pièce en prose, qui aurait été évidemment la première forme du Bateau de Bouille.*

*La pièce en vers est devenue elle-même rarissime. La Bibliothèque de l'Arsenal en possède un exemplaire, sur lequel a été prise notre copie. Celui de la Bibliothèque nationale a disparu, et nous en avons vainement demandé la communication. L'exemplaire que possédait M. de Soleinnes, et qui a figuré ensuite dans le catalogue Lechevallier, avait son titre refait à la main : c'est celui qui a servi à la réimpression page pour page donnée en 1867 par la Société des bibliophiles normands, et tirée à petit nombre, avec le nom de chaque souscripteur imprimé sur la première page (Rouen, imprimerie de Henri Boissel).*

*Après Paris, Rouen était déjà au XVII<sup>e</sup> siècle l'une des*

villes de France les plus célèbres par ses productions et ses représentations dramatiques; on sait qu'elle a tenu à honneur de garder cette tradition. C'est la patrie des deux Corneille, Molière y joua. Chapuzeau nous apprend que les troupes de Paris, spécialement celle du Marais, aussitôt que le succès venait à chômer dans la capitale, gagnaient la province, en commençant toujours par Rouen. Nous avons un certain nombre de pièces du XVII<sup>e</sup> siècle qui ont été représentées et imprimées dans cette ville. On y publiait encore plus de farces.

Quelle est la date du Bateau de Bouille? Tous les bibliographes dramatiques ont commis à ce sujet une grosse erreur, qu'ils répètent consciencieusement les uns après les autres. La Vallière classe la pièce en prose vers 1655, et l'autre vers 1660. M. Ed. Frère adopte ces dates dans sa Bibliographie normande, et aussi le Catalogue Soleinnes, comme on le voit par les commentaires du rédacteur. Elles avaient été déterminées très légèrement d'après un passage de la scène 20, où il est parlé de la Cléopâtre comme d'un roman nouveau. Il suffit de se reporter à l'endroit pour voir que cette assertion a été mise par l'auteur dans la bouche d'une lectrice ignorante dont il veut se moquer, et qu'elle est relevée non pas une fois, mais deux fois par un autre personnage. Et de même qu'on avait mal lu la scène 20, on n'avait pas lu la scène 17, où l'énumération des campagnes de Tue-tout reporte formellement la date de l'ouvrage à l'an 1691 pour le moins, ou plutôt à 1692. Cette énumération a beau être fantastique et faite par un matamore, il est trop clair qu'il ne pouvait deviner à l'avance les sièges et les batailles auxquels il se vante d'avoir assisté. Seul

*M. Ed. Méry, qui a écrit la notice pour l'édition de la Société des bibliophiles normands, ne s'y est pas trompé; encore recule-t-il insuffisamment la date de la pièce, en adoptant l'année 1690 : la prise de Carmagnole qui s'y trouve mentionnée est de 1691. Je croirais même volontiers que la pièce a été composée à l'occasion de la réorganisation définitive du service des bateaux de Bouille, par un règlement de 1693<sup>1</sup>.*

*Cette rectification de date a pour conséquence, il faut bien le reconnaître, d'enlever à la pièce une partie de l'intérêt qu'on lui avait attribué. En voyant figurer le procureur Rollet parmi les personnages, des imaginations trop vives en avaient aussitôt conclu que c'était l'original du vers fameux de Boileau. Combien n'était-il pas curieux de retrouver ici la première épreuve du fripon immortalisé par le satirique et de le surprendre, pour ainsi dire, en flagrant délit, jouant un tour de sa façon! Le plaisir de cette découverte était assurément pour quelque chose dans la facilité avec laquelle on adoptait la date de 1655 ou 1660 pour le Bateau de Bouille, ou du moins il détournait de contrôler celle-ci trop sévèrement, de peur de faire évanouir le fantôme d'une si piquante rencontre.*

*Après avoir signalé ce premier point, le catalogue Solesinnes ajoute : « Il y a en outre dans cette pièce, pleine de détails de mœurs normandes, un fougueux plaideur nommé Processif, qui a probablement donné à Racine l'idée des Plaideurs et du personnage de Chicaneau. » Ce seraient là bien des bonheurs et bien des mérites pour*

1. Voy. *Revue de Normandie*, 1869, p. 484.



la petite comédie de Jobé; mais, hélas! l'original du Chicaneau de Racine disparaît comme l'original du Rollet de Boileau, avec la date fantastique assignée d'abord au Bateau de Bouille.

Rollet ou Rolet semble bien avoir été un personnage réel, que le satirique, coutumier de pareilles personnalités, cloua tout vif dans ses vers, non toutefois sans atténuer sa hardiesse, dans la deuxième édition, par une note où il le désignait comme un hôtelier du pays blaisois. Brossette a retracé son histoire dans son commentaire sur la première satire. On sait qu'il avait une si détestable réputation au Palais, où il ne se faisait pas faute d'occuper sous main pour les deux parties adverses, qu'on l'y appelait l'âme damnée et que Lamoignon, pour désigner un fripon insigne, disait : « C'est un Rolet », ce qui pourrait bien être la véritable origine du vers de Boileau. On le rencontre plusieurs fois, dans les pièces recueillies par M. Campardon, poursuivant contre le jeune Baron, puis contre Molière et sa veuve, le payement d'une créance du comédien Filandre. Mais il faut renoncer à en chercher le type dans la pièce de Jobé : c'est tout simplement celui-ci, au contraire, qui a pris à Boileau, pour incarner son procureur fripon, un nom déjà passé en proverbe. S'il est vrai, comme le dit Brossette, que, dans une première édition de la satire de Boileau faite à Rouen en 1665, on ait mis un autre nom à la place de celui de Rolet, peut-être parce que Rolet était natif du pays de la chicane, ce scrupule n'existait plus en 1692. De même, les Plaideurs étant de 1668, s'il y avait filiation entre les pièces et les personnages, ce serait des Plaideurs au Bateau de Bouille et de Chicaneau à Processif. Mais,

comme on le verra en note, l'affaire racontée par ce dernier et qui suggère aussitôt un rapprochement avec le personnage de Racine est un procès local dont le souvenir vivait toujours dans le pays.

Que reste-t-il donc au Bateau de Bouille ? D'abord son extrême rareté. Puis la curiosité de certains détails. C'est une pièce épisodique, sans mérite littéraire, il est vrai, mais vive, réaliste, amusante, où se peint au naturel un tableau des mœurs normandes vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, où la classe bourgeoise et la classe populaire sont mises en scène dans toute la vérité de leur mouvement quotidien et de leur langage ordinaire. Le cadre choisi par l'auteur ajoute encore à ce caractère de réalité. Un comédien du Marais, Chevalier, avait composé en 1662 l'*Intrigue des carosses* à cinq sols, en prenant pour théâtre ou pour pivot de l'action les omnibus alors tout récemment inventés ; Jobé a fait quelque chose d'analogue, en substituant au véhicule parisien le bateau faisant le service entre Rouen et la Bouille.

Le bateau de Bouille, chanté par Grisel dans son poème latin des *Fastes de Rouen* et par Ferrand dans sa *Muse normande*, avait presque la célébrité du fameux coche d'Auxerre.

« La Bouille dit le Dictionnaire géographique de Th. Corneille, dont le renseignement se rapporte à l'an 1702, bourg de Normandie fort connu à cause qu'il est le passage pour aller de Rouen dans les diocèses de Lisieux, de Seëz, d'Avranches, de Coutances et de Bayeux, est situé sur la Seine, à cinq lieues de Rouen, proche de Mauny, et à deux de Bourgtheroulde et de Bourga-chard. On trouve à la Bouille de grands bateaux cou-

verts, qui en partent tous les jours trois fois pour Rouen et qui en reviennent le même jour. On y trouve aussi des chevaux de trait pour le Pont-Audemer, qui n'en est éloigné que de sept lieues, et pour plusieurs autres routes. » Ces chevaux sont les mazettes dont il est question dans la pièce. Le trajet durait quatre heures, au pas de deux chevaux sur les chemins de halage. Le pont était habituellement encombré de caisses à volailles, de peaux, de paniers de légumes et de fruits, de paquets et marchandises de toute sorte, de pourceaux et de bestiaux au milieu desquels les passagers se démêlaient comme ils pouvaient. A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, on ne faisait payer qu'un sol par personne et le règlement de 1693 défendait de prendre plus de deux sols, en accordant la franchise pour les paquets qui ne dépassaient point douze livres.

On trouvera sur ce service, déjà établi « de toute ancienneté » vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et qui avait pris un développement considérable depuis 1665, tous les renseignements qu'on pourra souhaiter dans la notice de l'édition donnée par la Société des bibliophiles normands et dans l'article déjà cité de la Revue de Normandie. Leur intérêt est purement local, et nous n'avons pas à les reproduire ici.

Nous avons réimprimé l'édition originale telle quelle, nous bornant à rectifier la ponctuation, qui, suivant l'usage, est extrêmement défectueuse.



# LE BATTEAU DE BOUILLE

COMEDIE<sup>1</sup>

---

A

MESSIRE GUY DUVAL,

CHEVALIER, MARQUIS DE BONNEVAL,

SEIGNEUR DE LA HOUBLONNIÈRE,

CONDÉ, MOULINEAUX, ETC., CONSEILLER EN LA COUR<sup>2</sup>

MONSIEUR,

La crainte que j'ay que ce petit Ouvrage ne soit pas de votre goût m'a fait différer longtemps à vous l'offrir, mais le desir que j'ay d'avoir quelque part dans l'estime dont vous honorez mon Pere l'a enfin emporté par dessus toutes les raisons qui sembloient me devoir empêcher de vous le présenter. Je crois, Monsieur, que vous aurez assez de bonté pour me pardonner la confiance que j'y ay, & que vous ne refuserez pas l'honneur de vostre protection à tant de personnes dont ce Bateau est remply. Pour vous y engager d'autant plus fortement, je ne parleray icy ny de vos vertus, ny de

1. A Rouen, chez Jean-Baptiste Besongne, rue Écuyère, au Soleil Royal. — Avec permission.

2. Il était conseiller depuis 1678 et fut nommé président en 1700, comme l'avait été son père, mort depuis 1674.

cette assiduité avec laquelle vous vous disposez à remplir un jour glorieusement le Tribunal de Justice, sur lequel Monsieur votre Père rendoit autant d'oracles qu'il prononçoit d'arrests. C'est me faire beaucoup de violence, que de ne mettre pas dans leur jour ces belles qualitez qui vous rendent également cher & recommandable aux personnes qui ont l'honneur de vous approcher. Mais aussi j'espère que cette violence que je me fais vous obligera à ne regarder cette bagatelle que comme un effet de mon zèle, & de l'envie que j'ay d'estre à jamais, Monsieur,

Vostre très humble & très obéissant serviteur,

J. JOBÉ.

# LE BATTEAU DE BOUILLE

COMEDIE

---

## ACTEURS :

MADAME FINOT.  
ELISE, fille de Madame Finot.  
CLORIS.  
MADAME PLAIDENCOURT.  
COLETTE.  
CLAUDINE, fille de Colette.  
SYLVIE.  
CLITANDRE, amant de Cloris.  
MADAME DE VIRE.  
MONSIEUR DE VIRE.  
LE MARQUIS D'HABIT RAS.  
BOUILLET, maître du Batteau.  
ROLLET, procureur.  
GAZET.  
CROCQUET, fergeant.  
TUETOUT.  
TERRIBLET.  
CRISPIN, valet de Terriblet.  
VALERE, amant d'Élise.  
MONSIEUR PROCESSIF.  
DUPABLE.  
TIRESOU, filou.  
GASCON.  
GROS-JACQUES, villageois.  
QUATRE BATTELIERS.  
DEUX LAQUAIS DU MARQUIS.

*La scène est sur le Port de Rouën, proche la porte Saint-Éloy.*

---

## ACTE I.

## SCENE PREMIERE.

COLETTE, CLAUDINE.

COLETTE.

Adieu, ma fille, adieu : tiens toy toujours bien sage,  
Sois bien fidèle.

CLAUDINE.

Hélas ! je n'ay pas le courage  
De vous pouvoir jamais dire adieu.

COLETTE.

Mais fur tout

Ecoute, à cajoler ne va pas prendre gout.  
Les gens font bien plus fins dedans ces grandes villes  
Qu'ils ne font au Village ; avec leurs voix civiles  
Ils vous viennent d'abord faire leurs complimens,  
Ils vous prennent les mains, vous font de grands sermens  
Qu'ils n'ont que pour vous seule une amitié très forte,  
Et tel jure souvent que le malin l'emporte  
Qui, lorsque d'une fille il a volé l'honneur,  
S'en mocque par après.



CLAUDINE.

Oh ! vraiment pour ma sœur,  
Passe ; mais quant à moy, je ne suis pas si fotte !  
A m'en conter vraiment que quelque homme se frotte,  
Il verra de quel air je le rembarreray !

COLETTE.

Adieu, ma fille, adieu.

CLAUDINE.

Que j'ay le cœur outré !  
Ma pauvre mere, hélas ! faut-il que je vous quitte ?  
Mais le Batteau, je crois, ne s'en va pas si vite ;  
Je vas rester icy jusques à son départ.

COLETTE.

Non, quand il partira peut être il sera tard.  
Retourne à ton logis, ma fille, car ton Maître  
Contre toy se mettroit en colère peut-être.

CLAUDINE.

Je ne resteray donc point icy plus longtems.  
Adieu.

## SCENE II.

COLETTE, CROCQUET.

CROCQUET.

Comment, morbleu, deux heures que j'attens,  
Et le Batteau n'est point encor party ! J'enrage.

Que la peste soit fait de tout le battelage !  
 C'est se moquer des gens, & si l'on faisoit bien,  
 Afin d'apprendre à vivre au Battelier de chien,  
 Morbleu, l'on le mettroit à quelque bonne amende.  
 Voyez donc à quelle heure il faut que l'on attende !  
 Il doit partir à fix, il en est bientôt sept :  
 Déjà l'on devroit être au delà de Croiffet<sup>1</sup>.  
 Pour le faire enrager, morbleu, j'aurois courage  
 D'aller quelque part prendre un cheval de louage,  
 Et là de le laisser avecque son Batteau  
 Aller la teste au fonds, & se noyer dans l'eau.

## SCENE III.

COLETTE, CROCQUET,  
 BOUILLET, *Paviron sur l'épaulé.*

BOUILLET.

Combien font-ils icy qui n'ont point mangé soupe ?  
 Deux tout en gros : comment quelle diable de troupe !  
 Oh ! voilà pour me faire aller en carosse, oüy !  
 Nous avons tout loisir de boire.

CROCQUET.

Mon amy,  
 Dis moy de grace, es-tu de ce batteau le maître ?

<sup>1</sup>. Village sur la rive droite de la Seine, au tiers du chemin, en venant de Rouen.

BOUILLET.

On me le fait accroire.

CROCQUET.

Hé comment, maudit traître,  
Ne devrions nous pas être déjà partis ?

BOUILLET.

Comment dis-tu cela ? Songe à ce que tu dis :  
Si tu me fais te prendre avec ta grande latte,  
Comme diable je vas te rafraîchir la ratte !  
Va, va, si tu me crois, sans te mettre en courroux,  
Tu t'en retourneras boire encore deux coups ;  
Aussi bien te voila tout pâle & tout blasphème.  
Va, va-t'en boire un coup ; j'en vas faire de même.

CROCQUET.

Quoy, morbleu ! qu'un coquin, des coquins le plus grand,  
Me chante pouille au nez, morbleu non ! Un fergeant  
Me va bientôt vanger de cet affront insigne.  
Allons, allons quérir mon compère la Vigne.  
Sçais-tu bien qui je suis ?

BOUILLET.

Qui vous êtes ? ma foy,  
Non. Si Dieu vous connoît aussi peu comme moy,  
Vous courez grand hazard.

CROCQUET.

Je suis fergeant à masse.

BOUILLET.

Hé bien, dans mon Batteau vous pouvez prendre place.

CROCQUET.

Morbleu ! m'avoir traité ! Tu n'es qu'un impudent.

BOUILLET.

Et testigué, Monsieur, fuffiez-vous Président,  
Est-ce que pour deux fols?...

CROCQUET.

Comment ! Me chanter pouille

BOUILLET.

Qu'on gagne à vous porter d'icy jufqu'à la Boüille,  
Cinq lieuës de chemin...

CROCQUET.

Il est de mon honneur  
De m'en venger ; allons.

BOUILLET.

C'est de quoy j'ay grand peur.

#### SCENE IV.

VALÈRE, COLETTE, *affise*, BOUILLET.

• BOUILLET.

Peste, qu'à s'affembler le monde icy demeure !

VALÈRE.

Va-t-on bientôt partir ?

BOUILLET.

Oüy, Monsieur, tout à l'heure.

VALÈRE.

Aussi car il est tard.

BOUILLET.

Je m'en vas avertir

Quelques-uns de mes gens, puis aussitôt partir.

## SCENE V.

VALERE, CROCQUET, COLETTE, *affr.*

VALÈRE.

Mais quoy ! Je ne vois guère encore icy de monde.

CROCQUET.

Infame scélérat, va, le ciel te confonde !

Car pousser un marraut de la façon à bout,

On perdrait son argent & puis ce feroit tout.

VALÈRE.

Qu'avez vous donc, Monsieur ? vous semblez en colère.

CROCQUET.

Ouy, j'ay dedans l'esprit une petite affaire

A quoy je ne devrois toutefois pas songer.

VALÈRE.

Certaine affaire aussi commence à m'affliger :

Je pensois en ce lieu rencontrer une fille

Que je crois qu'on peut dire assurément gentille ;

Je la dois épouser, & nous devons tous deux

Partir dans ce Batteau pour aller à Lyfieux,  
Et je ne la vois point. Vous ne l'auriez pas vüe ?

CROCQUET.

Non.

VALÈRE.

Ny vous, bonne femme, &...

COLETTE.

Non.

VALÈRE.

Cela me tuë.

CROCQUET.

Monfieur, pour diffiper notre commun chagrin,  
Seriez-vous homme à prendre un petit doigt de vin ?

VALÈRE.

Non, Monfieur, je vas voir dans mon fort déplorable  
Si je ne ferois pas affez...

CROCQUET.

Quoy ?

VALÈRE.

Miférable

Pour que l'aimable objet dont je fuis enchanté  
De fon amour pour moy maintenant dégoûté...

CROCQUET.

L'admirable penfée ! Il va voir fa maitrefse.  
Allons, faisons un tour auffi, fi rien ne preffe.

## SCENE VI.

COLETTE, MADAME FINOT, ELISE.

ÉLISE.

Hé bien, me croirez-vous, ma mère, une autre fois ?  
N'avois-je pas raison lorsque je vous disois  
Qu'il n'avoit point pour moy de tendresse sincère,  
Et que, quand ce viendrait à conclure l'affaire  
Il tireroit du long ! Je vous l'avois bien dit,  
Tout ce qu'il en faisoit n'étoit que jeu d'esprit,  
C'étoit afin de voir ce que je pourrois dire,  
Voir si je l'aimerois, & puis après s'en rire.

MADAME FINOT.

Hé la la, doucement, il n'a pas trop manqué  
Et peut être qu'il est quelque part sur le quay ;  
Devant que le Batteau parte, il viendra peut être.

COLETTE.

Madame, vous parlez d'un jeune homme ?

ÉLISE.

Le traître,

Après m'avoir promis de m'épouser !

COLETTE.

Bien fait,

Qui porte à sa cravatte...

MADAME FINOT.

Ouy.

COLETTE.

De large volet<sup>1</sup>.

Il ne fait que fortir.

MADAME FINOT.

Hé bien, voyez, ma fille.

COLETTE.

Il est avec un...

MADAME FINOT.

Qui ?

COLETTE.

Manière de foudrille.

MADAME FINOT.

Où ?

COLETTE.

Chercher, disoit-il, sa maitresse.

MADAME FINOT.

Voyez,

Votre Amant est de vous en peine, &amp; vous criez.

## SCENE VII.

MADAME FINOT, ÉLISE, M. PROCESSION,  
COLETTE.

M. PROCESSION.

Madame, je vous suis serviteur. Hé bien, qu'est-ce ?

1. Un large ruban qui volète au vent.



Va-t-on bientôt partir ? Il est tard : le tems presse  
Et je voudrois déjà, pour passer mon soucy,  
Me voir à plus de deux cens lieues d'icy.

MADAME FINOT.

C'est bien loin que cela.

M. PROCESSION.

Dans l'ennui qui m'accable,  
C'est encore trop prez.

MADAME FINOT.

Cela n'est pas croyable.  
Monfieur, apparemment vous avez des procez :  
Que vous tenez de sacs<sup>1</sup> !

M. PROCESSION.

Si j'en ay !

MADAME FINOT.

Le fuccez ?

M. PROCESSION.

Le fuccez, le fuccez<sup>2</sup> ! Ah, ma chère Madame,  
Ne m'en parlez pas, car le fuccez me fend l'ame.

MADAME FINOT.

C'estoit donc un procez, Monfieur, bien important ?

M. PROCESSION.

Quant à celui de quoy voicy le sac, pas tant,  
Et si ce n'eut esté la longue procédure,  
Et de mon Procureur la prévaricature,

1. Il s'agit des sacs où l'on enferme les pièces d'un procès.

2. Le résultat, l'issue.

J'en aurois été quitte à moins de mille écus ;  
 Mais il m'en coûte trois, s'il ne m'en coûte plus.  
 Jamais on ne peut voir une cause meilleure,  
 Et si<sup>1</sup> je l'ay perduë. Il faudra que j'en meure.  
 Voicy le fait. Un Geay s'en vient faire son nid  
 Au haut d'un grand poirier qui n'étoit pas petit.  
 Je me faisois, Madame, un plaisir incroyable  
 De voir de ma maison, qui n'est pas mal logeable,  
 Ce petit oyfillon, sur tous autres soigneux  
 De pondre, de couver, faire éclore ses œufs.  
 Quand ils furent éclos, ma joye en fut plus grande,  
 Bon ! Voilà justement comme je le demande,  
 Dis-je, voilà de quoy regaler mes amis.  
 De cinq œufs tous éclos sortirent cinq petits,  
 Après que cette mère eust, longtems empeschée,  
 Pris soin à ses petits de porter la bechée  
 Qu'en termes plus communs on appelle appâtel..

ÉLISE.

Ciel ! Qui nous a donné ce causeur éternel ?

## SCENE VIII.

M. PROCESSIF, MADAME FINOT, ÉLISE,  
 CRISPIN.

M. PROCESSIF.

Oh ! oh ! ce n'est pas tout, dis-je, il faut prendre garde

1. Et pourtant.

Que lorsqu'à les lever je diffère & retarde,  
Il ne prit fantaisie à ces petits badins,  
En s'envolant du nid d'échapper de mes mains.  
Allons sans perdre tems : ils ont plume, ils ont ailes,  
Allons les dénicher. Je m'en vas aussitôt ;  
Par sur ma haye à moy je fais vite un grand saut,  
Vas au pied du poirier, place l'échelle, monte.  
Jusqu'icy tout va bien : personne ne m'affronte ;  
Mais quand je fus tout juste au fourcher, j'aperçoi  
Rustaut, maître de l'arbre, accourir droit à moy :  
Qui te fait si hardy de monter à mon arbre ?  
Dit-il. A ce discours, resté froid comme un marbre :  
C'est pour prendre, morbleu, luy dis-je, un nid de geai,  
Qui panche sur mon clos. Il me prend par le pié,  
Me fait du haut en bas faire la capriole,  
Et rompre en tombant presque une moitié d'épaule  
Pour ton droit, si tu veux, je m'en vas, m'a-t-il dit,  
Prendre les cinq petits & te donner le nid ;  
C'est plus qu'il n'appartient à toy.

CRISPIN.

La sage femme

Qui coupa le filet à cet homme...

M. PROCESSION.

Madame.

CRISPIN.

Ne luy déroba pas son argent.

M. PROCESSION.

Quoy ?

CRISPIN.

Quoy? Rien ;

Je ne parle de vous qu'en honneur &amp; qu'en bien.

M. PROCESSION.

De ne parler jamais de moy qu'il vous souvienne.

CRISPIN.

Non, non. Ça, courons dire à mon maître qu'il vienne.

## SCENE IX.

M. PROCESSION, MADAME FINOT, ELISE.

M. PROCESSION.

Nous ferions mieux assis.

MADAME FINOT.

Il est vray.

M. PROCESSION.

Voilà place.

MADAME FINOT.

La, Monsieur, allons donc.

M. PROCESSION.

Hé madame, de grâce...

Quand je vis qu'à mes yeux cet effronté pendart  
Eut des geays malgré moy déployé l'étendart,  
Sur mon cheval je vas aussitôt à Coûtance ;

Là devant le Bailly je forme mon instance  
 En crime, dont le seul Bailly connoist. Rustaut  
 En vicomté sur moy fait juger un défaut.  
 J'appelle au Parlement : on appointe l'affaire ;  
 Notre affaire appointée, on nomme un Commissaire.  
 Le Rapporteur nommé, j'eus le vent que bientôt  
 Mon procez, bon au fond, alloit faire le faut.  
 Je l'évoque au Conseil. Après beaucoup de peines,  
 Le conseil nous renvoye au Parlement de Rennes.  
 Là, les Juges honteux d'estre Juges de Geays,  
 A notre Parlement nous fumes renvoyez.  
 Pour la dernière fois ma cause est donc instruite.  
 Je ne négligeay pas une seule poursuite ;  
 Je fais tout faire : enqueste, appel, production,  
 Grieffs, contrôle, exploits, signification,  
 Mon arrest du Conseil, le sceau, l'exécutoire,  
 Sentence en conséquence, acte interlocutoire<sup>1</sup>.  
 J'avois payé Greffier, Clerc, Avocat, Sergeant,  
 Par tout la bourse ouverte, & par tout de l'argent,  
 Et puis au bout du compte enfin, pour tout potage,  
 Je perds avec dépens ma cause, dont j'enrage.  
 Par notre arrest, Madame, à la fin il est dit  
 Qu'il aura les oyfeaux, & que j'auray le nid<sup>2</sup>,  
 Se peut-il jamais voir injustice plus grande ?

1. Imitation évidente de la tirade de Chicaneau dans les *Plaideurs*, lorsqu'il raconte à la comtesse de Pimbresche sa série de procès contre le propriétaire de l'ânon et de la poule qui ont ravagé son pré.

2. Il paraît que tout ce passage fait allusion à un procès réel et bien typique, qui était resté dans la mémoire populaire, et dont M. Floquet a retrouvé les traces sur les registres du Parlement en l'an 1629 (*Anecdotes normandes*, p. 118). C'est sans doute le même qui a inspiré à D. Fer-rand son *cant ryal* sur « le grand procez venu pour un nid de pic ». (*In-ventaire de la muse normande*, 1655, p. 85.)

MADAME FINOT.

Avec tous les dépens ?

M. PROCESSION.

Quoy donc ? Belle demande !

MADAME FINOT.

Vrayment, cet arrest là n'a guère de raison ;  
Mais vous a-t'on point fait aussi de trahison ?

M. PROCESSION.

Quoy donc ! mon Procureur, rempli de fourberie,  
Agissoit de concert avecque ma partie.

MADAME FINOT.

Comment le nommez-vous ?

M. PROCESSION.

Il s'appelle Rollet.

MADAME FINOT.

Je sçais bien quel il est.

M. PROCESSION.

C'est un fourbe parfait,  
Un fripon achevé : si du ciel adorable  
La bonté pouvoit m'estre à ce point favorable !...

MADAME FINOT.

C'est luy qui pour avoir des clients chaque jour  
Vient en robe & bonnet au Batteau faire un tour. .

M. PROCESSION.

Il est vray, c'est luy même ; avide de pratique,

Il courroit en chercher jusqu'aux côtes d'Afrique.  
Si je le rencontrois à quelque coin de bois,  
Là, devers Moulineaux<sup>1</sup>... Mais quoy ? je l'aperçois,  
C'est le franc scelerat : allons, pour le surprendre,  
Cachons-nous quelque part d'où nous puissions l'entendre.

## SCENE X.

MADAME FINOT, ELISE, ROLLET.

ROLLET.

N'est-il point là quelqu'un qui s'en aille à Bernay ?

MADAME FINOT.

Ouy, Monsieur, si je puis vous y servir, j'y vai.

ROLLET.

Si la civilité pouvoit jamais permettre  
De vous ofer charger d'un petit mot de lettre,  
Je vous aurois, Madame, une obligation  
Que je reconnoitrois dans quelque occasion.

MADAME FINOT.

Monsieur, vous vous mocquez, ce n'est point l'espérance...

ROLLET.

Mais la lettre, Madame, est de grande importance :  
S'il vous plaît, en main propre il faut la rendre.

1. Petit village dans le voisinage duquel subsistent quelques vestiges du château de Robert le Diable, dont il est question un peu plus loin.

MADAME FINOT.

Allez,

Je n'ay garde autrement.

ROLLET.

Madame, c'est assez...

Si je vous puis icy rendre quelque service,  
Je m'appelle Rollet, homme faus artifice,  
Procureur en la Cour.

MADAME FINOT.

Qui ne le connoîtroit !

ROLLET, *redoublant<sup>1</sup> sur ses pas.*

Que dites vous ?

MADAME FINOT.

Moy ? Rien.

## SCENE XI.

M. PROCESSION, MADAME FINOT, ELISE.

M. PROCESSION.

Que le tour est adroit !

Faites moy voir un peu, Madame, à qui ce traître  
Pourroit bien adresser ce petit mot de lettre.

MADAME FINOT.

Tenez.

1. Revenant.



M. PROCESSION, *Il lit.*

« A Monsieur, Monsieur du Beuret, Marchand Bourgeois demeurant à Bernay. »

C'est le Neveu de ma partie : il faut  
Pour rareté du fait que je la lise haut.

« Monsieur,

« Je vous l'avois bien dit, Proceffit (Proceffit, comme si je n'étois pas bien Monsieur pour ce coquin qui a eu près de deux cents francs de mon argent. Je luy feray dire *Monsieur*, malgré qu'il en ait. Allons, Monsieur Proceffit, & non pas Proceffit tout court) a perdu sa cause (hélas ! ouy, à mon grand regret). Il est intervenu arrest qui adjuge les cinq geays en question à Monsieur Rustaut, votre oncle, avec dépens. Cependant la Cour, faisant droit sur la requeste de ma partie, il est dit qu'il demeurera maître du nid, attendu que la branche où il étoit placé étoit pendante sur son fonds d'héritage. On ne peut pas voir un arrest plus juste, & qui fasse mieux voir le plaisir qu'il y a à plaider. Adieu, employez moy toujours & m'envoyez de la pratique. »

Parbleu ! la trahison n'est pas encor si noire  
Que j'ay crû, car enfin, si j'ay bonne mémoire,  
J'en suis quitte à bon compte, & par là j'ay moyen  
De pouvoir en plaidant regagner tout mon bien.  
Je m'en vas tout exprés rester en cette ville,  
Afin de me pourvoir par requeste civile.  
Adieu, madame, adieu.

MADAME FINOT.

Le compliment est beau.

## SCENE XII.

MADAME FINOT, ÉLISE, TERRIBLET,  
CRISPIN, UN GASCON,  
GROS-JACQUES, *un biffac sur l'épaule.*

LE GASCON.

Je ne bois rien ; que diavle, où donc est ce vateau  
De la, comment la... Vouille ? Est-ce icy qu'on s'emvarque ?

GROS-JACQUES.

Oüi, monfieur.

LE GASCON.

Hé, comment, je ne bois pas de varque.

GROS-JACQUES.

Elle est fur la rivière à deux haipets d'icy<sup>1</sup>.

LE GASCON.

Von, von : cela me met un peu hors de foucy,  
Car je vrufle de voir le château redoutavle  
De ce fameux Rovert qu'on apelloit le diavle.

GROS-JACQUES.

Vous aimez donc, monfieur, à voir de beaux chateaux ?

LE GASCON.

Oüi, je ne suis party tout exprès de Vourdeaux  
Qu'afin de benir boir celuy dont je bous parle.

1. A deux portées de voix. *Haipet* ou *hupet* signifie la distance où peut parvenir la voix de celui qui *hupet*, c'est-à-dire de celui qui hèle, qui appelle de loin. (L. Dubois et J. Travers, *Glossaire du patois normand.*)

GROS-JACQUES.

Oh, il est beau aussi ! Des châteaux c'est la parole.  
Vous verrez là, monsieur, un grand tas de cailloux  
Qui servent à loger des renards & des loups.

LE GASCON.

Que veut dire cela, donc, & je bous en prie,  
N'est-ce pas un logis de rare symétrie,  
Un palais magnifique, & les lieux d'alentour ?

GROS-JACQUES.

Oh qu'ouy dea, monsieur : ils sont perçez à jour.

LE GASCON.

C'est un grand agrément, & je trouve la mode  
De vâtir de la forte à présent fort commode.

GROS-JACQUES.

Je vois bien que nous ne nous entr'entendons pas,  
Vous & moy.

LE GASCON.

Pourquoy donc ?

GROS-JACQUES.

Monfieur, c'est qu'il est bas,  
Le château que de voir vous avez tant d'envie.

LE GASCON.

Peste soit des Normands & de la Normandie !

TERRIBLET.

Doucement, s'il vous plaît, dea, monsieur le Gascon,  
Ou je vous apprendrais à changer votre ton.

LE GASCON, *en se retirant.*

Qui m'a donné ce fat<sup>z</sup> cap de Diou ! j'enrage  
Que nous ne sommes pas dans le prochain billage.

### SCENE XIII.

MADAME FINOT, ELISE, M. DE VIRE,  
TERRIBLET, CRISPIN.

CRISPIN.

Je ne sçais où peut estre un certain vieil penart,  
Qui vous eut fait trop rire avec...

TERRIBLET.

Le babillard !

CRISPIN.

Son nid de geai.

TERRIBLET.

Tais-toy.

CRISPIN.

Ses fauts, les caprioles.

TERRIBLET.

Auras-tu bientôt fait avec tes fariboles ?

Mais quoy ! l'on ne part pas ?

CRISPIN.

J'en ay bien du regret.

TERRIBLET

Quelles gens font cela ?

CRISPIN.

Cela ? c'est un ouyvet.

M. DE VIRE.

Et vous, n'êtes-vous point ouyvet, je vous prie?

CRISPIN.

Moy ! non, morbleu ! je suis franc Normand pour la vie.

M. DE VIRE.

Et d'où là franc Normand ? Rouennois, ou Cauchois !

CRISPIN.

Non, morbleu ! franc Normand.

M. DE VIRE.

Normand d'où ?

CRISPIN.

Du Roumois<sup>1</sup>.

M. DE VIRE.

Monfieur le franc Normand ; hé bien sachez de grace  
Ces deux vers que j'appris lorsque j'étois en classe.

Qui tranfit le flaquet  
Dicitur esse Ouyvet<sup>2</sup>.

1. L'une des quatre régions de la haute Normandie dont se composait le diocèse de Rouen, très féconde en blés et en fruits. La Bouille en faisait partie, et on considérait généralement Quillebeuf comme sa capitale.

2. « On appelle ouyvet quiconque passe le Flaquet », c'est-à-dire est au delà de la Seine. *Ouyvet* s'écrit aussi *Houyvet* et *Houivet*. Sur ce sobriquet populaire appliqué aux Bas-Normands et, par extension, à tous les Normands de la rive gauche de la Seine et qui était considéré comme un terme de mépris, on peut consulter le *Blason populaire de la Normandie*, par M. A. Canel (t. 1<sup>er</sup>, p. 19). Nous ne rapporterons pas les diverses explications étymologiques, très variées et peu concluantes, qu'on en a données. La plus vraisemblable nous paraît encore celle du *Dictionnaire étymologique* de Ménage, qui fait dériver le mot d'une lo-

CRISPIN.

Moy, morbleu ! je ferois ouyvet ! Dieu m'en préserve !

M. DE VIRE.

Morbleu ! point tant de bruit. Il n'est qu'un mot qui serve :  
Veux-tu ?

CRISPIN.

Quoy ?

M. DE VIRE.

Quereller ; si cela n'est pas beau,  
Allons, mon petit cœur ; entrons dans le bateau.

## SCENE XIV.

MADAME FINOT, ELISE, TERRIBLET,  
CRISPIN.

TERRIBLET.

Comment, morbleu ! Crispin, tu fais le diable à quatre !

CRISPIN.

Dans l'humeur où j'étois, par la mort, de me battre,  
Vous alliez voir comment je l'allois balotter.

TERRIBLET.

Mais à la fin aussi tu te feras froter.  
Ne trouverons-nous point quelque bonne fortune ?

cution du pays : *Ouyvet*, pour *ouy-voir*. Le terme était même quelquefois généralisé, en Normandie, dans un sens injurieux, en dehors de toute question de localité.

Dans ce même bateau j'en ay trouvé plus d'une,  
Et j'ay plus d'une fois rencontré là dedans  
Des belles avec qui j'ay bien passé mon temps.  
De ces dames c'est là le chemin ordinaire.

CRISPIN.

Des dames du Pont-Neuf<sup>1</sup>.

TERRIBLET.

Mon cher Crispin, qu'y faire?  
De Rouen elles vont se promener à Caen<sup>2</sup>.

CRISPIN.

Est-ce là ce que vous nommez bonne fortune?

TERRIBLET.

Paix, paix : ne difons mot, car j'en vois venir une  
Qui me semble avoir l'air de tout ce que je dis.

## SCENE XV.

MADAME FINOT, ÉLISE, SYLVIE,  
TERRIBLET, CRISPIN.

TERRIBLET.

Je ne sçais à présent ce qu'on dit à Paris.

1. Crispin est un Parisien : il connaît la renommée du Pont Neuf, qui passait pour être le quartier général des dames de petite vertu, et où, comme on s'étonnait de voir le premier président du Harlay saluer la Fillon, qu'il y rencontrait au passage, il répondit : « Elle est ici sur ses terres ; à tout seigneur tout honneur ! » On peut voir dans le *Tracas de Paris*, de Colletet, le chapitre des *Promenades au Pont-Neuf*.

2. Il manque ici un vers.

Vous en venez, madame, avec toute apparence?

CRISPIN.

Oh! oh! elle est muette.

TERRIBLET.

Ou mon discours l'offence.

SYLVIE.

Regardez donc, monsieur, pour qui me prenez-vous?

TERRIBLET.

Pour un objet charmant dont je ressens les coups.

SYLVIE.

En vérité, monsieur, c'est être bien sensible.

TERRIBLET.

A vos attraits, madame, il n'est rien d'impossible.

SYLVIE.

Encor cela me plaît pour un provincial,  
Et je trouve que c'est ne raisonner pas mal.

CRISPIN.

Ny pas mal deviner. — C'en est une sans doute.

TERRIBLET.

Madame, si j'osois vous demander la route...

SYLVIE.

Ma route à moy, Monsieur! C'est à Caen que je vais.

TERRIBLET.

Que mon bonheur est grand, ô ciel, si je vous plais!



J'y vais aussi, madame, & de vous y conduire,  
Si vous le trouvez bon, je brûle & ne respire...

SYLVIE.

On verra tout cela.

CRISPIN.

Pour qui me prenez-vous !  
Ah ! que je hais les gens qui le baillent si doux !

TERRIBLET.

Quelle voye, Madame ?

SYLVIE.

Est-il pas des mazettes ?

CRISPIN.

Des mazettes !

TERRIBLET.

Ah dieux ! en l'état où vous êtes.

SYLVIE.

Est-on si mal ?

TERRIBLET.

A faire une lieue deffus.  
Les meilleurs cavaliers, madame, sont rompus.  
C'est la plus détestable<sup>1</sup> !...

SYLVIE.

O ciel ! que vais-je faire ?

1. Il est question dans *la Muse normande* de D. Ferrand (1630, p. 105) de ces *mazettes* sur lesquelles les voyageurs qui avaient recours aux *Bouillais* continuaient leur voyage et qui n'étaient nullement des animaux de luxe. Il avait été stipulé qu'aucun empêchement ne serait apporté à l'usage de ces mazettes. Voy. aussi notre notice.

TERRIBLET.

Si pour vous agréer & ne pas vous déplaire,  
Madame, par hafard, j'étois affez heureux,  
Mon cheval eft robuste & porte fort bien deux.

SYLVIE.

Ciel, que j'ay de chagrin & que je fuis à plaindre!

TERRIBLET.

Non, madame, avec moy vous n'avez rien à craindre.

CRISPIN.

Comment! ouy, le moyen?

SYLVIE.

Pourquoy fuivre mes pas?

TERRIBLET.

Vous vous mocquez de moy ; je ne vous quitte pas.

CRISPIN.

Allez fi vous voulez ; quant à moy, rien ne preffe.

TERRIBLET.

Tu peux refter.

CRISPIN.

Fort bien. Pouffez bien la tendrefse,  
Allez vous ruiner en tendres fentiments!  
Ah! que les gens font fols depuis qu'ils font amans.

SCENE XVI<sup>1</sup>.

MADAME FINOT, ÉLISE, CRISPIN.

CRISPIN.

Or ça : voyons un peu si j'auray bien l'adresse  
En me divertissant de jouer quelque pièce.  
Le cœur m'en dit; allons, il faut en ce quartier  
Que je jouë à quelqu'un un plat de mon métier.  
Je ne sçais de quel bois je suis fait; mais j'enrage  
Lorsque je ne mets point ma malice en usage.  
Je suis du naturel de Messieurs les fergents  
Et mon plus grand plaisir est d'attraper les gens;  
L'imposture a pour moy des douceurs sans égales,  
Et de pouvoir mentir je me fais des regales<sup>2</sup>.

ÉLISE.

Ma mere, absolument, s'il ne vient, je m'en vas.

MADAME FINOT.

Il va revenir.

ÉLISE.

Non.

CRISPIN.

Écoutez, parlez bas.

1. Numérotée par erreur XVII, dans l'édition originale. Les deux suivantes sont numérotées également à tort XVIII et XIX. Mais le chiffre XIX est répété deux fois. De même plus haut, la scène XI est numérotée X, mais l'erreur est réparée dès celle qui vient après.

2. On écrivait souvent alors *regale* au lieu de *régaler*. (Voy. Richelet et le *Dictionnaire de l'Académie*.) Brécourt a fait une pièce intitulée : la *Régale des cousins de la cousine*, publiée à Francfort en 1674.

ÉLISE.

Regardez donc de quoy monfieur fe met en peine.

CRISPIN.

C'est que je fuis fujet à certaine migraine,  
Et pour peu que l'on parle où je fuis, auffitôt  
J'en fuis repris.

ÉLISE.

Et moy je prétens parler haut.

CRISPIN.

C'est où je l'attendois, & c'est là la manière  
Dont je tire les vers dn nez d'une flannière.

ÉLISE.

M'avoir ainfi manqué de parole !

MADAME FINOT.

Pourquoy ?

ÉLISE.

Un homme qui m'avoit...

MADAME FINOT.

Il va...

ÉLISE.

Donné fa foy.

MADAME FINOT.

Bientôt revenir.

ÉLISE.

Non, c'est une chose faite :  
Je veux m'en retourner.

CRISPIN.

Oh! oh! c'est d'amourette  
Dont il est question; j'entends, j'entends, parbleu :  
Si la corde ne rompt, nous allons voir beau jeu.  
Madame, excusez-moy : comme je viens d'entendre,  
C'est votre amant, icy, que vous venez attendre.

ÉLISE.

Ouy.

CRISPIN.

C'est luy qui m'envoye exprès vous avertir  
Que de plus de trois mois il ne sçauroit partir.

ÉLISE.

Plus de trois mois ! ô ciel, je ne sçaurois plus vivre  
Dans l'affreux desespoir où ce revers me livre.  
Je veux m'en retourner, ou bien je sçauray bien,  
Si l'on ne le veut pas, en trouver le moyen.  
Mais voyez donc, vouloir que j'épousasse un homme  
Qui...

MADAME FINOT.

Mais, s'il vous plaît donc, encor comment se nomme  
Celuy qui vous donna cette commission?

CRISPIN.

Il ne me souvient plus à présent de son nom :  
Je le viens d'oublier. J'ay cent choses en tête.  
Mais c'est un grand jeune homme, assez bien fait, honnête.

ÉLISE.

Ouy, vraiment, fort honnête, hélas!

CRISPIN.

Affurément,

Beau, grand, qui parle bien.

MADAME FINOT.

Voyez pas qu'il vous ment.

CRISPIN.

A peu près de mon air.

ÉLISE.

Pourquoy vouloir qu'il mente ?

MADAME FINOT.

Quel âge a-t-il ?

CRISPIN.

Vingt ans, ce me semble, ou bien trente.

ÉLISE.

Je crois que s'il venoit à présent au Bateau,  
Plutôt que de le voir je me mettrois dans l'eau.

CRISPIN.

A propos, ce monsieur m'a bien dit davantage :  
Comme en ces lieux, dit-il, quelque affaire l'engage,  
Il m'a dit de vous faire icy l'amour pour luy.

ÉLISE.

Le traître ! m'expliquer son amour par autrui !  
Non, pour rien je ne veux rester en cette place.  
Ma mère, je vous prie, allons-nous-en, de grâce.

MADAME FINOT.

Allons, il faut donner quelque chose à l'amour ;

Puisqu'on a le loisir de faire encore un tour,  
Voyons si ce qu'icy cet homme vient de dire  
Ne seroit point jamais un conte fait pour rire.

CRISPIN.

Vous vous en allez donc ? hé ! comment, notre amour,  
Le moyen de le faire ?

MADAME FINOT.

Adieu, jusqu'au retour.

## SCENE XVII.

CRISPIN, GAZET.

GAZET.

Me voilà revenu de mes frayeurs mortelles.  
De grace, aprenez moy, Monsieur, quelques nouvelles.  
Est-ce donc qu'il n'est point de gazette à Roüen ?  
Ah ! vive pour cela notre ville de Caën !  
Morbleu ! chacun sçait mieux ce qu'on fait en la Chine  
Que tout ce qui se passe en bas, dans sa cuisine ;  
Mais encor, après tout, se pourroit-il ?...

CRISPIN.

Tout beau.

GAZET.

Que vous ne sçussiez rien, là, rien qui soit nouveau ?

CRISPIN.

Ouy, l'un de ces matins l'on doit pendre, me semble,  
Un certain Bas-Normand, dit-on, qui vous ressemble.

GAZET.

Oh! monsieur, que ce soit un Normand haut ou bas,  
 Cela ne peut rien faire à la chose. En tout cas,  
 Ne m'apprendrez-vous point ce qu'on dit de la guerre?  
 Vient-il force laron à Rouën d'Angleterre,  
 Force draps de Berry <sup>1</sup>, force clou de Goa?  
 Part-il force vaisseaux d'icy pour Malaca?

CRISPIN.

Berry, Goa, Malaca, que diable veut-il dire  
 Avec son Malaca?

GAZET.

Je ne pretends point rire,  
 C'est le meilleur trafic qu'il soit.

CRISPIN.

Fi! Malaca!

Ce vieil penart, je crois, veut rimer à caca.

## SCENE XVIII.

TUETOUT, GAZET, CRISPIN.

TUETOUT.

Oh, oh, c'est donc icy le bateau de la Bouïlle?  
 Parbleu, j'en suis bien aise.

CRISPIN.

Autre Coquefredoüille <sup>2</sup>.

1. Les draps du Berry étaient alors les plus renommés avec ceux de Sedan, et parmi eux celui qu'on appelait le drap de Meunier, du nom de l'ouvrier qui le fabriquait en Berry.

2. Sot, fat, niais, homme de rien et sans esprit. (*Dictionnaire comique* de Leroux.)



TUETOUT.

Dans les tems que j'étois en garnison à Metz,  
 Qui m'eût dit qu'en ces lieux je me verrois jamais?  
 J'aurôis, ma foy, bien eu de la peine à le croire.  
 N'importe, au ciel de tout il convient rendre gloire.

CRISPIN.

La peste! quel guerrier! Oh! je n'en parle plus;  
 Et voilà, comme on dit, notre reste d'écus <sup>1</sup>.

GAZET.

Monfieur, vous venez donc de la guerre?

TUETOUT.

Sans doute.

Comment appelez-vous l'homme qui nous écoute?

GAZET.

Je ne fçais point son nom.

TUETOUT.

Qui te fait si hardy  
 De venir écouter icy ce que je di?

CRISPIN.

Oh, oh, cet homme icy n'entend pas raillerie.  
 Il ne faut point mentir; je crains la prophétie.  
 Je m'en vais voir un peu ce que mon maître fait,  
 Et s'il n'a pas besoin de moy fondez valet.

1. Expression proverbiale et figurée, prise du change de monnaies. Se disait, suivant Furetière, de quelqu'un qui survient en compagnie et qu'on n'attendait pas. Mais se prenait aussi dans un sens plus général, pour dire : « Voilà qui complète la *somme*, voilà qui achève les choses! Molière a employé cette tournure dans le *Bourgeois gentilhomme* (V, 1).

GAZET.

Qu'est-ce qu'on dit a Metz, monfieur?

TUETOUT.

Pas grande chofe.

Attendez tant foit peu qu'icy je me repofe.

GAZET.

Vous eftes-vous trouvé dans beaucoup de combats?

TUETOUT.

Dans des combats? dans tant, morbleu! que j'en fuis las.

GAZET.

Contez-m'en quelques-uns, fi cela peut vous plaire.

TUETOUT.

Vous les conter! parbleu, l'on auroit fort à faire.

GAZET.

Hé, monfieur, s'il vous plaift.

TUETOUT.

J'ay tant vu de combats

Que de la moitié prefque il ne me fouvient pas.

GAZET.

Mais encor.

TUETOUT.

J'ai tant vu de fieges, d'embuscades,  
De foffez, de remparts, de murs, de paliffades,  
De piques, de mousquets, de fabres, de poignards,  
De tentes, de drapeaux, d'enfeignes, d'étendarts,  
D'armets, de boucliers, de cafques, de cuiraffes,  
De bombes, de pétards, de boêtes, de carcasses,

De gabions, de pals, de lignes, de piquets,  
 De faces, de chemins couverts, de parapets,  
 De corridors, de flancs, d'escarpes, de courtines,  
 De mines, de mineurs, d'évents, de contremines,  
 Que j'aurois fort à faire à vous entretenir  
 Des choses dont le tems me feroit souvenir.

GAZET.

Mais encor contez-moy, monfieur, quelque bataille  
 Où vous ayez été présent.

TUETOUT.

Vaille que vaille,

Ouy dea. Premièrement, je fus devant Orfoy,  
 Enfuite à Saint-Omer <sup>1</sup>, à Grave <sup>2</sup>, à Charleroy <sup>3</sup>,  
 A Nimègue, à Bouchain, à Befançon, à Dole <sup>4</sup>,  
 A Cafal, à Strafbourg, à Lile, à Carmagnole,  
 A Vurts, à Knotzembourg, à Maëftric, à Senef,  
 A Philifbourg, à Sking <sup>5</sup>, en Catalogne. Bref,

1. Saint-Omer fut assiégé par les Français, d'abord inutilement, en 1638, sous le ministère de Richelieu, puis en 1647, sous Mazarin, par Gassion. Enfin Louis XIV força la ville à capituler, après dix-sept jours de tranchée ouverte, le 26 avril 1677. C'est évidemment de ce dernier siège qu'il s'agit, car c'est le seul qui se rapporte aux dates suivantes.

2. Ville forte de Hollande (Brabant septentrional), prise par les Français en 1672.

3. Il s'agit probablement de l'échec du prince d'Orange devant cette ville en 1677.

4. Nimègue fut prise en 1672; Bouchain en 1676; Besançon en 1674; Dôle, la même année.

5. Il serait inutile et fastidieux de reprendre article par article cette énumération pêle-mêle de villes appartenant à l'Italie, à la Flandre, à l'Alsace, à la Hollande, à l'Espagne. Tous ces faits d'armes se rapportent à peu près aux mêmes dates que les précédents. Cependant la prise de Lille remonte à 1667. Pour Carmagnole, je ne connais que la prise de cette ville par Catinat en 1691.

Le Roy, depuis quinze ans, n'a point fait de conquête  
Où je n'aye eu l'honneur de hazarder ma teste.

GAZET.

Cela, fans doute, est beau ; mais nous ferions bien mieux  
Dans le bateau, monsieur, si vous...

TU ET OUT.

Moy, je le veux.

## SCENE XIX.

CLORIS, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Sans résister, Madame, il y faut donc souscrire,  
A cet ordre cruel.

CLORIS.

Je ne puis m'en dédire.

CLITANDRE.

Adieu, Madame, adieu ; partez, puisqu'il le faut.

CLORIS.

Allez, ne craignez pas, je reviendray bientôt.

CLITANDRE.

Si vous ne reveniez...

CLORIS.

J'approuve votre zèle.

CLITANDRE.

Croyez que de ma mort vous auriez la nouvelle.

Mais vous quitter ! ô ciel.

CLORIS.

Il y faut consentir.

CLITANDRE.

Adieu donc.

## SCENE XX.

CLORIS, ELISE, MADAME FINOT.

CLORIS.

Le Bateau, je crois qu'il va partir.

MADAME FINOT.

Je le crois. Quel beau livre est-ce là ?

CLORIS.

*Cléopâtre :*

C'est un Roman nouveau dont je suis idolatre.

MADAME FINOT.

Pour un nouveau Roman il me semble bien gros.

CLORIS.

Il est pourtant nouveau, même & des plus nouveaux.

MADAME FINOT.

Je croyois l'avoir vu du tems que j'étois fille  
Et que je travaillois à du point à l'aiguille.

CLORIS.

O ciel, vous vous trompez, Madame, assurément

Je parlois encor hier à l'auteur du *Romant*.  
 La *Cléopâtre* ancien ! Cela se peut-il dire ?  
 Quand j'y pense, j'ay peine à m'empêcher de rire.

MADAME FINOT.

J'ay donc l'esprit perdu, car je croyois toujours  
 L'avoir lû deux cens fois du tems de mes amours<sup>1</sup>.

## SCENE XXI.

MADAME FINOT, ELISE,  
 MADAME PLAIDENCOURT, CROCQUET.

MADAME PLAIDENCOURT.

Il est bien tard, & j'ay le cœur plus froid que glace  
 De peur de ne pouvoir au Bateau trouver place ;  
 Ce neanmoins je crois que les gens que je voy  
 Viennent pour y trouver à passer comme moy.

CROCQUET.

Allez-vous loin, Madame ?

MADAME PLAIDENCOURT.

Hélas ! Monsieur, sans doute

1. Le roman de *Cléopâtre*, par La Calprenède, a paru de 1647 à 1658, et M<sup>me</sup> Finot, fût elle-même fort vieille, pouvait, en effet, l'avoir lu du temps qu'elle était fille. On a peine à comprendre l'étourderie des bibliographes qui ont pris le mot de Cloris : « C'est un roman nouveau », pour déterminer la date de notre comédie, sans même apercevoir les répliques si claires et répétées qui raillent cette bévne. Il y a encore un vers qui aurait dû les éclairer : « Pour un nouveau roman il me semble bien gros. » La phrase n'a pas de sens, ou elle signifie qu'à l'époque de cette pièce on avait renoncé aux énormes romans de La Calprenède et de M<sup>lle</sup> Scudéry pour les petits romans de M<sup>me</sup> de la Fayette, de Furetière, de Subligny, de Le Noble, etc,

Vous n'avez pas à faire une si longue route.

CROCQUET.

Peut-être.

MADAME PLAIDENCOURT.

Je m'en vais où bien peu de gens vont.

CROCQUET.

De quel quartier encor ?

MADAME PLAIDENCOURT.

Entre Avranché & Domfront.

CROCQUET.

Entre Avranché & Domfront ! Dites-moy, je vous prie,

J'ay parfois entendu certaine raillerie :

J'en ay vu faire un conte, & ne sçais s'il est vray,

Et je serois ravy de m'en voir assuré.

On dit, quand les enfans y sont en certain âge,

Que l'on leur fait payer leur mort, leur mariage,

Parce qu'en ce pays, si tost qu'un homme est grand,

Il court se faire pendre à Paris ou Roüen<sup>1</sup>.

Est-il vray ?

MADAME PLAIDENCOURT.

Je n'ay pas l'honneur de vous connoître ;

Mais si vous en étiez, cela pourroit bien être.

1. Domfront, ville de malheur : pris à midi, pendu à une heure, disait le proverbe.

## SCENE XXII.

MADAME FINOT, ELISE, TIRESOU,  
DUPABLE, CROCQUET.

TIRESOU.

Voilà bien des gens : bon, cela ne va pas mal,  
Et le fort aujourd'huy me feroit bien fatal,  
Si je ne pouvois pas rencontrer quelque dupe.

MADAME FINOT.

Ma fille, comme moy retrouffez votre jupe.

TIRESOU.

Allons, ufons d'adresse, & faisons le manchot,  
Afin de voir icy s'il n'est point quelque sot  
Dont je puisse attraper par hazard quelque plume.  
Mon Dieu, que j'ay de peur d'estre repris du rhume !  
L'importune voiture à passer qu'un Batteau !  
De quelque part qu'on tourne on ne voit que de l'eau ;  
On ne sçauroit que faire, on se lasse, on s'ennuye.  
Pour moy, tant que j'y suis je déteste ma vie.  
Encore si c'étoit qu'en se desennuyant  
Quelqu'un voulût joüer un picquet !

CROCQUET.

Quel marchand !

TIRESOU.

Je ne sçais pas le jeu pourtant, mais il n'importe.  
Pluôt que de rester toujours la bouche morte,  
J'y risquerois de quoy payer le Batelier.



DUPABLE.

Monsieur, je jöüray bien cinq fols.

CROCQUET.

Quel officier !

Parbleu, si cet homme a quelque argent qui luy nuise,  
Il en fera bientost deffait.

## SCENE XXIII.

MADAME FINOT, ELISE, CROCQUET,  
DUPABLE, PASSAGERS.

BOUILLET.

Dieu nous conduise !

Ça, Messieurs, tout le monde est-il prest à partir ?

ÉLISE.

Hélas ! non, juste ciel ! Je n'y puis consentir.

Ma mère, je ne puis m'en aller sans Valère.

BOUILLET.

Venez si vous voulez, je ne m'informe guère...

MADAME FINOT.

Mon pauvre Batelier, attens encore un peu.

BOUILLET.

Ouy dea, je t'en répons !

PASSAGER, *homme.*

Quoy ! Madame, morbleu !

N'est-il pas tems qu'on parte ?

MADAME FINOT.

Hé, monfieur, je vous prie.

PASSAGER, *homme.*

Chanfons ! quelle heure eft-il ?

PASSAGER, *femme.*

Sept heures &amp; demie.

PASSAGER.

Déjà nous devrions être au grand Quevilly.

MADAME FINOT.

Mon pauvre...

BOUILLET.

Je devrois être déjà party ;  
Ne m'etourdiffez point avecque vos fleurettes.

MADAME FINOT.

Mon pauvre batelier !

*Plusieurs paffagers fortant de derrière le théâtre, comme s'ils for-  
toient du bateau, fe mettent à crier.*

PASSAGER, *homme.*

Peste foit les grifettes !

PASSAGER, *femme.*

Ne partirons-nous point ?

PASSAGER, *femme.*

Qui nous a donné là ?...

PASSAGER, *homme.*

Ce vieil tison d'enfer ?

PASSAGER, *femme.*

Cette vieille haha ?

PASSAGER, *femme.*

Vous vous moquez des gens.

PASSAGER, *femme.*

Allez, allez, madame...

PASSAGER, *homme.*

Vous faire promener.

PASSAGER, *femme.*

Voyez donc cette femme !

BOUILLET.

Messieurs, vous n'avez plus que faire de crier ;

Je m'en vas démarer : elle a beau me prier.

Que diantre voulez-vous après tout que j'attende ?

MADAME FINOT.

Un jeune homme.

BOUILLET.

Ouy dea : je ferois en amende.

Venez si vous voulez.

MADAME FINOT.

Mon pauvre batelier,

Je t'en prie.

BOUILLET.

Ouy dea.

MADAME FINOT.

Tant que l'on peut prier.

C'est de l'argent qu'on t'offre à gagner.

BOUILLET.

Zest au diantre !

Si quelqu'un veut entrer dans mon bateau, qu'il entre !  
Sinon, qu'il aille au pluc<sup>1</sup>.

## SCENE XXIV.

MADAME FINOT, ÉLISE,  
LE MARQUIS D'HABIT-RAS, BOUILLET.

LE MARQUIS.

Quand j'y pense, ma foy,  
La voiture est plaisante, & bien digne de moy.  
He, batelier ! tout beau, mon cher, tu vas bien vite.

BOUILLET.

Monfieur, c'est que j'ay hâte.

LE MARQUIS.

Attens, attens ma fuite.  
Apparemment, mon cher, tu ne me connois pas ;  
Sçais tu bien que je suis le marquis d'Habit-Ras ?

BOUILLET.

Ah ! monfieur, écoutez, je vous demande excuse.

LE MARQUIS.

Va, va, cela n'est rien.

1. Mot à mot : qu'il aille à l'épluchure, ou avec les épluchures : « *Pluc*, ce que l'on peut éplucher. On dit aussi *pluquette* pour *épluchure*, *plucoter*, *pluchoter* pour éplucher. » (*Glossaire du patois normand*, par L. Du Bois et J. Travers.)

BOUILLET.

Quelquefois on s'abuse.

PASSAGER, *homme.*

Parle donc, hé, l'amy, dis, sommes-nous partis ?

BOUILLET.

Non, mais nous le ferions sans monsieur le marquis.

PASSAGER.

Vrayment, nous voila bien marquisez !

LE MARQUIS.

Quoy ! Madame ?

Madame Finot, certe ! Il est bon, sur mon ame !

Et comment vous en va ?

PASSAGER, *homme.*

Je viens vous avertir

Que, si vous ne partez, le monde va fortir.

Tous les gens du Bateau font des cris effroyables,

Et les plus patiens pestent comme des diables.

BOUILLET.

Combien vient-il de gens avec vous, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS.

Je n'ay que deux Laquais à présent.

BOUILLET.

Quel Beneft !

Pour deux Paletoquets me faire attendre une heure !

Si je ne vas partir à l'instant, que je meure !

## SCENE XXV.

MADAME FINOT, ELISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. •

Ah ! Madame Finot. Hé bien, l'hymen charmant  
A-t-il joint cette belle à son fidèle amant ?

MADAME FINOT.

Non pas encor, Monsieur, & son impatience  
Luy fait fuir cet amant pour un moment d'absence.

LE MARQUIS.

Il ne faut pas si tost s'emporter de courroux ;  
Loin de vous il s'ennuye encore plus que vous.

MADAME FINOT.

Je vous prie instamment, Monsieur, au cas qu'il vienne,  
De joindre vos raisons, s'il vous plaît, à la mienne,  
Afin de l'obliger à le bien recevoir.

LE MARQUIS.

Allez : ne craignez pas ; j'y feray mon pouvoir.

MADAME FINOT.

Monsieur, je l'aperçois ; remontez luy, de grace,  
Et luy faites goûter ce qu'il faut qu'elle fasse.

LE MARQUIS.

Ouy, Madame Finot, je veux par charité  
Interposer le poids de mon autorité.

## SCENE XXVI.

MADAME FINOT, ELISE, LE MARQUIS,  
VALÈRE, CRISPIN.

LE MARQUIS.

Ne vous foutez pas, vous dis-je, laissez faire.  
Allons, la belle, allons, qu'on embrasse Valère.

ÉLISE.

Moy, Monsieur, l'embrasser ! je l'embrasserois, moy !  
Un perfide, un ingrat, qui me manque de foy !

LE MARQUIS.

Embrassez-vous, vous dis-je.

ÉLISE.

Un méchant infidèle  
Qui veut faire venir une mode nouvelle,  
Et qui, par un mépris tranchant du grand Seigneur,  
Me fait faire l'amour par un ambassadeur !

VALÈRE.

Moy ! Ciel, se peut-il voir imposture plus noire ?

LE MARQUIS.

Oh ! cela n'est pas bien.

VALÈRE.

Monsieur, daignez me croire,  
Abus.

ÉLISE.

Pour le prouver s'il falloit des témoins,  
Monfieur...

CRISPIN.

Nous voilà bien ! le Bateau part au moins,  
Je vous en avertis : ce n'est point raillerie.

## SCENE XXVII.

MADAME FINOT, ELISE, LE MARQUIS,  
VALERE, DEUX LAQUAIS.

LE MARQUIS.

Oh ça, de ce maraut c'étoit la fourberie  
Qui vous avoit broüillez : mettez tout fous le pié,  
Et vous jurez tous deux une entière amitié.

MADAME FINOT.

Ça, pour l'amour de moy, ma fille.

ÉLISE.

Quoy ! ma mère !

LE MARQUIS.

Puisqu'elle ne veut point, voudriez-vous, Valère ?...

VALÈRE.

Moy, Monfieur, je feray tout ce qu'il vous plaira.

LE MARQUIS.

Et vous ?



ÉLISE.

Et moy, Monsieur, que sçais-je ? l'on verra.  
Nous avons tout loisir d'icy jusqu'à la Boüille.

LE MARQUIS.

Il faut que votre haine aille en broüet d'andoüille<sup>1</sup>.

*En parlant à ses Lacquais.*

Vous vous estes, marauts, arrestez bien longtemps !  
Allez, pour nous passer, faire venir des gens.

## SCENE DERNIERE.

MADAME FINOT, ELISE, VALERE,  
LE MARQUIS, DEUX LACQUAIS,  
QUATRE BATELIERS, *tenant chacun une corde d'une main,  
& de l'autre invitant les Passans à entrer dans leur Bateau.*

CASCARET, *batelier.*

Voulez-vous passer l'eau ? Venez dans ma Barquette.

LE MARQUIS.

Non. Le Bateau de Boüille est-il déjà party ?

CASCARET.

Oüy.

BRIFAUT, *batelier.*

Non, il ne l'est pas, Monsieur, il a menty.  
Passez, vous dis-je.

1. « On dit proverbialement qu'une chose s'en est allée en brouet d'andouille, lorsqu'elle est devenue à néant, qu'elle n'a abouti à rien. » (*Dictionnaire de Furetière.*)

LE MARQUIS.

Allons.

BRIFAUT.

Entrez, qu'on vous y mette  
Aga ce finge : il voudroit tout avoir <sup>1</sup>.

CASCARET, *en luy montrant le poing.*

Va, va, je rirons bien devant qu'il foit ce foir.

1. *Sic.* Le vers n'a que dix pieds. *Aga*, vizux mot et populaire, qui vient d'un autre vieux mot : *agardez*, pour dire : *regardez*, *voyez un peu*. (Furetière.) Brécourt l'a employé dans sa *Noce de village* (1666).

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME SECOND

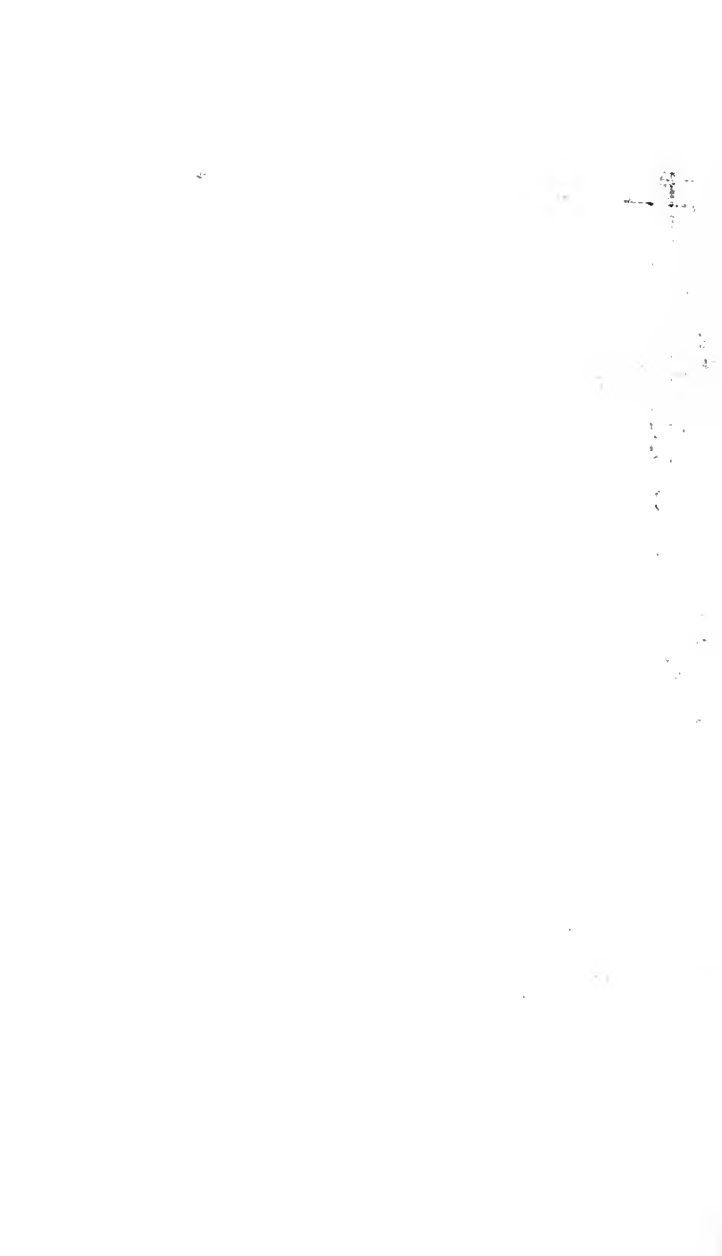
---

VIII. L'AVOCAT SANS PRATIQUE . . . . .	I
IX. LES PLAINTES DU PALAIS. . . . .	69
X. LA RUE SAINT-DENYS. . . . .	203
XI. LES FONTANGES. . . . .	257
XII. LE BATTEAU DE BOUILLE. . . . .	291

---







BINDING DEPT. AUG 15 1961

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

PG  
1229  
F72  
t.2

Journal, François Victor  
Petites comédies,  
rara et curieuses,  
du XVIIIe siècle.

